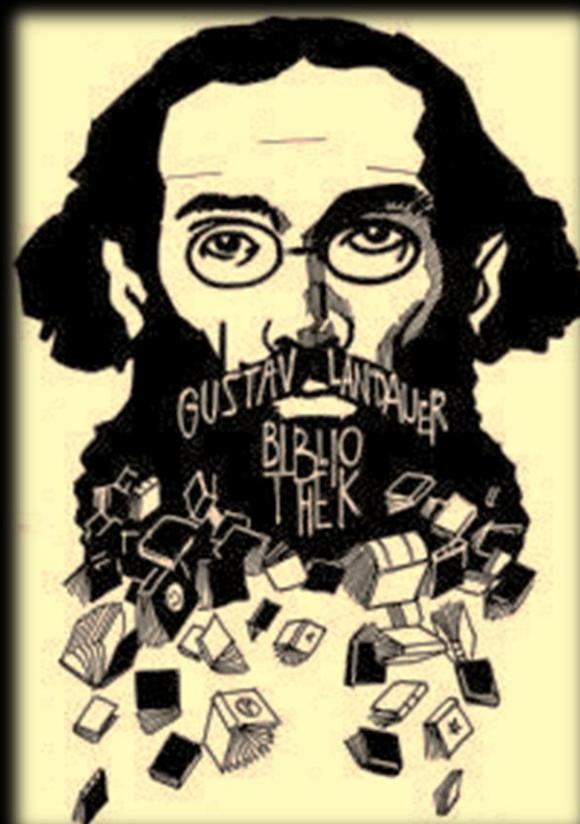


**Sur le chemin de la société organique de
notre humanité enfin réalisée avec
Gustav Landauer :**

COMPILATION ESSENTIELLE



TRADUCTION & PUBLICATION RÉSISTANCE 71

PDF JBL1960

Janvier 2023



*« Le Tout est Esprit. L'Univers est mental. »
Le Kybalion*

[...] Tel est le seul chemin pour s'éveiller aux plans supérieurs, où n'existe plus de distinction entre « soi-même » et « l'extérieur ». L'aboutissement du voyage est de revenir faire corps avec le grand Tout après avoir fait l'expérience de la dualité et du libre-arbitre. L'heure n'est pas à s'effrayer ni à désespérer de l'actuelle tournure des événements. Mais au contraire à se préparer à connaître l'épiphanie qui n'attend que nous de l'autre côté du miroir.

Crash-Test – Ou le saut périlleux de l'Humanité dans l'abîme (PDF) – Zénon, avril 2022
Les Chroniques de Zénon

TABLE DES MATIÈRES

P.	3	Table des Matières
P.	4	<u>Solutions au marasme de l'État : Anarchisme communautaire et contre-pouvoir autogestionnaire</u>
P.	14	<u>Société organique contre l'État : le déplacement et le remplacement de l'État et de ses institutions</u>
P.	17	<u>Résistance politique : Introduction à la pensée de Gustav Landauer</u>
P.	22	<u>La société organique contre l'État de Gustav Landauer - 1^{ère} PARTIE</u>
P.	29	<u>La société organique contre l'État de Gustav Landauer - 2^{ème} PARTIE</u>
P.	38	<u>Société organique contre l'État : Abolir l'État c'est changer de mode de relations humaines</u>
P.	46	<u>Solution politique : La société dissout l'État dans sa résurgence organique (introduction à Gustav Landauer)</u>
P.	50	<u>Changement de paradigme politique : « Appel au socialisme » de Gustav Landauer enfin traduit de l'allemand, à lire et diffuser sans modération...</u>
P.	53	<u>Gustav Landauer et Gilets Jaunes pour un retour à l'esprit de la société et l'éradication de l'État et du capitalisme</u>
P.	60	<u><i>L'anarcho-mysticisme de Gustav Landauer et la critique de la théologie politique</i> – 1^{ère} PARTIE</u>
P.	65	<u><i>L'anarcho-mysticisme de Gustav Landauer et la critique de la théologie politique</i> - 2^{ème} PARTIE</u>
P.	70	<u>Sortir du marasme mortifère étatico-marchand par la société des sociétés : la voie du changement relationnel de Gustav Landauer (Anarqxista Goldman) – 1^{ère} PARTIE</u>
P.	81	<u>Sortir du marasme mortifère étatico-marchand par la société des sociétés : la voie du changement relationnel de Gustav Landauer (Anarqxista Goldman) - 2^{ème} PARTIE</u>
P.	97	<u>Résistance politique: Exemple de Charte de Fédération Socialiste (Gustav Landauer 1908)</u>
P.	99	<u>Société contre l'État : Le marxisme modèle du Nouvel Ordre Mondial</u>
P.	106	<u>« Appel au Socialisme » pour la société des sociétés (Gustav Landauer) 2^{nde} Édition, 1919</u>
P.	145	<u>Langues, langages et diversité (Gustav Landauer) - N'apprenez pas l'Espéranto</u>
P.	148	<u>Changeons de paradigme politique en changeant d'attitude envers l'État</u>
P.	150	<u>À la croisée des chemins : totalitarisme transnational ou société des sociétés... Vers la Communauté par la séparation avec Gustav Landauer</u>
P.	157	<u>APRÈS – PROPOS de <u>R71</u> & <u>JBL1960</u></u>



Solutions au marasme de l'État : Anarchisme communautaire et contre-pouvoir autogestionnaire



“Le fait est que la tyrannie n'est pas un feu qui doit ou peut être éteint. Ce n'est pas un mal externe. C'est un défaut interne. Le feu de la tyrannie ne peut pas être combattu de l'extérieur avec de l'eau, c'est la source qui doit être éliminée. Les gens qui le nourrissent doivent arrêter de le faire. Ce qu'ils y sacrifient doit-être gardé pour eux-mêmes... Les humains ne doivent pas être unis par la domination, mais comme des frères, sans domination : an-archie. Si nous manquons aujourd'hui de conscience, le leitmotiv doit demeurer : sans domination...”

~ Gustav Landauer ~

Nous publions ici une traduction d'un texte introductif à la pensée essentielle de l'anarchiste allemand Gustav Landauer (1870-1919) malheureusement peu traduit de l'allemand. Landauer propose de très bonnes solutions au marasme étatique en rappelant au développement des communautés organiques pour supplanter les institutions. Sa pensée proche du mutualisme proudhonien et du communisme libertaire kropotkinien, emprunte instinctivement aussi beaucoup au traditionalisme « anarchiste » des sociétés natives des Amériques. Sa notion de « Volk » ou « peuple » est très proche du concept de nation ancestrale toujours invoquée par les Indiens d'Amérique. Gustav Landauer est un communaliste fédératif qui ne renie par l'échange commercial. Il y a pas mal de choses intéressantes chez lui pour développer un modèle de contre-pouvoir autogestionnaire communaliste antiautoritaire et non coercitif aux institutions et aux lois obsolètes de l'État oppresseur.

— Résistance 71 —

Pour la communauté

L'anarchisme communautaire de Gustav Landauer

Larry Gambone - Traduit de l'anglais par Résistance 71 - Février 2015

Gustav Landauer né le 7 Avril 1870 à Karlsruhe en Allemagne, philosophe, activiste et journaliste, éditeur du journal anarchiste “*Le Socialiste*”. Emprisonné pour désobéissance civile en 1893, 1896 et 1899. Kropotkinien, il suivit par la suite un chemin emprunt des thèses et pratiques de Proudhon et du pacifisme de Léon Tolstoï. Ami de Kropotkine dont il fut le voisin en Angleterre, il fut aussi l’ami de Max Nettlau et de Martin Buber. Désillusionné par le socialisme et ses mises en pratique, il se tourna plus vers une pratique anarchiste communautaire et eut une grande influence sur le mouvement Kibboutzim en Israël.



Il rejoignit le Conseil des Travailleurs Bavarois lors de la révolution. Les conseils ouvriers prirent Munich et il fut nommé responsable de l’information des conseils populaires. Peu de temps après une offensive de l’extrême droite bavaroise permît aux communistes marxistes de remplacer les Conseils. La République menée par les communistes fut vaincue par l’extrême droite, emprisonné par les Freikorps proto-nazis, il fut battu à mort en prison par ceux-ci le 2 Mai 1919.

Il fut un des principaux traducteurs de Shakespeare en allemand.

Landauer l’anarchiste

Il peut être vu comme suivant dans les traces de Proudhon. Tout comme le “père de l’anarchisme” il était opposé à l’abstraction et à la violence, insistait sur le régionalisme, les forces créatives et l’entraide mutuelle. Comme Proudhon, son individualisme était un individualisme social, ou comme le dit si bien Erich Mühsam “*l’anarchie dont l’essence est si bien caractérisée par Landauer comme étant un ordre social fondé sur contrat volontaire...*” point de vue dont Eberhard Arnold se faisait l’écho lorsqu’il disait: “*L’anarchie doit ici être comprise seulement dans le sens d’un ordre qui est organique dans sa structure, un ordre totalement fondé sur les associations libres*”. Le sage de Besançon n’aurait pas dit mieux. Il était aussi appréciatif de Max Stirner comme “individualiste social”, il n’acceptait pas la forme d’individualisme stirnien, sentant que la personne est “liée indissolublement” à la fois au passé et au présent de l’Humanité. Tolstoï, Friedlander, La Boétie et Kropotkine furent de beaucoup d’influence dans sa pensée. Nietzsche, Goethe, Spinoza et Maître Eckhart furent aussi importants. La vision du monde de Landauer peut être vue comme une synthèse de ces penseurs construite sur des fondations d’anarchisme proudhonien.

L’État

La citation qui suit est probablement la seule connue de tous les écrits de Landauer, du moins par les anarchistes :

“ L’État est une condition, une certaine relation entre les êtres humains, un mode de comportement ; nous le détruisons en contractant d’autres types de relations, en se comportant différemment les uns envers les autres... Nous sommes l’État et continuerons à l’être jusqu’à ce que nous ayons créé les institutions qui formeront une véritable communauté...”

Notez comment il ne rationalise pas l’État en le tournant en un objet au-dessus de nous et comment il refuse de faire des politiciens des boucs-émissaires. *Nous sommes l’État...* Mais malgré ce fait, au plus profond, nous n’acceptons jamais l’État. Il nous est imposé et dans le monde contemporain du moins, par nous-mêmes. La communauté et l’État sont deux entités différentes. “*L’État n’est jamais*

établi dans l'individu... n'est jamais volontaire... Il y a longtemps, il y avait des communautés... Aujourd'hui il y a la force, la lettre de la loi et l'État ; “ Il alla plus loin que le concept habituel anarchiste de l'État. Le pas au-delà de Kropotkine fait par Landauer consiste essentiellement dans sa vision directe de la nature de l'État. L'État n'est pas, comme le pense Kropotkine, une institution qui peut être détruite par une révolution.

Le résultat du remplacement de la coopération libre et de sa conscience politique (de communauté) par l'État est la “mort sociale”. Ceci est très évident aujourd'hui avec la destruction de la communauté, la perte du volontarisme et de la solidarité, tous remplacés par des systèmes étatiques et des lois (NdT : aidé grandement en cela depuis l'après Seconde Guerre Mondiale par l'avènement de la société de consommation, qui est l'arme absolue de soumission politico-économique des peuples au service de toujours la même oligarchie industrio-financière qui a acheté la sphère politique à son profit depuis grosso-modo les guerres napoléoniennes...)

Utilisant les concepts de Landauer, Martin Buber explique comment l'État “surdétermine” le taux de coercition dans la société :

“Des gens vivant ensemble à un moment donné dans un espace donné, ne sont capables de vivre ensemble correctement que jusqu'à un certain degré, de leur propre volonté... le degré d'incapacité pour un ordre juste volontaire détermine le degré de contrainte légitime. Néanmoins, l'extension de facto de l'État excède toujours plus ou moins, et le plus souvent excède de beaucoup, le type d'État qui émergerait du degré de contrainte légitime. Cette différence constante (qui résulte de ce que j'appelle “l'État excessif”) entre l'État de principe et l'État de fait est expliquée par la circonstance historique qui veut que le pouvoir accumulé n'abdique pas si ce n'est sous la contrainte de la nécessité. Il résiste à toute adaptation de l'augmentation de la capacité d'ordre volontaire aussi longtemps que cette augmentation n'exerce pas de pression suffisante sur le pouvoir accumulé...” Nous voyons alors, dit Landauer, comment quelque chose qui est mort dans notre esprit peut exercer un pouvoir vivant sur notre corps.”

Il n'y a qu'une seule façon d'aller au-delà du pouvoir de l'État d'après Landauer et Buber (ce qui suit est la paraphrase d'une pensée de Buber) : *C'est la croissance d'une véritable structure organique, de l'union de personnes et de familles en des communautés variées et des communautés en associations libres, rien d'autre ne pourra détruire l'État en le déplaçant... Une association sans un esprit communal vital suffisant ne place pas la Communauté en remplacement de l'État, elle porte l'État en elle-même et cela ne peut résulter en rien d'autre que l'État, avec son lot de politique de pouvoir et d'expansionnisme soutenus par une bureaucratie.*

La violence et le changement social

Comme nous l'avons vu ci-dessus, Landauer ne croyait pas dans les boucs-émissaires ni dans la diabolisation, ni dans la diffusion de haine et de jalousie. Le véritable ennemi n'était pas tant la bourgeoisie que la condition présente de l'esprit humain. Cette condition incluait la pensée abstraite, l'aliénation, le matérialisme et une soumission générale. Sans cela, le capitalisme et l'État ne pouvaient pas survivre.

Des actes brutaux ne pouvaient pas engendrer un monde meilleur puisqu'il ne peut pas y avoir de futur plus humain sans présent plus humain. L'abstraction, la pensée mécanique et la logique froide reposent à la racine même de la mentalité terroriste et non pas comme cela est souvent pensé, l'émotion. *“Ils se sont habitués à vivre avec des concepts et non plus avec d'autres humains. Il y a*

deux classes fixes et séparées pour eux qui s'opposent en tant qu'ennemis ; ils ne tuent pas des hommes mais le concept d'exploiteurs, d'opresseurs... On ne peut rien attendre de la force, ni la force de la classe dominante aujourd'hui ni ce que les soi-disant révolutionnaires tenteraient peut-être... au travers de décrets dictatoriaux pour commander à une société socialiste en provenance de rien ni de nulle part."

Pour Landauer, la non-violence de Tolstoï... "est en même temps un moyen de parvenir à ce but faisant que toute domination coercitive s'effondrera... lorsque les esclaves arrêteront d'exercer la force... Notre solution est bien plus forte que la destruction : Construisons d'abord ! Il sera évident dans le futur s'il demeure toujours quelque chose à détruire."

Mais alors même qu'il épousait la non-violence, la modération et la construction plutôt que la destruction, il était un révolutionnaire, comme on l'a vu dans son leadership avec le mouvement des Conseils ouvriers (en Bavière). En fait, la vie de Gustav Landauer (comme celle de Proudhon) montre à quel point est superficielle la vision de ce que la modération et la non-violence seraient toujours non-révolutionnaires.

Martin Buber le considérait comme un révolutionnaire à part entière bien que non-violent. "*Landauer a parlé du poète Walt Whitman qu'il a traduit que, comme Proudhon (avec qui il avait de grandes affinités selon Landauer), Whitman unifiait le conservatisme et l'esprit révolutionnaire, l'individualisme et le socialisme. Ceci pourrait également être dit de Landauer. Ce qu'il avait finalement à l'esprit était un conservatisme révolutionnaire : une sélection révolutionnaire de ces éléments qui valaient la peine d'être conservés et valables pour la rénovation de l'être humain. Encore et toujours les marxistes ont condamné ses propositions pour une "colonie" socialiste comme impliquant un retrait du monde de l'exploitation humaine et de la bataille sans merci contre celle-ci... Aucun reproche n'a été plus faux. Tout ce que Landauer a pensé et planifié, dit et écrit était ancré dans une grande croyance en la révolution et sa volonté de l'accomplir... Mais cette longue lutte pour la liberté qu'il appelle la révolution ne peut porter ses fruits que lorsque "nous sommes pris par l'esprit non pas de la révolution, mais de la régénération". Landauer sera reconnu tôt ou tard comme le plus grand de tous les socialistes. Proudhon a déclaré en des termes incomparables bien qu'oubliés aujourd'hui, que la révolution sociale ne ressemble en rien à la révolution politique ; bien qu'elle ne puisse pas vivre et demeurer vivante sans une bonne dose de cette dernière, elle n'en demeure pas moins une structure pacifique, une organisation d'un esprit nouveau pour un esprit nouveau et rien d'autre."*

L'alternative au capitalisme

Le concept du socialisme de Landauer n'était définitivement pas marxiste, ni même collectiviste bakouniniste, mais tenait plus du mutualisme de Proudhon. "*L'individu indépendant qui ne laisse personne interférer dans ses affaires, pour qui la maison de la communauté familiale, son foyer et son lieu de travail, est son monde, la communauté locale autonome, le pays ou le groupe de communautés etc., et même plus largement de groupes plus compréhensifs qui ont un nombre de devoirs toujours plus décroissant, ceci est le socialisme. C'est la tâche même du socialisme, d'arranger l'économie d'échange de façon à ce que tout à chacun travaille pour lui-même."*

Il doit ici être aussi dit que le concept de capitalisme pour Landauer était plus proudhonien que marxiste. Il n'était pas opposé à l'échange ni à la propriété individuelle (sous forme de possession non rémunératrice). **Pour Landauer, le capitalisme est la perversion de l'échange par le privilège,**

soutenu et créé ultimement par l'État. De plus, l'esprit de ce capitalisme était un calcul et un matérialisme excluant tout autre aspect de l'existence humaine.

Landauer pensait que le mouvement socialiste existant serait coopté et phagocyté par le capitalisme ainsi que l'État et que la révolution projetée depuis longtemps ne se produirait pas à cause de cette adaptation. Il critiquait la vision de Marx que la coopération et la socialisation proviennent directement du capitalisme, le voyant comme une pensée souhaitable. D'après H.J. Heydorn, Landauer vit que ***“la société capitaliste, représentée par l'État existant, s'adapte merveilleusement bien aux conditions changeantes, intégrant le prolétariat au travers la législation du développement social ce qui a pour cause de le faire dégénérer plutôt que celui-ci ne mène vers une société socialiste. Le capitalisme absorbe les socialistes et rend leur idéologie obsolète.”***

On ne peut pas juste prendre le capitalisme et le transformer en socialisme : ***“Il est devenu impossible d'opérer le transfert directement du capitalisme en une économie d'échange socialiste. La seule façon de construire le socialisme et de ne pas se faire absorber est d'œuvrer en DEHORS de l'État au travers d'organisations locales et volontaires.”***

La force de ces organisations réside dans le fait jusqu'ici non reconnu, que les ouvriers et travailleurs ont plus de pouvoir comme consommateurs que comme travailleurs. Ainsi, Landauer favorisait les coopératives de consommateurs comme moyen de rassembler cette capacité et il vit que ***“les coopératives sont un premier grand pas vers le socialisme”.*** Il vit aussi le besoin pour des syndicats du crédit (mutualisé), car les associations de producteurs et de consommateurs auraient éventuellement un grand contrôle sur un “capital” assez considérable. Rien ne peut empêcher les consommateurs unifiés de travailler pour eux-mêmes avec l'aide de crédits mutuels pour construire des usines, des ateliers, des maisons de logement pour eux-mêmes, pour acquérir de la terre (collective), rien ne peut les en empêcher si seulement ils avaient la volonté de seulement commencer...

Avec ces associations économiques volontaires commenceraient alors la création de nouvelles communautés. ***“La forme de base du socialisme et de sa culture est la ligue des communautés (confédération) ayant des économies indépendantes et un système d'échange. Cette Société sera la société des sociétés.”*** Ces communautés socialistes devraient être coupées le plus possible des relations capitalistes et c'est très certainement les associations économiques qui permettraient à ceci de se produire.

Le développement de la communauté est une clef pour abolir le capitalisme alors qu'il pensait que ***“la société peut-être capitaliste parce que les masses des gens ne possèdent pas de terre.”*** Cette vision, en cela similaire à celle de Thomas Jefferson, Thomas Spence et le mouvement agraire, est qu'un peuple sans terre est dépendant du capital et des capitalistes pour ses maisons et sa nourriture. Un peuple terrien en revanche, ne paie pas de loyer et fait pousser la vaste majorité de sa nourriture obtenant ainsi une grande marge d'indépendance. S'ils doivent travailler avec quelqu'un d'autre, ce sera alors bien plus en leurs termes que ceux d'un employeur potentiel. Ainsi, le pouvoir du contrat entre l'employeur et l'employé est équilibré. Le travailleur sans terre par contre, est poussé par la faim et le besoin de payer loyer et dépenses et il devient ainsi en position d'infériorité lorsque vient le temps d'établir des contrats avec des employeurs. La concurrence travaille dans l'intérêt du travailleur possédant sa terre, la capacité à pouvoir l'exploiter est grandement diminuée et les commerces demeurent petits, sans avoir plus de pouvoir économique que les autres acteurs économiques (NdT : évitant les monopoles que le capitalisme tend à créer en permanence par le biais de la

spéculation et de la corruption comme on peut le voir aujourd'hui où la richesse n'a sans doute jamais été concentrée en si peu de mains..).

Un aspect de la pensée de Landauer qui choquerait la personne de gauche actuelle et qualifierait peut-être ce défenseur des Conseils ouvriers de l'étiquette de "droitiste". Que voulait-il dire par "*... la lutte des travailleurs dans leur rôle de producteur endommage les travailleurs dans leur réalité de clients*" ? Ce qu'il veut dire est ceci : si un groupe d'ouvriers par le biais de la grève, ou quelque autre moyen que ce soit, est capable de faire augmenter leurs salaires, leur augmentation de revenus passera au reste de la classe ouvrière sous la forme d'une augmentation des prix. Ainsi les gains en salaire sont une forme de subside, payé au bout du compte par l'entière de la classe ouvrière. Ceci n'était pas une croyance rare à l'époque parmi les socialistes révolutionnaires. Le point de vue qu'ils défendaient est qu'ils pensaient que l'action économique était de portée limitée pour libérer les travailleurs et que seule une action politique pourrait y parvenir. En tant qu'antipolitique, Landauer bien sûr ne pouvait pas y adhérer. Pour lui, la création de communautés et d'une économie mutualiste alternatives était une bien meilleure stratégie que l'activisme à la fois politique et économique.

Ce qu'à la fois Landauer et les socialistes révolutionnaires ont eu tendance à négliger est la productivité. Si les salaires augmentent à la même vitesse que la productivité, empêchant le monopole ou toute forme d'intervention du gouvernement, il ne devrait pas y avoir de hausse des prix. En fait, les prix réels (prix ajustés pour tenir compte de l'inflation) de la plupart des choses ont chuté ces dernières années, alors que la productivité a dépassé les salaires. Là où son concept est juste néanmoins est lorsque les salaires augmentent plus vite que la productivité ou lorsque les industries sont protégées ou subventionnées par le gouvernement. Dans ces circonstances, la population active totale paie pour l'augmentation du revenu d'une minorité de travailleurs.

Landauer n'était pas anti-travail, mais il pensait que le travail libre était essentiel à la vie. D'après Eberhard Arnold, "*Gustav Landauer attend le sauvetage du travail, du véritable travail qui est accompli, guidé et organisé par un esprit fraternel libre de toute veulerie ; le travail en tant que marque de mains honnêtes et comme témoin d'une règle émanant d'un esprit pur et véritable. Ce qu'il voit comme caractéristique future est le travail comme expression de l'esprit, comme une prévision des besoins de l'humanité, comme une action véritablement coopérative. Avec la joie qu'on ressent dans la camaraderie et en montrant sa considération l'un envers l'autre, le plaisir de l'homme dans son travail amènera ses expériences de labeur comme le véritable accomplissement de sa vie, trouvant ainsi le plaisir et la joie de vivre. L'Homme a besoin d'éprouver du plaisir en ce qu'il fait, son âme doit prendre une part active et prépondérante dans le fonctionnement de son corps.*"

La conscience de la société et du peuple

Comme il le fit pour l'État, Landauer rejeta la vulgarisation rationnelle de la société. La société n'est pas une chose abstraite se tenant au-dessus de l'individu, mais "*une multiplicité de petites interrelations*". Les "unions naturelles" sont des plus importantes au sein de ces "petites interrelations" ou des unités sociales réelles pour une société sans coercition. Celles-ci sont la famille, la communauté, le peuple (NdT : "Volk" en allemand dans le sens culturel du terme) : "*ma maison, mon jardin, mon épouse, mes enfants, mon monde ! Sur ces sentiments, sur cette solidarité exclusive, cette union volontaire, cette petite communauté naturelle, tous les organismes plus importants se fondent.*" Landauer ne recherchait pas la victoire du prolétariat sur la classe capitaliste, mais plutôt l'émergence d'un nouveau peuple organique en provenance des villes vers les campagnes où ils établiront de nouvelles communautés.

Que voulait dire Landauer par “Volk” ? Certainement pas bien sûr ce qu’en pensaient les nationaux-socialistes (nazis), après qu’ils eurent volé le terme ! Ainsi, *la conscience du peuple... une intuition individuelle de liens sociaux qui demandent une activité coopérative. Cette conscience populaire est la mémoire générique et l’essence historique des ancêtres passés d’un peuple profondément imbriqués dans le langage commun ainsi que la fondation psychique de tout individu formé dans les interactions culturelles du groupe au sein de ce milieu.*

Chaque “Volk” fait partie de l’Humanité et est une communauté naturelle de paix. Cela les différencie de l’État et du nationalisme pour qui les États sont des ennemis naturels entre eux alors que les nations ne le sont pas (NdT : bien comprendre que “Nation” et “État” sont deux entités différentes qui par intérêt de la classe dominante ont été amalgamés...). Un peuple (Volk) est une culture et une société provenant d’une région et est **synonyme de nation**. Mais, **comme nous l’avons vu, ceci représente une nation de la même manière que les Amérindiens utilisent le terme et non pas pour les vocables de race ou d’État-nation.** “De plus, chaque nation est anarchiste par nature, ce qui veut dire sans force, le concept d’une nation et de la force est complètement irréconciliable.” Cette dernière déclaration semblerait être hautement idéaliste étant donné la rivalité endémique parmi les groupes tribaux, mais peut-être vu comme un idéal. Un tel concept idéal n’est pas utopique, car des nations pacifiques existent bel et bien. Un très bon exemple de ce que Landauer pense être un “Volk”, une Nation, serait la Communauté Acadienne résidant dans les Provinces du Nouveau Brunswick et de la Nouvelle-Écosse au Canada oriental. Ils ont une histoire commune ainsi qu’une culture et une langue commune, sont en grande-partie autogérés, mais n’ont aucun désir de créer un État ni ne ressentent une quelconque hostilité ou chauvinisme envers leurs voisins non-Acadiens.

De la même manière que l’État et le Nationalisme créent une fausse communauté, Landauer pensait que les Organisations Internationales et les Congrès n’étaient rien d’autre qu’un ersatz de la Communauté Mondiale. Landauer n’aurait certainement pas aimé l’ONU, l’OTAN, l’OMC etc...

Philosophie

On ne peut pas comprendre Landauer sans prendre en considération son environnement culturel juदाïque. À l’opposé de bien des radicaux juifs, il ne rejetait pas ni ne reniait sa culture, sa religion et sa pensée peut être vue comme une excroissance naturelle de ses influences. L’histoire de la salivation et de la purification de l’Homme, l’alliance en tant que Bund ou Fédération est une ramification de l’héritage de la culture juive. Pour Landauer, les prophètes de l’Ancien Testament au moyen de leur persistance sans relâche, ont établi un standard universel... La gouvernance par la force est remplacée par la gouvernance de l’esprit alors que la prophétie d’Isaiah se réalise... La croyance que l’Humanité est Une en cet esprit, cela est aussi la croyance profonde de Landauer.

Landauer a une profonde méfiance de tous les arguments à sens unique et au rationalisme réducteur. En cela, sa philosophie fait miroir à son propre être complexe, qui était à la fois allemand et juif ou comme il le disait : “*J’accepte l’entité complexe que je suis*”. Il adorait la diversité et avait peur d’un monde socialiste abstrait et indifférencié, préférant en cela une forme de “*réconciliation dans la diversité. L’Humanité ne veut pas dire uniformité, mais veut dire une fédération de peuples et de nations variées.*” Il préférait une approche holistique (où les parties sont intégrantes d’un tout cohérent qui ne peut exister que par ses parties toutes importantes pour son existence), plutôt que celle d’un rationalisme manichéen. Pour lui, le vrai socialiste “*pense de manière holistique*”. “*L’esprit est la compréhension du Tout dans un vivant universel.*” Comme le dit Eugene Lunn “*Seule la vie émotionnelle de la famille et la participation active octroyée par la communauté pourrait y assurer que l’implication de tout à chacun avec la nation et l’humanité serait enracinée dans l’expérience*

pratique et non pas la théorie.” Pour Landauer, la valeur de la science “*réside non pas dans explications supposées exactes de la réalité en tant que telle... les généralisations scientifiques ne sont valides que comme des tentatives d’observation.*”

À une époque où très peu de socialistes, s’il y en avait, comprenaient la profondeur de la psyché, Landauer développait sa psychologie. Autant que notre rationalité quotidienne, il y avait aussi une connaissance collective pré-rationnelle et ancienne qui existait sous notre conscience de tous les jours (*NdT* : en cela Landauer rejoint tout à fait les traditions ancestrales des nations amérindiennes, qui se réfèrent en permanence en la sagesse et aux actions de leurs “ancêtres”, les nations présentes étant les gardiennes du bon sens commun national au sens culturel et non pas “nationaliste”...) : “*Si nous nous retirons de la pensée conceptuelle et ressentons les apparences tout en sombrant dans nos profondeurs les plus cachées, nous participons au monde éternel, car ce monde vit en nous, il est notre origine, c’est la continuité travaillant en nous, autrement nous cessons simplement d’être ce que nous sommes. La partie la plus profonde de nous-même (ancestrale) est celle qui est la plus universelle.*” Ce voyage intérieur était ce qui semblait le fasciner le plus avec le mysticisme, ce qui explique son étude de la pensée et des écrits de *Maître Eckhart*. (*NdT* : concept que l’on retrouve également dans la théorie de la “conservation intégrale du passé” du philosophe Henri Bergson)

Il a vu la méthode par laquelle nous savons que le monde était une métaphore, à son tour fondée sur des données culturellement déterminées. La déshumanisation a résulté d’un rationalisme vulgarisé et de la perte de la subjectivité interne. On doit insister sur le fait que Landauer n’était pas irrationnel, mais désirait un équilibre ou une synthèse du rationnel et des contenus profonds et pré-rationnels de la psyché. ***Donner plus d’importance à un facteur plus qu’à un autre donnerait naissance à des individus biaisés et donc potentiellement dangereux.*** (Ce que le XX^{ème} siècle prouva de manière dramatique avec des gens comme Hitler, Staline, Mao...)

La philosophie de l’histoire de Landauer va à l’encontre de celle de ses contemporains. Il ne croyait pas en le progrès et il réintroduisit le concept cyclique de la société classique. “*L’Europe et les États-Unis ont été sur le déclin... depuis la découverte de l’Amérique.*” La Grèce antique et l’Europe médiévale avaient “*cet esprit commun, cette interrelation de beaucoup d’associations... Nous sommes le peuple du déclin...*” Mais ce sens du déclin n’était pas absolu comme l’était celui de la Grèce antique, il y avait ***un progrès technologique*** dans l’ère moderne. Ce type de progrès continuerait jusqu’à ce que “*l’esprit commun, le volontarisme, et la poussée sociale se développent encore poussant ainsi l’émergence renouvelée de la perspective holistique.*” Le déclin auquel il faisait allusion était celui de l’association volontaire locale. Son remplacement par l’État ne constituait en rien un progrès, mais un pas en arrière vers l’époque barbare de l’Âge du bronze.

Sur le marxisme

À l’époque de Landauer, très peu des travaux de Marx autre que la “*Manifeste du Parti Communiste*” et sa “*Critique de l’économie politique*” plutôt simpliste, n’étaient disponibles. Ses travaux plus importants comme les manuscrits de 1844, “*L’idéologie allemande*” et la “*Critique du programme de quota*”, n’étaient pas disponibles. Donc, sa critique du marxisme ciblait plus le marxisme orthodoxe vulgaire de son époque, que la pensée de Marx. Le marxisme orthodoxe était exemplifié par de telles croyances basiques comme le déterminisme économique et la réflexion sur la théorie de la connaissance, qui voulait que les idées n’étaient que la simple réflexion de miroir d’une soi-disant réalité matérielle. De même le prolétariat prévaudrait, le capitalisme s’effondrerait et la victoire du socialisme était inévitable. Vers les années 1890, de telles croyances, malgré leur échec évident, étaient devenues une qualification nécessaire pour les marxistes et ***le “socialisme scientifique”, si***

une telle chose existât de fait, avait dégénéré dans une sorte de culte religieux séculier, où mis à part quelques individus exceptionnels, il est demeuré depuis. Landauer n'avait que peu de patience pour tout ce fatras pseudo-scientifique et dévoua une grande portion de son livre "*Pour le socialisme*" à attaquer le marxisme orthodoxe. Il lança quelques piques au Maître lui-même ; ainsi lors d'une attaque contre le scientisme marxiste il écrivit : "*les soi-disant Lois historiques du développement qui sont la force supposée des Lois naturelles et la présomption grandement idiote qu'une science existe qui pourrait révéler le futur avec certitude depuis les données et les informations du passé et les faits et conditions du présent.*"

Landauer était virtuellement un anti-Marx. Il différait des marxistes tant en théorie qu'en pratique. Il n'était pas du tout en faveur de la nationalisation des industries mais plutôt pour une conversion de celles-ci en coopératives. L'échange, le commerce devait se libérer des restrictions du capitalisme et non pas être aboli comme dans l'utopie marxiste. Les fermiers, les artisans et les petits commerçants n'étaient pas vus par Landauer comme des petits-bourgeois méprisables, mais comme parties d'une société réelle, existante et organique. C'est pourquoi la conception de Landauer sur la démocratie était populiste et non marxiste (qui voulait que le prolétariat règne en maître sur les autres classes...). ***Comme nous l'avons vu, la lutte des classes et l'action politique prônées par Marx n'avaient aucun futur aussi loin que Landauer était concerné. C'était une impasse totale et absolue.*** Quant au Léninisme, Landauer fut prophétique dans une époque qui vit beaucoup de ses contemporains radicaux se vautrer dans l'auto-illusion. Ce qu'il vit dans le léninisme fut "*un principe robespierriste et une nouvelle forme d'esclavage (le bolchévisme)... travailler pour un régime militaire sera bien plus horrible que tout ce que le monde a vu jusqu'ici...*"

Landauer aujourd'hui

La communauté est encore plus faible qu'en 1910 et donc plus voulue que jamais auparavant. L'aliénation est bien plus grande en bien des instances, spécifiquement alors que le peuple est plus coupé de la nature et coupé dans ses relations avec les autres. Ce qu'il reste des cultures populaires est sous attaque permanente de la part du monde entrepreneurial des Hollywood, des McDonald's etc... Malgré cela, ou peut-être à cause de cela, un désir profond pour un lieu et des racines existe. ***Les gens commencent à redécouvrir leurs passés historique et culturel. Les sentiments régionaux sont devenus importants et l'État-nation a commencé à décliner alors que ces sentiments grandissent toujours plus.*** Dans la plupart des cas, les tentatives de ravivement culturel et de régionalisme n'ont pas résulté en chauvinisme et en xénophobie (NdT : bien que depuis 2001, nous vivons dans un monde oligarchique qui pousse au "choc des civilisations" car bien sûr, nous maintenir divisés, est le but constant de l'oligarchie, sa seule universalité de fait...), comme par exemple le ravivement des cultures Celte, Acadienne, les mouvements du Sud, de Terre-Neuve, Cajuns et le régionalisme anglais et français...

L'État n'a jamais prouvé être la solution pour tous les problèmes d'aliénation et de communauté, mais a en fait rendu les choses bien pires. Dans bien des cas, l'État a été le responsable et la cause directe du déclin des communautés et de la sociabilité (NdT : nous savons que tout cela est fait à dessein pour maintenir le consensus du statu quo oligarchique...). Nous avons vu l'exode provoqué par les instances, des populations rurales vers les villes (exode rural), la destruction des petites entreprises agricoles (NdT : au profit de l'agro-industrie mortifère...), la centralisation des écoles et des municipalités, le remplacement du volontariat par des bureaucrates et celui des sociétés d'entraide mutuelle par des agences étatiques. Seul un retour à l'entraide mutuelle (voir aussi Kropotkine) et à la véritable communauté pourra résoudre les problèmes créés par l'étatisme et le capitalisme corporatiste (monopoliste).

Les “rivaux” de Landauer sur les fronts politique et économique n’ont pas été transcendants depuis sa mort. Le socialisme politique est soit devenu une bureaucratie d’État gérant des subventions ou le stalinisme, la pire tyrannie jamais connue sur terre. Les partis socialistes sont maintenant soit de petites sectes ou l’autre face de la même pièce néo-conservatrice du système sociétal (*NdT* : comme tous les partis socialistes européens “réformistes” mangeant dans la main du grand capital et s’entre déchirant pour les miettes carriéristes d’un gâteau acheté et vendu par le grand capital...). Ils sont totalement inutiles en ce qui concerne le changement social. Les syndicats sont en déclin (*NdT* : tout aussi corrompus et achetés pour être des “réformistes” arrondissant les angles avec l’État et le patronat prédateurs...), souvent à cause aussi de leur manque total de solidarité. Eux aussi sont devenus totalement inutiles. Seul l’aspect des coopératives va assez bien. Toujours en expansion, plus d’un milliard de personnes à travers le monde sont aujourd’hui membres d’une Coopérative formelle (ce chiffre n’inclut pas ceux qui sont impliqués dans des coopérative informelles). Bien que les coopératives aient adopté bien des modes capitalistes, ceci n’est pas de la faute de l’entraide mutuelle, mais plutôt du désir des membres de ces coopératives. S’ils veulent changer l’orientation de leurs coopératives, ils le peuvent toujours, car le principe fondamental de la coopérative est toujours en opération.

J’aurais néanmoins une critique : l’impossibilité, du moins dans le monde dit “développé”, d’ignorer totalement l’État. La vie serait sûrement bien plus facile si nous pouvions simplement “contracter librement d’autres types de relations” les uns avec les autres et de ne pas nous préoccuper de ce que le gouvernement pourrait bien nous faire parce que nous changeons. ***L’État aujourd’hui a bien plus de pouvoir et d’autorité que du temps de Landauer.*** Nous sommes littéralement pris en étau dans un engrenage comportant des milliers et des milliers de Lois et de Règlementations. Il y a encore quelques 50 ans toutes ces lois n’existaient pas et les gens pouvaient vivre leur vie quotidienne pratiquement en dehors de toute interaction avec le gouvernement. Essayez de vivre de manière indépendante aujourd’hui et vous pourriez bien vous retrouver dans la situation des gens de la communauté de Waco. Il me semble que nous ayons besoin d’une sorte de mouvement antipolitique pour faire abolir ces lois et réglementations toujours plus oppressives et de décentraliser le pouvoir nécessaire aux communautés locales. Seulement lorsque nous serons libres du pouvoir des gouvernements à opprimer nos communautés pourrons-nous construire et établir des alternatives vraiment durables au capitalisme corporatiste et à l’État (*NdT* : devenu son larbin).

Pour finir, il est important de noter que le concept de Landauer sur le spirituel et sa psychologie est bien plus en phase aujourd’hui que durant la période simpliste de réductionnisme matérialiste qui avait cours au XIX^{ème} siècle.

Source :

http://dwardmac.pitzer.edu/Anarchist_Archives/bright/landauer/forcommunity.html

Articles connexes :

“L’anarchisme dans le mouvement Kibboutz” de James Horrox:

Introduction :

<https://resistance71.wordpress.com/2012/03/16/revolution-sociale-un-exemple-pratique-de-societe-libertaire-le-mouvement-des-kibboutz/>

“Anarchisme et socialisme” de Gustav Landauer (traduit par Résistance 71)

<https://resistance71.wordpress.com/2013/07/19/societe-contre-letat/>

“Société, chefferie, pouvoir et histoire” de Résistance 71

<https://resistance71.wordpress.com/2013/08/29/dune-actualite-brulante-quand-lanthropologie-refute-le-dogme-du-pouvoir-etatique/>

Société organique contre l'État : le déplacement et le remplacement de l'État et de ses Institutions



Peu traduit de son allemand maternel, Gustav Landauer est à nos yeux un grand penseur anarchiste pour qui la société organique prime sur l'État et toute institution. Nous sommes proches de sa pensée dans ses applications pratiques. La vision de la société de Landauer est également très proche de la vision des sociétés traditionnelles amérindiennes dont la forme traditionnelle de vie précolombienne était en fait une forme de gigantesque Kibboutz à l'échelle d'un continent ou plutôt le mouvement kibboutzim serait plus l'émanation des associations de sociétés organiques traditionnelles amérindiennes.

Dans un article du journal anarchiste londonien « Freedom » datant de 1962, on peut y lire ceci : « Le Kibboutz est un des meilleurs exemples de démocratie et certainement la chose la plus proche de l'anarchisme pratique qui existe... Ici on peut voir en microcosme les débuts de ce qui se passerait dans une société véritablement libre. »

Il est bien évident, et l'histoire l'a prouvé à maintes reprises, que tout projet d'auto-organisation de la société a été pris dans la spirale d'interactions des différents réseaux de pouvoir. Ceci a considérablement compliqué l'existence de tels projets. Il en va de même avec le mouvement Kibboutzim, qui, s'il part d'un bon principe sociétaire et organisationnel, n'en est pas moins directement lié au fonctionnement d'un État hautement colonial, coercitif et répressif de par son projet politique qu'est le sionisme. Le modèle interne de ce mode de fonctionnement n'en demeure pas moins valide, sorti de son contexte colonial.

— Résistance 71 —

La pensée de Gustav Landauer résumée : La société organique déplaçant puis remplaçant l'État et ses institutions

Extrait de l'introduction au livre de James Horrox: “A Living Revolution, Anarchism in the Kibbutz Movement” (AK Press, 2009)

Traduit par Résistance 71 en Mars 2012

[...]

La liste des admirateurs de Kropotkine au sein du mouvement ouvrier juif à cette époque, inclut quelques noms des plus célèbres de l'histoire socialiste sioniste. L'homme qui fut sans doute à l'origine de la plus grande propagation des idées de Kropotkine dans ce milieu fut l'anarchiste et intellectuel allemand Gustav Landauer (1870-1919).

Au travers de l'amitié étroite avec le théologien juif Martin Buber, ses idées en regard de la transformation sociale devinrent centrales au mode de pensée des membres du Mouvement de la Jeunesse, qui vint en Palestine pour établir les kibboutz au début des années 1920 et en particulier de Hashomer Harzait (La jeune garde), dont les communautés devinrent plus tard la Fédération du kibboutz Artzi.

L'influence de Landauer monta dans la gauche européenne dans les années 1890, avec le groupe radical d'étudiants berlinois (la jeunesse berlinoise). Comme rédacteur en chef du journal du groupe : "Der Sozialist", Landauer devint une figure de proue du Mouvement pour la Jeunesse et des révolutionnaires de la classe moyenne du groupe "Fin de Siècle" à Berlin. Il se fit rapidement un nom. Au tournant du siècle, Landauer s'était affirmé une réputation européenne de romancier, de conférencier, de dramaturge, de journaliste, de critique de théâtre et de théoricien politique. Bien que son origine bourgeoise et son opposition à la lutte des classes le mirent en porte-à-faux avec le Mouvement des Travailleurs, ses contributions à la culture allemande de "Fin de Siècle" furent telles que la liste de ses admirateurs inclut quelques-unes des plus éminentes figures de l'intelligentsia allemande.

Influencé par les idées de Friedrich Nietzsche, Pierre Kropotkine, Léon Tolstoï et Pierre Joseph Proudhon, tout aussi bien que par les romantiques allemands et les icônes de la littérature de langue anglaise tels Oscar Wilde, Walt Whitman et William Shakespeare, la vision politique de Landauer s'orienta fermement contre le grain matérialiste de la fin du XIX^{ème} et début du XX^{ème} siècles de la gauche anarchiste européenne. ***Sa forme pacifiste, non doctrinaire d'anarchisme fut définie par sa croyance en ce que l'État n'est pas une entité abstraite existant au-delà de la portée des humains, une entité qui pourrait être "écrasée" par une révolution violente, mais comme étant un organisme vivant complexe composé d'interrelations individuelles multiples, variées et directes***, comme il l'écrivit fameusement en 1910 :

"L'État est une condition, une certaine forme relationnelle entre les Hommes, un mode de comportement, nous le détruisons en contractant d'autres relations, en nous comportant différemment les uns envers les autres... Nous sommes l'État, et nous continuerons à l'être jusqu'au jour où nous aurons créé les institutions qui formeront une véritable communauté."

Pour Landauer, c'est la corruption de l'esprit humain (Geist), qui maintient les humains dans des relations antagonistes, compétitives, qui perpétuent le capitalisme et l'État. ***Si les gens sortaient de cette construction sociale artificielle, rajeunissaient l'esprit communal qui a, dans les temps prémodernes, lié la société en une entité pleine à part entière et entraînent dans un nouveau cercle relationnel entre tout à chacun, alors le capitalisme et l'État ne pourraient plus survivre.***

La révolution doit donc de fait être une régénération complète, une reconstruction générale spirituelle commençant avec l'individu et s'étendant à toute la vie de la société.

Plutôt que de viser au renversement révolutionnaire de l'État capitaliste bourgeois et de ses institutions, Landauer croit que pour supplanter le capitalisme et l'État, les individus doivent s'unifier dans une communauté, "se regrouper, grandir dans un cadre pour ne faire qu'un avec lui, développer un sens d'appartenance, comme un corps avec des segments et des organes innombrables." Si cela venait à se produire, "la création et le renouvellement d'une véritable structure organique" pourrait commencer et c'est cette structure organique qui dans le temps détruira l'État en le déplaçant. Avec la croissance des individus en familles, des familles en communautés et des communautés en associations, une infrastructure alternative verrait le jour au sein même de l'État, ce qui éventuellement surclasserait l'ordre existant en le remplaçant par la société des sociétés volontariste et librement constituée.

Landauer argumenta que le Mouvement anarchiste devrait ainsi concentrer ses efforts sur la restructuration de la société depuis le bas en utilisant une auto-émancipation constructrice par le moyen de l'établissement de relations autogérées, pacifiques et coopérativement autosuffisantes comme fondements d'un futur non aliéné. Ultimement, ce futur verra ses alliances de communes s'entrelacer et se lier entre elles avec les communautés industrielles; cet entrelacement constituera la "société des sociétés". Au sein de ces communes, les formes artisanales de production et les traditions communales rurales des sociétés prémodernes seront restaurées en tandem avec une industrie à petite échelle ; l'unité organique entre l'Agriculture, l'Industrie et l'Artisanat ainsi qu'entre le travail manuel et intellectuel sera ré-établie.

Avec une résonance très kropotkinienne, Landauer décrivit une telle communauté comme "un village socialiste, avec ses ateliers et des usines de village, avec ses prés, ses champs et ses jardins potagers, avec un élevage à petite ou grande échelle. Vous autres prolétaires urbains devrez vous habituer à cette pensée, aussi étrange et bizarre qu'elle puisse paraître au premier abord, parce que cela constitue et reste le seul début du véritable socialisme qu'il nous reste."

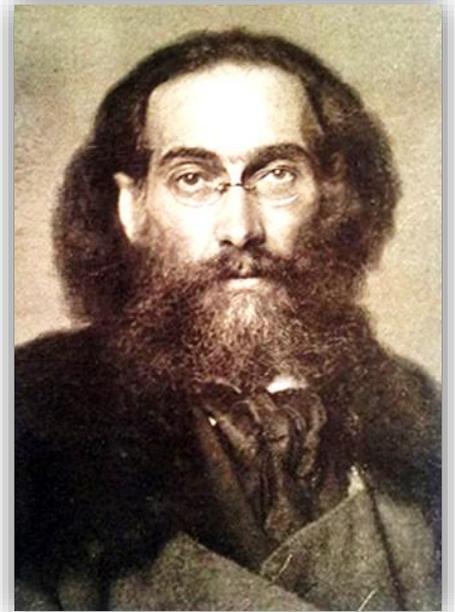
[...]



James Horrox

Résistance politique : Introduction à la pensée de Gustav Landauer

Gustav Landauer (1870-1919) que nous avons déjà mentionné sur ce blog, est un penseur anarchiste auteur de plusieurs ouvrages dont les plus connus « Die Revolution » (1907) et « Pour le Socialisme » (1911) étaient sa pensée unique en Occident (bien qu'il se soit revendiqué de Proudhon et de Kropotkine) sur le concept de la société organique et le rôle de la révolution sociale dans l'avènement de la « Société des sociétés », ancrée dans la terre et la culture traditionnelle, cœur de l'esprit révolutionnaire sans lequel la révolution sociale et politique ne peut pas exister, du moins pas avoir de succès.



Landauer est l'anarchiste le plus proche dans sa pensée et la réalisation des concepts, des sociétés amérindiennes quant à la force donnée à la culture et la tradition en rapport avec la connexion ancestrale avec la terre-mère et source de vie organique.

Nous avons publié de nombreux textes de ou sur Landauer qui aident à mieux comprendre quel est le chemin à emprunter pour que nos sociétés se sauvent du marasme mortifère du carcan étatico-capitaliste qui nous étouffe tous chaque jour un peu plus. Landauer fut le fondateur de la Fédération Socialiste en 1908 dont il écrivit la charte en 12 articles que nous publierons en français. Il fut un traducteur de Shakespeare en Allemagne, spécialiste et grand analyste des mystiques allemands comme Maître Eckhart, ainsi que spécialiste du philosophe Spinoza. Il participa à ce que fut appelé la « République des Conseils de Bavière » en 1918-19, il fut arrêté avec les révolutionnaires et battu à mort par les protonazis du Freikorps en prison en 1919. Peu traduit de l'allemand, il est un penseur se devant d'être plus connu tant sa pensée et ses applications fonctionnelles (mouvement Kibboutzim) nous apportent de grands fragments de solutions pour créer un nouveau paradigme politico-social pour l'Humanité. Nous conseillons Gustav Landauer en complément de lecture de nos traductions du penseur et chercheur Mohawk Taiiaki Alfred que nous avons traduit et publié sur ce blog ainsi que des anthropologues anarchistes Pierre Clastres et Marshall Sahlins.

— Résistance 71 —

La révolution comme fin en soi : la communauté anarchiste selon Gustav Landauer

Erwan, Groupe Louise Michel - Fédération Anarchiste

Source : <http://www.monde-libertaire.fr/passe-et-present-de-lanarchisme/17625-la-revolution-comme-fin-en-soi-la-communauté-anarchiste-selon-gustav-landauer>

Anarchisme et révolution peuvent-ils être dissociés ? Gustav Landauer (1870-1919) donne une réponse négative : s'il renonce à la révolution, l'anarchisme se perd. Mais il importe alors de restituer cette réponse dans toutes ses nuances, tant elle implique une définition originale de ce qui s'apparente le plus souvent au rêve lointain d'un « grand soir » aux contours flous et sans cesse repoussé. La grande force de l'approche de Landauer tient tout d'abord à la place centrale qu'il donne à la révolution, à une époque où, dans les théories historicistes en vogue, elle n'est au mieux qu'un simple moyen, une transition vers un régime supposé stable et définitif. Ainsi n'est-elle perçue que comme un soubresaut temporaire – un ajustement parfois brutal mais toujours éphémère – entre deux ordres politico-institutionnels fixes.

Au XIX^e siècle, c'est l'obsession de nombreux philosophes qui ne valorisent la Révolution française que pour mieux l'inclure dans d'improbables lois du progrès historique. Rupture après rupture, ces lois mèneraient l'Humanité vers le régime parfait ou la « fin de l'histoire » qu'ils fantasment : Saint-Simon, Comte, Marx... Tous affirment que les phases révolutionnaires sont nécessaires mais vouées à disparaître : selon eux, elles ne sont que les moments clés d'exaltation de la pensée critique et de table rase permettant de laisser place à une société nouvelle. Et tous imaginent l'interruption finale de l'alternance historique entre ces périodes d'ordre et de désordre, lors de l'avènement du régime ultime (État scientifique universel, société sans classes) dont ils sont les prophètes ¹. Pour eux, la priorité est claire : la stabilité doit au bout du compte triompher de l'instabilité révolutionnaire.

Or, dans ses livres *La Révolution* (1907) et *L'Appel au socialisme* (1911), Landauer renverse cette hiérarchie : les périodes d'ordre politico-institutionnel, appelées topies, sont considérées comme des moments inertes, gelés, de la vie sociale. Elles voient s'estomper l'énergie créatrice propre aux intervalles de transition. À l'inverse, c'est lors des phases de transformation que s'exprime au mieux la vitalité humaine, lorsque l'ordre existant est subverti et déstabilisé par des utopies, donc par « l'effort de créer une nouvelle réalité à l'aide d'un idéal ² » et de fonder une organisation socio-politique plus juste. Quand une société s'est pétrifiée en un régime réputé infailible, intransgressible, l'irruption d'un nouvel horizon d'émancipation et les luttes qu'il génère ravivent la capacité fondamentale des individus à se mobiliser pour réinventer leurs relations sociales et leur environnement politique.

Ce travail de l'utopie au cœur de la topie est la révolution. Celle-ci est le moment précis de confrontation entre l'ordre établi et les efforts faits pour le détruire à partir d'un idéal. Or, quelle que soit sa durée, c'est cette phase de changement et non le résultat final qui est la plus importante aux yeux de Landauer. En effet, dans sa vision cyclique et pessimiste de l'histoire, à la révolution ne succède qu'une nouvelle topie, un nouvel ordre tout aussi figé et mort que celui qu'il a remplacé. L'utopie, nous dit-il, ne parvient jamais totalement à se réaliser, ou se voit toujours trahie par les modalités concrètes de sa mise en œuvre. De fait, ce n'est pas l'avènement d'une utopie qui incarne véritablement l'émancipation, mais bien la transition, la révolte, la libération de la force créatrice d'un groupe d'individus qui affirme ainsi sa volonté de remettre en chantier sa propre organisation et celle de la société ³. ***La succession des siècles peut donc être comprise comme le mouvement perpétuel de la révolution qui n'est interrompu que par des phases de stabilisation éphémère ⁴.***

Il importe de mesurer toute la portée de ce renversement de perspective : le vrai moment émancipateur, là s'expriment le libre arbitre et la solidarité, où s'affirme l'insatisfaction devant le monde tel qu'il est, est reconnu à sa juste valeur. Ce moment est la révolution, le point de passage entre deux ordres, deux topies. C'est dans cet intervalle, lorsque tout se réorganise, se détruit puis se reconstruit, lorsque le champ des possibles est ouvert, que les hommes expriment ce qu'ils ont de

meilleur en eux : *« Ce que j'appelle l'anarchisme est un état d'esprit fondamental que l'on trouve en tout homme qui réfléchit sérieusement à propos du monde et de l'esprit. J'entends par-là la volonté chez l'homme de renaître, de se renouveler et de remodeler son essence, puis de façonner son environnement et le monde dans la mesure où il peut les contrôler. Un moment si sublime devrait être à portée de tous. ⁵ »*

L'anarchisme de Landauer consiste alors à intégrer cette valorisation de la révolution dans un projet antiétatique et antiautoritaire qui ne soit pas un nouveau rêve de topie, de société figée et immuable⁶. Mais l'on touche ici à un autre aspect original de sa pensée. *Chez cet auteur, l'État ne se définit pas seulement comme un ensemble d'institutions, mais plutôt comme un rapport social spécifique : « L'État est une façon d'être, une certaine forme de relation entre les êtres humains, un type de comportement, que nous détruisons en adoptant d'autres relations, en agissant différemment les uns envers les autres... Nous sommes l'État, et nous persistons à être l'État jusqu'à ce que nous ayons créé les institutions qui constituent une communauté réelle. ⁷ »* Ainsi, l'État progresse à chaque fois que les individus s'en remettent à des lois qu'ils n'ont pas eux-mêmes énoncées, à des traditions qu'ils acceptent sans réflexion, et adoptent les comportements sociaux que l'ordre établi leur impose. L'État est partout où disparaissent l'autonomie, le libre arbitre et la volonté de faire en sorte que la société reste vivante.

Dans une association anarchiste telle que la conçoit Landauer, des lois peuvent évidemment être créées et toutes les traditions ne sont pas à refuser aveuglément. Mais si ses membres perdent leur désir d'être libres, de décider eux-mêmes de leur organisation mutuelle et abandonnent à d'autres, à un pouvoir extérieur, la maîtrise de leur environnement, alors ces lois et traditions se figent. Elles ne sont plus modelées et perfectionnées par l'esprit critique et par la raison humaine. *Partout où les hommes abdiquent, se soumettent, ils participent à l'avancée de l'État. Pire, ils en sont eux-mêmes les piliers.*

Dès lors, l'anarchisme se définit comme le combat permanent pour la construction d'une communauté d'individus égaux tissant entre eux des relations vivantes, créant leurs propres façons d'être, leurs propres lois, leurs propres modes d'échanges économiques, souvent au sein d'un environnement pétrifié auquel ils doivent résister. La révolution n'est alors pas une aventure partisane visant à s'emparer de l'appareil d'État au sens classique. Elle n'est pas un coup de force qui verrait une poignée d'individus proclamer d'autorité le changement depuis le balcon d'un palais présidentiel et confondre ainsi leur discours avec la réalité, quitte à l'imposer ensuite par la violence. *Processus infini, la révolution consiste selon Landauer à créer des groupes sociaux destinés, en tant que contre-société, à subvertir l'ordre existant de l'intérieur, de manière qu'un modèle alternatif de relations socio-économiques s'y impose peu à peu.*

Il y a donc bien une dimension de rupture dans la révolution. Et celle-ci peut prendre la forme d'une confrontation entre deux modèles d'organisation sociale. Mais cette rupture et cette confrontation passent alors par *la construction progressive de communautés anarchistes mettant en œuvre des relations de plus en plus étendues, formant une « société de sociétés » organisée de façon fédéraliste ⁸*. Cette réflexion sur la fédération d'associations autonomes et décentralisées n'est sans doute pas l'aspect le plus original de la pensée de Landauer, si ce n'est que ses sources d'inspiration – en premier lieu les communes du Moyen Âge – sont pour le moins atypiques. Plus novateur, chez lui, est le lien établi entre la révolution, la menace étatique et le style d'organisation de ces groupes subversifs. Ainsi, contrer l'État, empêcher sa progression, implique de lutter pour éviter que l'ensemble des pratiques et des règles qui régissent les relations entre les individus ne prenne le

chemin de la topie, donc aboutisse à la formation d'un ordre figé qui s'imposerait d'autorité à ses membres. Or, aucune communauté n'est à l'abri de son « étatisation », donc de sa pétrification : lois immuables, traditions impensées, préjugés, identités imposées... La démission de la volonté, l'abandon du libre-arbitre, le tarissement de l'énergie fondatrice, menacent constamment les groupements anarchistes.

C'est le cas parce que ces communautés se constituent dans des milieux aux valeurs non anarchistes contre lesquelles il faut lutter, et sont soumises à des pressions du pouvoir central. Mais aussi parce qu'elles peuvent se laisser elles-mêmes gagner par une forme de passivité, de refroidissement topique qui les verraient perdre leur impulsion initiale. L'État n'est pas qu'une puissance extérieure : il peut toujours réapparaître de l'intérieur. Dès que des individus cessent de se penser et de se comporter comme mutuellement libres et autonomes, dès qu'ils s'en remettent à une autorité supérieure pour déterminer leur conduite, alors l'État regagne du terrain. Il en va de même lorsqu'émergent peu à peu des inégalités, des hiérarchies et des relations de dominations. Le résultat est une nouvelle topie : *« Au lieu d'accueillir la vie parmi nous, nous sommes séparés par la mort. Tout a été réduit à une chose ou à une idole objective. Confiance et réciprocité ont dégénéré en capital. L'intérêt commun a été remplacé par l'État. Notre attitude, nos relations, sont devenus rigides et ce n'est qu'avec de terribles soubresauts et insurrections que, çà et là, après de longues périodes de temps, une révolution survient. Elle produit à son tour la mort, des institutions et des réalités fixes et inchangeables, et elle meurt avant même d'avoir vécu. »*⁹

C'est pourquoi les communautés anarchistes ne peuvent cesser de se remettre en question. Elles ne peuvent prendre le risque d'oublier que la fidélité à leur idéal tient à leur résistance à l'État, donc à la tentation de constituer un ordre tout aussi figé que celui qu'elles se destinent à subvertir. En d'autres termes, la révolution doit y être permanente. Ce moment d'énergie créatrice, de liberté et de valorisation de la capacité de l'individu à agir sur son environnement pour le transformer, doit y être sans cesse renouvelé. L'anarchisme, dans ce cadre, ne peut aspirer à être une simple topie. Ses tenants doivent accepter l'idée que leur mode d'existence même est une révolution qui ne s'arrête jamais.

C'est ce qu'il décrit en référence au Jubilé institué par Moïse qui instaurait à intervalles réguliers une redistribution des terres : « La révolte comme constitution ; la transformation et la révolution comme règles établies une fois pour toutes [...]. Nous avons besoin à nouveau de cela : une nouvelle règle [...] qui ne fixera pas les choses et les institutions sous une forme définitive, mais adviendra pour les travailler en permanence de l'intérieur. La révolution doit faire partie de notre ordre social, doit devenir la règle de base de notre constitution. »¹⁰

L'idéal de la communauté anarchiste chez Landauer, même dans des conditions favorables, n'est donc pas celui d'une société aux lois et traditions immuables. C'est celui d'une association maintenant une vigilance constante face aux résurgences du pouvoir et prenant soin d'organiser la lutte contre le retour de l'État en son sein¹¹. Ainsi la réalisation de l'utopie n'est-elle pas la relégation de la révolution dans le passé. Elle passe au contraire par sa systématisation, par un effort pour l'instituer de façon que, régulièrement, selon des modalités acceptées par tous les membres, les lois, les traditions, la répartition des biens, les échanges économiques, le rôle de chacun, soient repensés, redéfinis. De cette façon seront endiguées l'inévitable réapparition du pouvoir, des inégalités, et la tendance des individus à abandonner leur libre-arbitre et à s'en remettre à des normes préétablies.

L'originalité de l'anarchisme de Landauer, sa force, sa pertinence pour une réflexion quant aux modes d'organisation libertaires, résident dans cet apport fondamental : l'anarchisme est indissociable de la révolution, mais pas comme un simple moyen. Pour l'anarchisme, la révolution est bien une fin en soi.

1. ¹. Comte blâmait la liberté illimitée de conscience, source d'« anarchie », dont le rôle aurait dû s'achever avec la Révolution française et qui aurait dû disparaître pour laisser place à un nouvel ordre moral. Cf. *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, Paris, L'Harmattan, 2001 (1822), p. 62-64.
2. ². Gustav Landauer, *Call to Socialism*, 1911, The Anarchist Library, p. 12.
3. ³. Selon Löwy, la révolution chez Landauer est une irruption imprévisible et miraculeuse qui rend caduque l'idée de lois de l'évolution historique. Cf. Michael Löwy, « Gustav Landauer, révolutionnaire romantique », *Tumultes*, 20, 2003, 93-103.
4. ⁴. « La révolution est toujours vivante, même pendant les périodes de stabilité relative des topies », c'est « un principe qui transcende toutes les époques ». Gustav Landauer, *Revolution and Other Writings*, Oakland, PM Press, 2010, p. 116.
5. ⁵. Cité par Avraham Yassour, Gustav Landauer – *The Man, the Jew and the Anarchist*, The Anarchist Library, 1989, p. 8.
6. ⁶. Mannheim voyait en Landauer l'incarnation de l'anarchiste radical, indifférent aux régimes, rejetant toute forme institutionnelle et préférant les périodes révolutionnaires. Karl Mannheim, *Idéologie et Utopie*, Paris, Éditions de la MSH, 2006 (1929), p. 163-164.
7. ⁷. Cité dans Peter Marshall, *Demanding the Impossible, A History of Anarchism*, Oakland, PM Press, 2010, p. 411.
8. ⁸. René Forain (Furth), « Gustav Landauer et la régénération sociale », *Le Monde libertaire*, septembre-octobre 1966.
9. ⁹. *Call to Socialism*, p. 94.
10. ¹⁰. Ibid., p. 93.
11. ¹¹. Landauer s'inspire du judaïsme dont le dieu encourageait d'après lui « la sainte insatisfaction du peuple envers soi-même », donc un mode de vie où la remise en question est permanente. Cf. Michael Löwy, « Le Messianisme romantique de Gustav Landauer », *Archives des sciences sociales des religions*, 60, 198, p. 55-66.



La société organique contre l'État de Gustav Landauer



Nous continuons notre introduction d'un des grands penseurs méconnus de l'anarchisme de la fin XIX^{ème} et début XX^{ème} siècles, Gustav Landauer pour qui la société organique éliminera l'État en changeant les relations inter-individus et intergroupes au sein même de la société.

Il y a pas mal de choses à tirer de la conception organisationnelle de la société de Landauer.

Première partie de la Vie et l'Œuvre de Gustav Landauer

— Résistance 71 —

*Gaël Cheptou - 12 mars 2015 - A Contre-Temps – Source :
<http://acontretemps.org/spip.php?article557>*

1^{ère} PARTIE

1870.– Naissance, le 7 avril, de Gustav, troisième fils d'une famille juive non religieuse de Karlsruhe ; son père, Hermann Landauer, commerçant, possède une boutique de chaussures.

1875.– Congrès d'unification du Parti social-démocrate à Gotha.

1878-1890.– Promulgation des lois antisocialistes.

1887.– Ferdinand Tönnies publie *Gemeinschaft und Gesellschaft* dans lequel il analyse deux grandes formes de vie sociale : la « communauté », de formation naturelle, et la « société », de composition mécanique.

1888.– Landauer obtient son baccalauréat (*Abitur*), après avoir suivi un enseignement humaniste classique dans un lycée de Karlsruhe. Il considère rétrospectivement que sa scolarité ne fut qu'un « monstrueux vol de [son] temps ». « Ce qui m'a conduit, écrit-il, à m'opposer à la société environnante et m'a plongé dans le rêve et la révolte, ce n'est pas le sentiment d'appartenir à une classe ni la pitié sociale, mais le heurt continu de la nostalgie romantique aux étroites limites des philistins. C'est ainsi que j'étais anarchiste sans le savoir, avant d'être un socialiste, et que je suis un des rares à ne pas être passé par la social-démocratie [1]. »

1888-1892.– Il suit des études de Germanistique, de Philosophie, d'Anglais et d'Histoire de l'Art aux Universités de Heidelberg, de Strasbourg et de Berlin. La lecture des pièces d'Ibsen le renvoie à sa

propre révolte, celle de l'individu créateur contre les conventions bourgeoises. ***Il découvre Nietzsche dont il retient le culte de la vie, de la spontanéité et de la volonté*** ; en novembre 1890, il entame la rédaction de son roman *Der Todesprediger* (Le prêcheur de mort) dont le titre s'inspire de celui d'un chapitre d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. À côté d'auteurs modernes, ***il lit aussi des auteurs classiques tels que Spinoza, Fichte et Schopenhauer***.

1890.– Il publie ses premiers articles dans la revue *Deutschland* du philosophe, écrivain et critique Fritz Mauthner, dont un compte rendu du roman *Sous-Offs* de Lucien Descaves. Il découvre avec enthousiasme le socialisme, notamment par la lecture de *La Femme et le socialisme* d'August Bebel.

1891.– Landauer fréquente les milieux de la bohème anarchiste et de la colonie littéraire socialiste de Friedrichshagen. Il devient également membre du Freie Volksbühne (Théâtre libre populaire) qui avait été fondé l'année précédente par des sociaux-démocrates dans un but d'éducation ouvrière. Premières activités politiques : à l'occasion du Congrès International des étudiants socialistes qui doit se tenir à Bruxelles en décembre 1891, il rédige un Manifeste au nom d'un groupe d'étudiants de Berlin. En novembre, pour la première fois, il se définit lui-même comme « anarchiste ». Lecture de *L'Unique et sa propriété* de Max Stirner.

1892.– Le 24 février, il adhère à l'Union des socialistes indépendants, un groupe de militants radicaux – les « Jeunes » – exclus du Parti social-démocrate au Congrès d'Erfurt (14-20 octobre 1891). La violence haineuse avec laquelle la social-démocratie condamne, pour des raisons qui tiennent autant de l'idéologie que de l'opportunisme, les émeutes de chômeurs à Berlin, fait naître en lui une aversion profonde et durable pour **tout socialisme de parti**. Il participe à la fondation du Neue Freie Volksbühne (Nouveau théâtre libre populaire), scission d'avec le Freie Volksbühne, dominé par la social-démocratie officielle ; il fera partie jusqu'en 1917 de la commission artistique du théâtre. Il y rencontre la couturière Margarethe Leuschner avec qui il se marie à Zurich contre l'avis de ses propres parents. Le couple aura deux filles : Charlotte Clara et Marianne. Obligé d'abandonner ses études universitaires par manque d'argent, exclu de toutes les universités prussiennes pour « manque de moralité » (activités subversives, en jargon policier), il cherche à s'établir comme écrivain. Il se plonge dans la lecture d'ouvrages d'économie politique ; lit les œuvres d'Eugen Dühring et entre en relation avec l'anarchiste antimarxiste Benedikt Friedländer, un de ses proches disciples. Appelant les marxistes « évolutionnistes » à accepter les dernières conséquences de leur conception matérialiste, il les invite, avec un humour radical, à se laisser « enterrer » ou « mettre dans la saumure » pour « ne pas gêner l'avènement progressif et naturel de la société socialiste ». « Il est bon et utile [...] de grouper les hommes en masses. Mais nous ne devons cependant pas oublier le plus important : dissoudre les masses dans les hommes. [2] » Il prononce deux conférences, dans les cercles des socialistes indépendants, sur « Max Stirner et l'individualisme » et sur la question religieuse. ***C'est à cette époque qu'il décide de sortir officiellement de la communauté religieuse juive.***

1893.– Il devient, en février, le rédacteur de *Der Sozialist* qui, en juin, après une lutte énergique contre la tendance marxiste radicale, se reconnaît officiellement comme anarchiste, en prenant le sous-titre d'« organe de tous les révolutionnaires ». ***Landauer est choisi comme délégué des anarchistes et des ouvriers sur métaux de Berlin pour assister au Congrès socialiste international de Zurich (6-12 août 1893), mais il ne peut y participer : la majorité socialiste expulse les anarchistes et adopte la résolution de Bebel qui privilégie l'action politique, c'est-à-dire la conquête des pouvoirs publics par la voie parlementaire.*** Il prend part, alors, à la manifestation au Plattengarten des anarchistes et des socialistes révolutionnaires expulsés du congrès, où il se prononce en faveur de la grève générale.

À l'automne, Landauer est emprisonné successivement pour « incitation à la désobéissance civile » et « excitation à la révolte ». En prison, il compose la nouvelle *Arnold Himmelheber* et se livre à une lecture critique approfondie du *Capital* de Marx. Parution du roman *Der Todesprediger*.

1895.— L'essai « Der Anarchismus in Deutschland » (L'anarchisme en Allemagne) paraît dans la revue non anarchiste *Die Zukunft* (L'avenir). ***Ce qui importe pour Landauer, ce n'est pas la lutte de classe des prolétaires mais la révolutionnarisation des esprits par les prêcheurs anarchistes qui doivent se consacrer tout entiers à la « diffusion des lumières », une sorte d'anti-autoritarisme rationnel, dans toutes les couches de la société.*** Il prend ses distances avec la « propagande par le fait » [3], lui qui avait été si fasciné par la figure de Ravachol – au point d'insérer dans le roman *Der Todesprediger*, sans en citer l'auteur, la déclaration de Ravachol devant la Cour de Montbrison, discours qui avait été publié par le *Sozialist* en août 1892. Rejetant toute forme d'autorité, l'anarchiste ne saurait faire progresser « sa vérité » par l'oppression violente des autres pensées. Au début de l'année, il participe à la fondation de la coopérative de consommation Befreiung (Émancipation) à Berlin et fait paraître anonymement, à cette occasion, une brochure programmatique : *Ein Weg zur Befreiung der Arbeiter-Klasse* (Un chemin vers l'émancipation de la classe ouvrière). Il y affirme que ni l'action politique ni la violence révolutionnaire ne conduiront les travailleurs à leur émancipation. La question « réforme ou révolution ? » serait, par ailleurs, mal formulée, elle devrait être « réforme ou phrase ? » puisque les prétendus révolutionnaires ne luttent au fond qu'avec de grands mots. Mais la réforme que propose Landauer, pour qui « le travail positif est nécessaire à la préparation de la société socialiste », n'a rien à voir avec les réformes sociales qui ne font que fortifier l'État moderne et sa police ; il s'agit de réaliser immédiatement un fragment, une forme embryonnaire du socialisme par la création en dehors de l'État, sur les principes de l'auto-assistance et de la coopération, d'organisations ouvrières de consommation et de production. Landauer appelle la classe ouvrière à « refuser ses services économiques à la société bourgeoise, à être une société librement organisée au sein de la société » [4]. Le *Sozialist* est interdit pendant quelques mois – il reprend sa parution en août, avec pour nouveau sous-titre : « organe pour l'anarchisme-socialisme ». « L'anarchisme est placé en avant, parce qu'il est le but qui doit être atteint : l'absence de domination, l'absence d'État, le libre développement des individus. Puis est indiqué le moyen par lequel nous voulons atteindre et garantir cette liberté des hommes : par le socialisme, par l'entraide solidaire des hommes pour tout ce qui leur est commun, et par le travail coopératif. » [5] Ses premières traductions de Pierre Kropotkine paraissent dans le *Sozialist* : il s'agit d'une série d'articles des *Temps nouveaux* (août-novembre 1895) sur les « expédients économiques ». Dans un article sur « les démagogues au temps de la Réforme », Landauer exprime sa sympathie à l'égard du hussitisme, de l'anabaptisme et des mouvements de révolte populaire pendant la guerre des Paysans. Il commence également la rédaction d'un long essai intitulé « Zur Entwicklungsgeschichte des Individuums » (Contribution à l'histoire du développement de l'individu), où, déposant le germe des idées qu'il développera au tournant du siècle [6], ***il interroge la notion d'individu en insistant sur le primat de l'unité de l'espèce humaine. Pour lui, le cri de ralliement des anarchistes ne saurait être « individu », créature – si tant est qu'elle existe réellement et indépendamment de l'espèce – souvent laide, petite et mesquine, mais « individualité***. Dans une perspective qui rappelle Kropotkine, il distingue, en effet, l'individu de l'« individualité » [7] – ce qui dans l'individu, tout en lui étant propre, permet à l'Humanité de progresser et de se perfectionner – qu'il « convient de cultiver et de développer, par la lutte contre nos instincts les plus grossiers et les plus bas, par la lutte contre les hommes et les Institutions qui oppriment et entravent, par l'union solidaire avec ceux qui partagent nos sentiments, avec nos compagnons de combat et de souffrance » [8]. La société socialiste dépend donc d'un certain degré de développement de l'Humanité.

1896.– Landauer soutient activement la grande grève des travailleurs de la confection qui éclate à Berlin. Il est délégué au congrès socialiste international de Londres (27 juillet-1^{er} août), où les anarchistes sont définitivement exclus de la Deuxième Internationale. Lors d'un meeting de protestation, il fait la connaissance de Pierre Kropotkine. Au congrès extraordinaire des anarchistes, il prononce un discours très remarqué, dans lequel il appelle les petits paysans et les ouvriers agricoles à se regrouper pour fonder des coopératives agricoles. Publication en trois langues de la brochure : *De Zurich à Londres. Rapport sur le mouvement ouvrier allemand au Congrès international de Londres.*

1897.– Landauer prend part, avec l'anarchiste chrétien Moritz Egidy et l'écrivain – et traducteur allemand de Multatuli – Wilhelm Spohr, à une manifestation publique contre les « horreurs judiciaires de Barcelone » (*Justizgreuel in Barcelona*), commises lors du procès de Montjuich où des anarchistes avaient été mis à la torture avant d'être sévèrement condamnés. En novembre, il prononce une série de conférences à travers le pays contre « l'inquisition en Espagne ». En raison de désaccords sur l'orientation du *Sozialist* qu'elle juge par trop théorique, la tendance ouvriériste, majoritaire au sein du journal, qui entend développer un « anarchisme ouvrier de masse », s'organise indépendamment et publie son propre organe, *Neues Leben* (Vie nouvelle). Landauer s'y oppose catégoriquement : un « anarchisme de masse » ne serait possible qu'à condition de céder à la facilité démagogique et de faire « miroiter la perspective d'un gouvernement des masses, d'une démocratie dissimulée sous le voile anarchiste » [9]. L'anarchisme ne saurait se réduire à quelques slogans d'agitation :

« La liberté ne vient pas si on ne s'octroie pas soi-même la liberté et la manière propre de la vivre ; l'anarchie de l'avenir ne viendra que si les hommes du présent sont des anarchistes et non pas des partisans de l'anarchisme. Il y a une grande différence entre le fait d'être un partisan de l'anarchisme et le fait d'être un anarchiste. N'importe quel philistin ou petit-bourgeois peut être, du reste, le partisan d'un édifice théorique quelconque ; une transformation de l'essence des individus est nécessaire ou, du moins, un bouleversement complet, de sorte que la conviction intérieure finisse par devenir quelque chose de vécu dans la réalité [10]. »

Landauer se voit alors reprocher, avec une certaine malveillance anti-intellectuelle, de manquer d'authenticité populaire, de se complaire dans la théorie et de s'abandonner à des sentiments de fraternité universelle. Il demeure politiquement isolé. Le coup est rude non seulement pour lui personnellement, mais encore pour tout le Mouvement anarchiste allemand [11]. Le *Sozialist* entre en déclin. Landauer se retire de son poste de rédacteur, tout en continuant de collaborer au journal. Dès lors, il se consacre de plus en plus à des travaux personnels d'ordre littéraire et philosophique.

1898.– Il entreprend un cycle de conférences sur l'histoire de la littérature allemande à Berlin. Commence alors pour lui une série de revers et de malheurs personnels. Décès de sa fille Marianne [Annie], âgée de quatre ans, des suites d'une tuberculose et d'une méningite. Le couple ne s'en remet pas. Sa femme, Margarethe, est elle aussi gravement malade depuis plusieurs années. Décès de son ami Moritz von Egidy. À propos de l'Affaire Dreyfus, dont il ne mésestime pas les aspects humains, il considère qu'il a trois bonnes raisons de se taire : en tant que Juif, à cause du fanatisme de la Communauté juive Internationale ; en tant qu'Allemand, à cause du patriotisme outrancier de la presse allemande ; en tant qu'anarchiste « anti-politique », parce qu'il s'agit d' « une sale affaire interne à la classe dominante » [12].

1899.– À la suite de l'Affaire Ziethen, au cours de laquelle il obtient, en organisant une campagne de presse à la manière de Zola, la révision du procès d'un condamné qu'il croit innocent, Landauer est

lui-même condamné à six mois de prison pour outrages et diffamation. Au cours de cet emprisonnement (du 18 août 1899 au 26 février 1900), qui marque un tournant dans son existence, s'ouvrent à lui de nouveaux horizons anarchistes dont l'exploration va se poursuivre dans ses écrits ultérieurs. Dans sa cellule, vaillant à la tâche, il révise les travaux de critique du langage de son ami Mauthner, écrit la nouvelle *Lebendig tot* (Mort vivant), traduit du français la pièce *Les Mauvais Bergers* d'Octave Mirbeau [13] et du moyen-haut-allemand un choix de sermons de Maître Eckhart. Immergé dans le monde de la mystique médiévale, il écrit à sa future seconde femme Hedwig Lachmann (qu'il avait rencontrée le 28 février 1899) :

« *La prison peut être pour nous, modernes, ce que le monastère était au Moyen Âge. Les ânes qui nous prescrivent cette cure ne se doutent pas du bienfait qu'ils ont déjà rendu à quelques-uns. J'ai connu jadis, là entre ses murs, de délicieux moments de solitude sans équivalents, et j'y ai fait l'expérience de la force qui naît de la souffrance.* [14] »

Eduard Bernstein fait paraître *Die Voraussetzungen des Sozialismus und die Aufgaben der Sozialdemokratie* (Les présupposés du socialisme et les tâches de la social-démocratie), point de départ de la « crise révisionniste » au sein de la social-démocratie allemande.

1900.– Landauer contribue à la fondation de la Neue Gemeinschaft (Nouvelle communauté), une communauté d'artistes et d'intellectuels de la bohème de Friedrichshagen. Il y rencontre, entre autres, Erich Mühsam et Martin Buber. Le 18 juin, il prononce la fameuse conférence « *Durch Absonderung zur Gemeinschaft* » (La communauté par la séparation) dans laquelle il expose les nouvelles conceptions anarchistes qu'il s'est forgées, en prison, à partir des écrits de Maître Eckhart et de Fritz Mauthner. Le primat de l'unité de l'Espèce, encore et toujours. L'Homme ne s'appartient pas : « Le temps est maintenant venu de réaliser que l'Individu n'existe pas, que seules existent des appartenances et des communautés. » Les Hommes sont capables de communauté, précisément parce qu'ils sont eux-mêmes communauté [15]. Plus ils se séparent des influences extérieures, plus ils s'enfoncent dans les tréfonds intimes de leur vie individuelle et plus ils retrouvent, par cette introspection mystique, « la grande communauté des vivants », l'expérience collective de l'espèce humaine, qui les relie entre eux et au monde : « Ce que nous avons de plus individuel est ce que nous avons de plus universel. [16] » Ceux qui auront connu cette régénération intérieure, *possible à tout moment, indépendante de tout développement*, seront mûrs, alors, pour rompre définitivement avec les communautés autoritaires fortuites du présent et pour réaliser pratiquement cette communauté immémoriale et universelle qu'ils portent en eux. Pour se passer de la médiation de l'État, en somme, et faire place à l'esprit communautaire. Paraît également, de lui, dans la revue culturelle viennoise *Die Zeit* (Le temps), un compte rendu de la réimpression de *L'Humanisphère* de Joseph Déjacque (Bruxelles, Bibliothèque des Temps nouveaux, 1899), dans lequel il insiste, en particulier, sur le projet que l'utopiste français avait formé de fonder, en lien étroit avec ses conceptions anarchistes, une « cosmologie mystique ». À propos de Déjacque, il évoque, en passant, « sa polémique enflammée contre la conception philistine que Proudhon avait de la question féminine » [17].

1901.– Landauer se détourne de la Neue Gemeinschaft. Cette expérience lui a appris « comment une communauté ne naît pas » (Buber). Tout comme Buber et Mühsam, il refuse de suivre les frères Hart, les principaux initiateurs de la communauté, dans leurs efforts ambitieux de créer une nouvelle religion. En septembre, il décide de s'installer en Angleterre avec sa nouvelle compagne, Hedwig Lachmann [18], à Londres et à Bromley dans le Kent, non loin de la maison des Kropotkine. Entre les deux hommes, il n'y aura pas de relation durable ni d'échanges intellectuels réels, même si Landauer, profondément impressionné par la figure et la vie du « prince anarchiste », traduit en

allemand, dans les années qui suivent, plusieurs de ses œuvres : *L'Entraide* (1904) ; *Champs, usines et ateliers* (1904) ; *La Grande Révolution* (1909). **Kropotkine avait tendance à se méfier de tout ce qui venait d'Allemagne, y compris et même en tout premier lieu sous l'étiquette anarchiste : « Pour Kropotkine, tout Allemand était (à part Bernhard Kampffmeyer et Rudolf Rocker) suspect de stirnérisme ou de nietzschéisme [19] »**. Landauer, de son côté, lui reproche, outre des sympathies russophiles et slavophiles, son positivisme, hérité des Sciences Naturelles, qui le conduirait – à l'opposé de Tolstoï – à une forme de relativisme moral, à tout sacrifier au développement historique, sans exclure le recours à la violence si nécessaire [20]. Plus proche du mutualisme et du collectivisme, il ne pouvait évidemment souscrire à certaines affirmations absolues et rassurantes de Kropotkine, à la mode dans les milieux communistes-anarchistes : « Nous maintenons, en outre, que le communisme est non seulement désirable, mais que les sociétés actuelles, fondées sur l'individualisme, sont même *forcées continuellement de marcher vers le communisme* [21]. » En Angleterre, Landauer entretient des relations avec Tárriada del Mármol, Max Nettlau et Rudolf Rocker. Importants travaux de traduction, parfois en collaboration avec Hedwig Lachmann, en particulier des œuvres d'Oscar Wilde et de Rabindranath Tagore. Parution, dans la revue *Die Zukunft* (L'avenir), d'un article fondamental : « Pensées anarchistes sur l'anarchisme », dans lequel il tire les conséquences politiques de la nouvelle orientation qu'il a imprimée à son anarchisme. Condamnant expressément la tactique de la « propagande par le fait », il estime que l'anarchiste ne saurait exercer la moindre violence, ou que, s'il y en a une, ce ne peut être que la violence contre soi-même, l'anéantissement du moi (« mort mystique ») pour renaître dans la communauté humaine.

« L'anarchie n'appartient pas à l'avenir, mais au présent ; elle n'est pas affaire de revendications, mais affaire de vie. Il ne s'agit point de la nationalisation des conquêtes du passé, il s'agit de la naissance d'un peuple nouveau qui, venant de petits commencements, se forme de tous côtés par colonisation intérieure, au milieu des autres peuples, dans de nouvelles communautés. Il ne s'agit point de la lutte de classes des non-possédants contre les possédants, mais il s'agit du fait que des êtres libres, moralement forts et maîtres d'eux-mêmes, se séparent des masses pour s'unir dans de nouveaux liens. [22] »

1902.– En raison de leur isolement et par manque de possibilités de travail, le couple rentre en Allemagne pour s'installer à Hermsdorf, dans la banlieue de Berlin.

1903.– Landauer se rapproche de la Société allemande des cités-jardins que préside B. Kampffmeyer. Divorce d'avec sa première femme. En mai, il épouse Hedwig Lachmann – dont il aura deux filles, Gudula Susanne et Brigitte [23]. Outre la traduction des *Sermons* d'Eckhart et un recueil de nouvelles – *Macht und Mächte (Puissance et puissances)* –, Landauer publie *Skepsis und Mystik (Scepticisme et mystique)*, texte dans lequel il reprend et retravaille plusieurs essais déjà parus – dont *La Communauté par la séparation* – pour en faire une sorte de manifeste mystico-philosophique.

1904-1906.– Landauer travaille dans la Maison d'Édition et de Librairie de Karl Schnabel pour subvenir aux besoins de sa famille. Il entre, alors, en relation avec le philosophe spinoziste Constantin Brunner (Leo Wertheimer) dont il médite *Die Lehre von den Geistigen und vom Volke (La doctrine des hommes d'esprit et du peuple)*.

1907.– *La Révolution* paraît dans la collection « Die Gesellschaft » que dirige Martin Buber aux éditions Rütten & Loening : après une critique mi-sérieuse mi-ironique des sciences historiques, Landauer en vient à décrire la révolution comme un long procès historique non achevé, qui remonte au temps de la Réforme et de la guerre des Paysans, un grand fleuve historique dans lequel il est lui-

même plongé et dont il continue de suivre le cours dans le présent. Le Moyen Âge est pour lui une « époque unique de floraison » – ce qu’il ne manque pas d’illustrer par des exemples tirés de *L’Entraide* de Kropotkine – parce qu’il « consistait en une synthèse de liberté et de sujétion » [24]. ***Pour mieux se faire comprendre, il se sert de la notion d’ « esprit » (commun, communautaire), qui devient centrale dans ses écrits ultérieurs. L’esprit est la capacité communautaire – enfouie ou révélée, « devenue et en devenir » – des hommes, le sentiment qu’ils ont de leur intime solidarité.*** Le Moyen Âge est entré en décadence quand le christianisme, dont l’esprit commun avait pris la forme, a été vidé de son pouvoir mythique et surnaturel par la Réforme, sans que lui succède un nouvel ordre communautaire. La « révolution », pour Landauer, c’est donc cette phase de transition qui dure depuis lors, avec des périodes de recrudescence et de déclin. **Ce qui est la marque horrible de cette « époque moderne », c’est que l’État, en raison du refoulement de l’esprit, absorbe toutes les fonctions de la communauté : « Quand l’esprit est absent, il y a violence : l’État et les formes d’autorité qui lui sont propres et le centralisme. [25] »** Publication de *Peuple et Terre : trente thèses socialistes* dans les pages de la revue *Zukunft*. Landauer y définit ce qu’il entend par « peuple » : une communauté qui ne résulte ni d’une autorité extérieure ni d’une origine commune, mais de l’« esprit » que les hommes doivent laisser grandir en eux et entre eux.

1908.– Retour de Landauer sur la scène politique avec la fondation du Sozialistischer Bund (Ligue socialiste), aux côtés, entre autres, d’Erich Mühsam et de Martin Buber. À Berlin, il prononce deux conférences – dont sera issu, en partie, son *Appel au socialisme* – devant des anarchistes et des socialistes révolutionnaires, et procède à la proclamation des *Douze articles de la Ligue socialiste*. Il y exprime le refus de la séparation entre deux temporalités, le présent et l’avenir lointain, à la différence du marxisme (et des anarchismes) qui n’aurait pas d’autre choix que de combler ce vide béant par l’attente passive de la maturité révolutionnaire et le ressassement d’une doctrine toujours plus grise et desséchée. ***« Nous n’attendons pas la révolution pour que commence le socialisme ; nous commençons par faire du socialisme une réalité pour qu’advienne le grand bouleversement du monde ! » Le but de la Ligue est la réorganisation de la société par la « sortie du capitalisme », par la création de colonies communautaires qui doivent se rattacher à des traditions communales, la commune rurale étant considérée comme le « pont » qui relie l’idéal socialiste à l’histoire humaine.*** Anticipations du socialisme à venir qui, par l’exemple qu’elles donnent, sont censées faire naître, dans les masses, l’envie et l’imitation, ces communautés – dont Landauer savait le caractère provisoire et limité en l’absence de révolution – tiennent aussi de la « cure de désintoxication » de l’État, de la marchandise et du narcissisme. Son initiative rencontre de fortes résistances dans les milieux anarchistes berlinois, qui se montrent favorables à la lutte de classes. Il entreprend une tournée de conférences dans le Sud de l’Allemagne et en Suisse où il rencontre l’anarchiste Margarethe Faas-Hardegger avec qui il aura une relation amoureuse pendant un an.

1909.– Reprise de la parution du *Sozialist*. Il prononce plusieurs conférences pour le compte de la Ligue dans l’Ouest de l’Allemagne dans le but de fonder des groupes locaux. Nombreuses traductions de Proudhon. Il est amené à critiquer le mouvement ouvrier organisé de son temps, notamment sous deux aspects qui sont liés entre eux [26]. Ce qu’il appelle, d’une part, la « tactique des apparences » dont le Premier Mai est, selon lui, le parfait exemple : une marche rituelle, piailleuse, stérile, sans idée ni lendemain, déguisement de la faiblesse, simulant aux yeux des maîtres, mais aussi des ouvriers qu’on fait jouer à la Révolution une fois par an, en public et en bon ordre, un pouvoir qui n’existe pas [27]. Et, d’autre part, la « paresse des mains et du cœur », un manque d’*effort socialiste*, qui très souvent se traduit par une « lutte contre les Institutions », aussi spectaculaire qu’elle est improductive.

La société organique contre l'État de Gustav Landauer

Nous continuons notre introduction d'un des grands penseurs méconnus de l'anarchisme de la fin XIX^{ème} et début XX^{ème} siècles, Gustav Landauer pour qui la société organique éliminera l'État en changeant les relations inter-individus et intergroupes au sein même de la société.

Il y a pas mal de choses à tirer de la conception organisationnelle de la société de Landauer.

Deuxième et dernière partie de la Vie et l'Œuvre de Gustav Landauer

— Résistance 71 —



Vie et œuvre de Gustav Landauer

A Contre-Temps - Mai 2014 – Source :

<http://www.acontretemps.org/spip.php?article557>

2^{ème} PARTIE

1911.– Parution de son œuvre majeure, *l'Appel au socialisme*, qui exercera une profonde influence sur toute une génération d'intellectuels et de militants allemands [33]. Comme l'indique le titre, le socialisme dépend de la volonté des hommes – puisqu'on peut y appeler. Il ne viendra pas automatiquement à partir d'un certain stade de développement des forces productives ; il ne naîtra pas du capitalisme, période non pas de progrès mais de décadence et de maladie morales – dont la description occupe une place importante dans le livre – qui affectent tous les hommes. « Le socialisme est possible à toute époque quand un nombre suffisant d'hommes le veulent. [34] » Landauer règle féroce­ment ses comptes avec le marxisme social-démocrate, « exotérique » dirait-on aujourd'hui :

« Ils n'ont d'yeux que pour les formes extérieures, négligeables, superficielles de la production capitaliste qu'ils se plaisent à nommer production sociale [...] Le marxisme est philistin, et pour le philistin, rien n'est plus important, plus formidable, plus sacré que la technique et le progrès [...] C'est alors – lorsque nous considérons le culte sans bornes que voue à la technique le petit-bourgeois progressiste – que nous commençons à nous rapprocher de l'origine du marxisme. La source du marxisme, ce n'est pas l'étude de l'Histoire, ce n'est pas non plus Hegel, ni Smith ou Ricardo, ni l'un des socialistes d'avant Marx, ni l'époque de la révolution démocratique, et encore moins la volonté des hommes et leur besoin de culture et de beauté. La source du marxisme, c'est la vapeur. Il y a des vieilles femmes qui lisent l'avenir dans le marc de café ; Karl Marx, quant à lui, lit l'avenir dans la vapeur. [35] »

Pour lui, les marxistes, dans leur obsession de la masse et de l'État, sont tout bonnement incapables de voir ce qu'il peut y avoir de socialiste « dans une cité-État du Moyen Âge, un district villageois allemand, un *mir* russe, une *allmend* suisse [terre communale] ou une colonie communiste » [36]. Fondé sur la communauté villageoise et familiale, se nourrissant – à l'opposé des révolutionnaires « tablerasistes » (Gross !) qui rejettent en bloc toutes les traditions communautaires de la civilisation occidentale – de certaines expériences historiques populaires comme les Ligues de la guerre des Paysans, le socialisme est avant tout une *question agraire*. La lutte de classes reste évidemment une nécessité vitale pour les prolétaires, tant qu'ils ne sont pas « sortis du capitalisme », mais au prix d'un enfermement toujours plus étroit, plus mortel, dans le cercle infernal du capitalisme, là où, déshumanisés, sans joie (« Qui sait aujourd'hui ce qu'est la joie ? »), ils sont transformés « en numéro », en un « appendice des rouages de la machine ». Car « tout ce qui se passe à l'intérieur de la production capitaliste, nous enfonce plus profondément dans celle-ci... » [37]. Le prolétariat ne saurait en sortir, donc, qu'en s'abolissant lui-même comme classe-du-capital et « entrant dans d'autres relations » [38]. Le capital, tout comme l'État, est, en effet, pour Landauer un certain type de relation sociale et une « marotte » ou un « spectre » – des abstractions intériorisées et vivantes, donc qu'il convient de démystifier, de dissiper au moyen de la « critique du langage » qui vient ici se confondre avec l'anarchisme et l'individualisme :

« Le résultat fondamental de l'anarchisme ou de l'individualisme est le suivant : il n'y a, dans la société humaine [empiriquement, concrètement] que des individus et que le faire et le laisser-faire des individus. On se fait anarchiste quand on dit que les prétendus rapports sociaux ne sont rien d'autre que le comportement des hommes ; que la société n'est qu'un ensemble de fins humaines ; que la servitude dans laquelle se trouvent les masses est une servitude volontaire qu'elles pourraient secouer si seulement elles avaient l'esprit clair et une volonté ferme ; que l'État n'est point un groupe plus ou moins nombreux de gouvernants, mais un fantôme ou une marotte, un état singulier de l'âme à l'intérieur de l'homme, qui le conduit à se condamner lui-même à la misère et l'asservissement, en acceptant d'être soldat ou autre. Donc l'anarchisme, tel qu'il est apparu dans le monde depuis Étienne de La Boétie et selon l'expression la plus claire que Max Stirner lui a donnée, on pourrait le définir comme l'application pratique de la critique du langage [39] : l'État, cet État dans lequel les hommes habitent, cela n'existe pas ; c'est l'idée d'État qui réside dans les hommes et qui y fait des ravages ; le capital, ce capital dont les hommes auraient besoin pour travailler, cela n'existe pas ; il y a des liens entre les hommes qui leur permettent de travailler et d'échanger – ou il y a absence de liens, ce qui fait naître le parasitisme, l'exploitation et le monopole, etc. Ainsi, on rattache l'autorité, l'oppression et l'exploitation à la domination d'idées ou d'abstractions pétrifiées, considérées comme sacro-saintes et comme réelles, qui se sont naturellement données des formes concrètes, qui se sont développées pour devenir des organismes artificiels, car les hommes, en se rendant eux-mêmes irréels, ont du même coup rendu réel l'irréel ; et l'anarchisme, ou l'individualisme, est la révolte de l'individu singulier vivant contre ces spectres qui se sont fortifiés par l'immobilité et la non-vitalité millénaires des hommes. L'anarchisme est un principe rationnel, anhistorique, c'est le sursaut du droit de raison individualiste contre tout féodalisme sacralisé [...]. [Mais] l'anarchie, ou la liberté, n'est qu'un principe négatif. Il rappelle à chaque individu du peuple que sa liberté est toujours indestructiblement présente. Ce principe tue les idoles et détruit les fausses reliques sacrées : État ? Capital ? Oh, il vous suffit de vouloir, vous les individus, de penser et de vouloir ; dès lors, l'État et le Capital n'existent pour vous que dans la mesure où ceux qui refusent de penser et de vouloir peuvent vous faire obstacle. Certes, ils peuvent vous faire obstacle dans bien des cas ; mais, dans certains cas, vous pouvez faire immédiatement usage de votre liberté, en réalisant ensemble, comme un seul homme, ce que vous pensez et voulez tous individuellement de la même manière.

*Il n'y a pas que des fausses reliques, certaines sont authentiques. Elles sont fausses quand elles sont imposées de l'extérieur ; elles sont authentiques quand, nées à l'intérieur des individus, elles forment un lien unissant les hommes. [...] On fait appel aux individus quand il s'agit de se libérer des idoles et des spectres de ces pouvoirs abstraits qui nous trompent et nous oppriment. Mais, en vérité, il n'y a d'individus ni dans la Nature ni dans l'Histoire. L'anarchie est seulement la face négative de ce qu'est, positivement, le **socialisme**. L'anarchie est l'expression de l'émancipation de l'homme par rapport aux idoles de l'État, de l'Église, du Capital ; le socialisme est l'expression de la véritable et authentique union des hommes, authentique parce qu'elle provient de l'esprit individuel, qu'elle s'épanouit dans l'esprit de l'individu comme ce qui reste éternellement un et le même, comme idée vivante, qu'elle naît sous la forme d'une alliance libre entre les hommes. [40] »*

Landauer rappelle, alors, l'idée anarchiste fondamentale que la Ligue socialiste a, selon lui, exhumée, sauvée et revivifiée : « La liberté ne peut être créée, elle ne peut être qu'expérimentée. Il ne faut pas dire : aujourd'hui, nous ne sommes pas libres, mais demain, par on ne sait quel coup de baguette magique, nous serons libres ; il faut dire : nous avons tous sans exception la liberté en nous et nous devons seulement la faire passer dans la réalité extérieure. [41] » Dans un petit article, à l'occasion d'une grève des garçons boulangers à Berlin, il constate une absence totale de forces créatrices dans le mouvement, alors qu'il faudrait, selon lui, **au lieu de faire ou de soutenir la grève** (« lutte de classes capitaliste »), **permettre à la population de cuire elle-même son pain en construisant des fours coopératifs ou communautaires**. Ce serait là du véritable socialisme, car, tout en luttant contre l'envahissement du pain chimique et fade de l'industrie alimentaire, on ferait ainsi renaître des traditions et des cultures artisanales englouties par le capitalisme et on favoriserait la diversité individuelle – l'individualité – dans l'unité [42]. Face au danger de guerre (seconde crise marocaine), Landauer renforce son action antimilitariste ; une brochure – *La suppression de la guerre par l'autodétermination du peuple* –, qu'il rédige sous la forme de questions-réponses, imprimée à 100 000 exemplaires, est interdite et confisquée avant sa diffusion. Il conçoit le plan d'un « congrès ouvrier libre » : il appelle la classe ouvrière à s'auto-organiser, à prendre ses propres affaires en main, à rompre avec les bureaucraties politique et syndicale et à opposer à la guerre la « Grève Générale Active ». Dans son esprit, le « congrès ouvrier libre », une assemblée de délégués ouvriers, sur le modèle des « sections » de Paris pendant la Révolution française, pourrait se substituer au système de gouvernement en place, sous la forme d'un socialisme de conseils.

1912.– Il commence à travailler pour le *Börsen-Courier* comme critique de théâtre.

En février, il prononce une conférence sur le thème « Judaïsme et socialisme » devant le « groupe local Berlin-Ouest du mouvement sioniste » où, bien qu'il se dise « sioniste aux six septièmes », il s'oppose au sionisme politique, car, rappelle-t-il, il n'existera aucun « peuple », y compris juif, tant que tous les peuples ne seront pas organisés sur la base de communautés socialistes [43].

Parution de l'article « Das Glückhafte Schiff » (La nef fortunée, 15 mai) : la communauté humaine ne vient pas par la voie de la guerre ou de l'État, mais elle naît du travail, de l'entraide, du bon et joyeux voisinage qui soudent ensemble les hommes, les communes et les peuples, en les aidant à surmonter les puissances naturelles hostiles. Landauer fait la proposition de constituer en Europe un vaste territoire neutre et indépendant qui, suivant la ligne des régions-frontières, irait de la Savoie à la Mer du Nord, en passant par la Suisse et l'Alsace-Lorraine.

Traduction, et publication dans le *Sozialist*, d'un extrait des *Jours d'exil* d'Ernest Cœurderoy : « Une fête universelle à Lisbonne ».

1913.– Il publie, dans le recueil *Du judaïsme*, édité par l'association des étudiants juifs Bar Kochba de Prague, son texte programmatique : « Sind das Ketzergedanken ? » (Ces pensées sont-elles hérétiques ?) [44]. Combinant anarchisme et judaïsme, repoussant et l'assimilation allemande et le nationalisme juif (« Le fait d'insister sur sa propre nationalité est une faiblesse »), il déclare que la régénération du peuple juif, dont la situation diasporique préfigurerait la communauté qui vient, va de pair avec la régénération de l'humanité tout entière.

Prenant prétexte d'un appel de l'écrivain Paul-Hyacinthe Loyson aux socialistes d'Allemagne et de France, publié dans la revue *Les Droits de l'homme*, il rédige un essai sur le problème de la guerre franco-allemande. Il critique violemment Gustave Hervé qui vient de retourner sa veste de « sans-patrie » et prend position contre les thèses que Charles Andler avait formulées à propos du « socialisme impérialiste allemand ». L'antimilitarisme et la lutte contre la guerre ne sauraient dépendre des engagements que prendraient les socialistes étrangers d'agir dans le même sens. Et cela, d'autant plus, et de toute façon, qu'on ne peut rien attendre des socialistes de parti, qui ne cherchent qu'à conquérir le pouvoir dans l'État, « régime de violence, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur » :

« Il y a des guerres seulement parce qu'il y a des États ; et il y aura des guerres aussi longtemps qu'il y aura des États. Les pauvres hommes affolés pensent que c'est l'inverse et que les États, avec leur puissance militaire, sont nécessaires pour empêcher l'ennemi de venir et d'assujettir le peuple ; chaque peuple se considère comme pacifique parce qu'il sait qu'il l'est ; et il considère que son voisin est belliqueux parce qu'il croit que le gouvernement du voisin représente l'esprit du peuple. Tous les gouvernements sont belliqueux parce qu'ils ont la violence pour tâche et vocation. Ainsi, celui qui veut vraiment la paix, doit avoir conscience qu'il est, dans chaque pays, pour le moment, seulement le porte-parole d'une toute petite minorité et qu'il ne doit pas subordonner ses résolutions à quelque parti politique que ce soit à l'étranger. Le monde peut sombrer dans la folie la plus folle – du moment que je ne manque pas à mon devoir envers ma conscience. »

Pour Landauer, la lutte contre la guerre doit, donc, se transformer en une lutte pour la réorganisation des peuples dans le sens du socialisme libertaire : « La paix, ce n'est pas l'absence de guerre ; la paix, ce n'est pas une pure négation ; la paix, c'est l'organisation positive de la liberté et de la justice. La paix, c'est l'édification du socialisme. [45] »

En décembre, il participe à la fondation de l'Association d'implantation agricole Communauté à Wittenberg. Mais, déjà, la Ligue socialiste est entrée en déclin.

1914.– En juin, il participe aux activités du Forte-Kreis, cercle de réflexion internationale créé à Postdam dans le but d'empêcher la guerre et d'œuvrer à l'entente entre les peuples (avec Romain Rolland, Walter Rathenau, Martin Buber, etc.). Il se dissout au début la guerre.

Lorsque la guerre éclate – et contrairement à certains de leurs amis, comme Martin Buber, Fritz Mauthner ou Erich Mühsam qui succombent à la fièvre nationaliste –, Gustav Landauer et Hedwig Lachmann restent obstinément fidèles à leurs positions antimilitaristes et pacifistes. Landauer se retrouve de nouveau isolé politiquement.

1915.– Le *Sozialist* doit suspendre sa parution à la suite de l'incorporation de Max Müller, qui en était l'éditeur, le rédacteur et le compositeur. La diffusion de l'*Aufruf zum Sozialismus* est interdite. En avril, Landauer se rend en Suisse où il entre en contact avec des écrivains expressionnistes (Ludwig Rubiner, René Schickele) et des socialistes-religieux (Leonhard Ragaz, Jean Matthieu). De

retour en Allemagne, un conseil de révision le déclare inapte à la guerre. Il prend part aux activités du Bund Neues Vaterland (Ligue de la nouvelle patrie) qui lutte pour la paix et contre les annexions, et collabore à la revue *Der Aufbruch* (Renouveau) d'Ernst Joël, organe du Mouvement de la Jeunesse et d'un socialisme éthique.

En réponse à des critiques qui considèrent que le *Sozialist*, plutôt que de chercher à découvrir et raviver des manifestations authentiques passées d'esprit communautaire, doit se concentrer sur l'organisation et l'agitation, Landauer écrit :

« *Je maintiens que les grands hommes de tous les temps et de tous les peuples doivent nous servir de collaborateurs vivants, et cela surtout tant que les contemporains prétendument vivants ne sont pas à la hauteur de leur tâche. Pour moi, les morts vivent, de même qu'à mes yeux un très grand nombre de vivants sont morts. C'est toujours la malheureuse histoire de camarades qui jugent la feuille non pas par rapport à ce qu'elle leur donne, mais par rapport à la valeur de la propagande qu'offrent les numéros. Le Sozialist est fait pour être lu, pour être lu avec application et réflexion. [46]* »

1916.– Dans la *Frankfurter Zeitung* du 6 février, paraît l'essai « Ein Weg deutschen Geistes » (« Un chemin de l'Esprit allemand »), où il suit la ligne de l'évolution qui mène de Goethe à Georg Kaiser, en passant par A. Stifter.

Il prononce le discours d'ouverture (« Judaïsme et socialisme ») à l'inauguration du Foyer populaire juif où il dispense un cours sur le socialisme.

Au cours de l'été, la Zentralstelle Völkerrecht (Comité central pour le droit international) est fondée par des délégués de la Ligue de la nouvelle patrie et de la Ligue allemande des Droits de l'Homme. Le Comité entend œuvrer en faveur d'une paix de conciliation. Landauer, qui en dirige la section berlinoise, avait rédigé l'appel constitutif initial avec le libéral Ludwig Quidde.

Il donne plusieurs conférences littéraires sur Shakespeare, Hölderlin, Goethe et Kaiser.

En décembre, il écrit au Président américain T.W. Wilson une lettre dans laquelle il avance l'idée d'un nouvel ordre de paix fondée sur une Ligue des Nations.

1917.– En mai, en raison de la situation du ravitaillement à Berlin, la famille Landauer s'installe à Krumbach, en Bavière.

1918.– Mort de Hedwig Lachmann, le 21 février, d'une pneumonie. Bouleversé, Landauer ne s'en remettra pas. Il se décide, après de longues hésitations, à accepter la proposition qui lui est faite au Théâtre de Düsseldorf d'occuper un poste de dramaturge et de prendre en charge la Revue *Masken*. Mais il n'aura pas le temps de s'installer à Düsseldorf, car la Révolution éclate en Bavière le 7 novembre et le nouveau Président bavarois, Kurt Eisner, l'invite « aussi vite que sa santé le permet » à venir contribuer à la « révolution des consciences ». Il devient, sur recommandation de Mühsam, membre du Conseil ouvrier révolutionnaire et, ainsi, du Conseil d'ouvriers, de paysans et de soldats de Munich. Il fait également partie du Conseil National provisoire bavarois.

Parution de l'essai *Die vereinigten Republiken Deutschlands und ihre Verfassung* (Les républiques unies d'Allemagne et leur constitution) : la révolution lui fait entrevoir la possibilité historique d'une Allemagne socialiste, fédéraliste, décentralisée, organisée sur le système des conseils et des

corporations, une ligue de républiques allemandes autonomes, chacune enracinée dans sa culture et son histoire propres, en opposition à l'Allemagne prussienne, au jacobinisme bolchevique et à la démocratie parlementaire. Il critique, en particulier, les élections, se prononce contre le vote secret qui, fondé sur l'individu isolé et non pas sur les communautés humaines existantes ou en devenir, parachève, selon lui, l'atomisation des hommes dans la société moderne. ***Il appelle « à revenir à la démocratie authentique, telle qu'elle est préfigurée dans les assemblées communales et provinciales du Moyen Âge, de Norvège et de Suisse, et en particulier dans les réunions des sections de la Révolution française***. [47] »

1919.– En janvier, en faisant paraître ses *Briefe aus der französischen Revolution*, il s'efforce de recueillir l'expérience de la Révolution française et d'en tirer les enseignements pour la période à venir, en laissant parler les principaux acteurs au travers de leurs lettres. Il publie également une nouvelle édition – dite « édition de la Révolution » – de son *Appel au socialisme* et un recueil d'articles d'avant-guerre (*Rechenschaft*). Dans une lettre à son cousin Hugo, il écrit, fidèle à lui-même : « Ce n'est pas la dictature mais l'abolition du prolétariat qui doit être le mot d'ordre » [48].

Le 12 janvier, les résultats de l'USPD d'Eisner aux élections au Parlement régional bavarois sont catastrophiques (2,5 %) ; bien qu'opposé à ces élections, Landauer se présente, à la demande d'Eisner, dans la circonscription de Krumbach, comme candidat « sans-parti » sur une liste de l'USPD : il obtient 92 voix. Le 21 février, Eisner est assassiné alors qu'il se rend au nouveau Parlement pour remettre sa démission à Auer, son successeur – qui est lui grièvement blessé, en représailles, une heure plus tard, en plein Parlement. Landauer prononce le discours funèbre. En réaction, il soumet au Conseil central des propositions visant à prendre des otages pour se protéger et à procéder à des arrestations pour enrayer la « contre-révolution universitaire ». Bien qu'attaché à son idéal de non-violence, il estime que le recours à la force – et à la censure – est parfois nécessaire pour défendre le socialisme des Conseils contre les forces de la bourgeoisie.

La classe ouvrière se soulève. La vacance du pouvoir qui s'est ouverte avec les attentats est comblée de nouveau par les Conseils. Landauer s'engage, alors, en faveur de la socialisation des moyens de production, ainsi que de la Presse, pour briser le monopole idéologique de la contre-révolution. Le 7 avril, le jour de son anniversaire, la « République des Conseils » est proclamée à Munich : il devient Commissaire du peuple à l'Instruction publique et à la Culture. Les communistes n'y participent pas. Le 13, un putsch des troupes contre-révolutionnaires du gouvernement social-démocrate Hoffmann, réfugié à Bamberg, est repoussé, mais les communistes saisissent l'occasion pour prendre le pouvoir et proclament la II^{ème} République des Conseils (d'Eugen Leviné). Landauer se sent moralement tenu de proposer sa collaboration au nouveau Comité révolutionnaire, qui décline ses services. Il se retire dans la banlieue de Munich, chez la veuve de Kurt Eisner. Le 1^{er} mai, alors que les troupes gouvernementales contre-révolutionnaires reprennent la ville, il est arrêté à la suite d'une dénonciation. « Les gens criaient ; Hourra ! Hourra !, tapaient dans les mains et agitaient des mouchoirs. La foule criait : “Réglez-lui son compte à ce chien, ce juif, cette canaille !” ». [49] » Le lendemain, il est battu à mort par la soldatesque dans la cour de la prison centrale de Stadelheim. « *Tuez-moi donc ! Et vous vous dites des hommes !* » Auraient été ses derniers mots [50].

Gaël CHEPTOU

- [1] « Vor fünfundzwanzig Jahren » (1913), in : G. Landauer, *Zwang und Befreiung*, Cologne, Hegner, 1968, pp. 47-53.
- [2] « Dühringianer und Marxist », *Der Sozialist*, 22 octobre 1892, in : *Landauer AS 2*, pp. 114-121 (ici p. 121).
- [3] Encore que, dans le texte « Quelques mots à propos de l'anarchisme » (1897), il fasse preuve de compréhension à l'égard des auteurs d'attentats anarchistes et prenne leur défense.
- [4] *Ein Weg zur Befreiung der Arbeiter-Klasse*, Berlin, Adolf Marreck, 1895, p. 6. Voir, dans le même esprit, son texte « Sortir de l'État » d'août 1895. Il est à noter que les *Œuvres choisies* n'ont pas repris la brochure de Landauer. Qui pourrait être rééditée, pourtant.
- [5] « Anarchismus-Sozialismus », *Der Sozialist*, 7 septembre 1895, in : *Landauer AS 2*, pp. 179-185 (ici, pp. 179-180).
- [6] Voir, à ce propos, en particulier, Joachim Willems, *Religiöser Gehalt des Anarchismus und anarchistischer Gehalt der Religion ? Die jüdisch-christlich-atheistische Mystik Gustav Landauers zwischen Meister Eckhart und Martin Buber*, Albeck bei Ulm, 2001, pp. 23-26, pp. 82-87, et *passim*.
- [7] Plus tard, Kropotkine, à qui Landauer avait fait remarquer la confusion à laquelle pouvait prêter, dans *L'Entraide*, l'emploi indistinct du mot « individualisme » tout particulièrement en Allemagne [voir plus bas ce que Landauer entend par cette notion], explique qu'il fait une distinction entre l'« individualité », si étroitement liée à l'« entraide », et l'atomisation concurrentielle-capitaliste. Voir la lettre de P. Kropotkine à G. Landauer du 9 novembre 1903, in : Edmund Silberner, « Unbekannte Briefe Peter Kropotkins an Gustav Landauer », *Cahiers internationaux d'histoire économique et sociale*, n° 9, 1978, pp. 114-115.
- [8] « Zur Entwicklungsgeschichte des Individuums », in : *Landauer AS 2*, pp. 45-68 (ici, p. 68). D'où, par la suite, l'extrême méfiance de Landauer envers toutes les expériences d'épanouissement de la personnalité ; d'où son rejet catégorique tant de la psychanalyse freudienne que des formes de vie nouvelles et sans attaches de la bohème ; d'où, enfin, sa violence polémique à l'égard d'Otto Gross qui, dans le mouvement anarchiste, était la figure où semblaient se rejoindre les diverses tentatives de « réalisation de soi-même ». Sur ce sujet, on lira l'étude de Guillaume Paoli, Landauer, Gross, Mühsam : histoires de famille, publiée dans ce numéro.
- [9] Cité d'après : Siegbert Wolf, *Gustav Landauer zur Einführung*, Hambourg, 1988, p. 13.
- [10] Ibid., p. 21. Voir aussi « Quelques mots à propos de l'anarchisme » (10 juillet 1897), texte reproduit dans ce numéro, où il est dit : « ... l'anarchisme ne peut pas, à notre époque, être un mouvement de masse, mais seulement un mouvement d'individus, de pionniers. [...] En Allemagne, une grande partie des ouvriers commence à se réjouir plus ou moins ouvertement qu'il y ait des anarchistes dans leur pays, tout en considérant qu'il n'est pas possible pour eux d'être anarchiste ou qu'il n'est pas nécessaire qu'ils le soient. »
- [11] Selon Rudolf Rocker, *Im Sturm der Zeiten*, manuscrit IISG, p. 70.
- [12] « Der Dichter als Ankläger », *Der Sozialist*, 5 février 1898, in : *Landauer AS 1*, pp. 62-68. Ce n'est que sous l'impulsion de Buber, vers 1908-1910, que Landauer, redécouvrant son identité juive, va se préoccuper réellement du judaïsme et de l'antisémitisme.
- [13] Voir l'étude de Walter Fähnders et Christoph Knüppel « Gustav Landauer et Les Mauvais Bergers » – *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 3, 1996, pp. 73-90 –, reprise, en version révisée, dans ce numéro.
- [14] Lettre à Hedwig Lachmann du 10 mars 1899 (*Landauer Lebensgang, op. cit.*, tome 1, p. 12). Joachim Willems estime que Landauer tendait alors à s'identifier à Eckhart, cf. *Religiöser Gehalt des Anarchismus, op. cit.*, p. 31.
- [15] Kropotkine exprime cette même et grandiose vision unitaire de l'espèce dans son langage scientifique : « Quand le physiologue parle de la vie d'une plante ou d'un animal, il y voit plutôt une agglomération, une colonie de millions d'individus séparés, qu'une personnalité unie et indivisible. Il vous parle d'une fédération d'organes digestifs, sensuels, nerveux, etc., tous très intimement liés entre eux, tous subissant le contrecoup du bien-être ou du malaise de chacun, mais vivant chacun de sa vie propre. Chaque organe, chaque portion d'organe, à son tour, est composé de cellules indépendantes qui s'associent pour lutter contre les conditions défavorables à leur existence. L'individu est tout un monde de fédérations, il est tout un "cosmos" à lui seul ! [...] Bref, chaque individu est un cosmos d'organes, chaque organe est un cosmos de cellules, chaque cellule est un cosmos d'infiniment petits ; et dans ce monde complexe, le bien-être de l'ensemble dépend entièrement de la somme de bien-être dont jouit chacune des moindres parcelles microscopiques de la matière organisée. » (P. Kropotkine, *L'Anarchie. Sa philosophie. Son idéal*. Conférence qui devait être faite le 6 mars 1896 dans la salle de Tivoli-Vauxhall à Paris, Paris, Stock, 1896, pp. 11-12.)

- [16] « Durch Absonderung zur Gemeinschaft », in : *Landauer AS 7*, pp. 131-148. L'influence de Maître Eckhart sur sa pensée est ici manifeste : Eckhart considère que tout individu porte en lui une petite étincelle divine, le « fond de l'âme » (*Seelengrund*), et qu'il peut parvenir à l'*unio mystica*, à l'union avec Dieu, s'il se concentre tout entier sur ce « Dieu en moi », par le « détachement » (*Abgeschiedenheit*), par le renoncement au monde et le dépouillement total de soi. Selon Eckhart, seul l'individu vraiment « pauvre en esprit » peut laisser la divinité « percer » en lui. « [...] Car il n'y a vraiment de pauvreté en esprit que lorsque l'homme est à tel point libéré de Dieu et de toutes ses œuvres que Dieu, s'Il voulait opérer dans l'âme, devrait être lui-même le Lieu de son opération » (traduction : Alain de Libera, in : Eckhart, *Traité et sermons*, Paris, Flammarion, 1995, p. 353). Voir Joachim Willems, *Religiöser Gehalt*, *op. cit.*, pp. 62-67.
- [17] Landauer avait déjà traduit des textes de Déjacque, notamment l'article du *Libertaire* intitulé « L'autorité – La dictature » (connu plus tard sous le titre « À bas les chefs ! ») qui parut dans le *Sozialist* en octobre 1895.
- [18] Le couple part aussi en Angleterre pour échapper au déshonneur social en Allemagne, puisque Landauer est encore marié et qu'un divorce d'avec Margarethe Leuschner est impossible en raison de son état de santé.
- [19] Selon Max Nettlau, cité par Heiner Becker, *op. cit.*, p. 112.
- [20] « Peter Kropotkin », *Der Sozialist*, Noël 1912, 15 janvier et 15 février 1913, in : *Landauer AS 1*, pp.191-204. Bien qu'il l'ait annoncé à plusieurs reprises, il n'est jamais entré dans une critique de fond des idées de Kropotkine.
- [21] Pierre Kropotkine, *La Conquête du pain*, Paris, Stock, 1892 (deuxième édition), p. 34 (souligné dans le texte).
- [22] « Anarchistische Gedanken über Anarchismus », *Die Zukunft*, vol. 37, n° 4, 1901, pp. 134-140, in : *Landauer AS 2*, pp. 274-281 (ici, p. 277.)
- [23] Laquelle est la mère du cinéaste américain Mike Nichols (1931-2014).
- [24] G. Landauer, *La Révolution*, *op. cit.*, p. 39.
- [25] *Ibid.*, p. 55.
- [26] Voir « Les syndicalistes révolutionnaires français », texte représentatif reproduit dans de ce numéro.
- [27] « Der erste Mai », *Der Sozialist*, 1^{er} mai 1909, in : *Landauer AS 3*, pp. 78-83.
- [28] Voir Matzigkeit, *op. cit.*, pp. 130-131 (lettre à Max Nettlau du 10 août 1910).
- [29] Pierre Kropotkine, *L'Entraide, un facteur de l'évolution*, Montréal, Ecosociété, 2001, p. 340.
- [30] « Polizisten und Mörder », *Der Sozialist*, 13 octobre 1910, in : G. Landauer, *Der werdende Mensch*, Postdam, 1921, pp. 73-77. [Non repris apparemment – la chose est surprenante – par Siegbert Wolf dans les *Œuvres choisies*].
- [31] Voir Joachim Willems, *op. cit.*, p. 178.
- [32] « Schwache Staatsmänner, schwächeres Volk ! », *Der Sozialist*, 15 juin 1910. Texte reproduit dans ce numéro.
- [33] On lit par exemple, en 1925, les lignes suivantes à propos de Landauer dans *L'Internationale*, l'organe théorique de la FAUD : « Pour nous, il est clair que son *Aufruf zum Sozialismus* est son œuvre la plus importante ; nous considérons que c'est même ce qu'on a écrit de meilleur en Allemagne sur le socialisme » (Fritz Oerter, « Gustav Landauer », *L'Internationale*, 1925, n° 4, pp. 23-28, ici p. 25.)
- [34] *Aufruf zum Sozialismus*, Francfort/Main, EVA, 1967, p. 108.
- [35] *Ibid.*, pp. 97-98.
- [36] *Ibid.*, p. 93. Certains passages du livre rappellent, d'ailleurs, la lettre de Marx à Vera Zassoulitch.
- [37] *Ibid.*, respectivement p. 133 et p. 122.
- [38] [our reprendre une expression qu'il emploie dans son article « Schwache Staatsmänner, schwächeres Volk ! ».
- [39] Pour Stirner, on sait que, par exemple, « le droit est une marotte dont nous a gratifié un fantôme » (*L'Unique et sa propriété*, traduction de Robert L. Reclaire, Paris, Stock, 1900, p. 251.)
- [40] « Individualismus », *Der Sozialist*, 15 juillet 1911, in : *Landauer AS 2*, pp. 83-89.
- [41] *Ibid.*
- [42] « Brot », *Der Sozialist*, 1^{er} juin 1911, in : *Landauer AS 3*, pp. 83-86.
- [43] « Judentum und Sozialismus », in : *Landauer AS 5*, pp. 347-351.
- [44] « Sind das Ketzergedanken ? », *Ibid.*, pp. 362-368.
- [45] « Deutschland, Frankreich und der Krieg », *Der Sozialist*, 1^{er} mars 1913, in : *Landauer AS 4*, pp. 153-164.

[46] Ulrich Linse, *Organisierter Anarchismus im deutschen Kaiserreich von 1871*, Berlin, 1969, pp. 298-299.

[47] « Die vereinigten Republiken Deutschlands und ihre Verfassung », in : *Landauer AS 4*, pp. 254-260, ici p. 256.

[48] Lettre de Gustav Landauer à Hugo Landauer, du 29 janvier 1919, in : *Lebensgang, op. cit.*, tome 2, p. 369.

[49] D'après une lettre d'Else Eisner, citée par S. Wolf, *Landauer AS 4*, p. 40.

[50] Rocker, *op. cit.*, p. 123.



Société organique contre l'État : Abolir l'État c'est changer de mode de relations humaines



“La tyrannie n’est pas un feu qui doit ou peut-être éteint. Ce n’est pas un mal externe. C’est une faiblesse, une rupture interne. Le feu de la tyrannie ne peut pas être combattu depuis l’extérieur avec de l’eau. C’est sa source qui doit être éliminée. Les gens qui la nourrissent doivent arrêter de le faire. Ce qu’ils sacrifient à la tyrannie, ils doivent le garder pour eux.”

“Les révolutions d’aujourd’hui ne sont que des révolutions intermédiaires et ce indépendamment de la force de leur esprit. Ce sont des révolutions qui ne se focalisent plus sur le roi absolu, mais qui ne se retournent pas encore contre la nouvelle forme de pouvoir totalitaire : l’État absolu. En fait, les révolutions d’aujourd’hui soutiennent l’État

absolu, elles veulent l’étendre et y participer...”

~ Gustav Landauer, “Die Revolution”, 1907 ~

Chemins dans l’utopie

Martin Buber (1949)

~ Traduit de l’anglais par Résistance 71 ~

Note du traducteur : Ceci est la traduction du chapitre 6 du livre concernant le philosophe anarchiste Gustav Landauer et sa pensée socio-politique.

VI LANDAUER

Le pas en avant de Landauer au-delà de Kropotkine consiste essentiellement dans sa vision directe de la nature même de l'État. L'État n'est pas, comme le pense Kropotkine, une institution qui peut être détruite par une révolution. ***“L'État est une condition, une certaine relation entre les humains, un mode comportemental humain, nous le détruisons en contractant d'autres types de relations entre nous, en nous comportant différemment.”*** Aujourd'hui les Hommes ont une relation “statuaires” les uns aux autres, c'est à dire une relation qui rend l'ordre coercitif de l'État nécessaire pour le représenter. Ainsi cet ordre ne peut être dépassé que dans la mesure où cette relation entre les Hommes est remplacée par une autre. Cette autre relation que Landauer appelle ***“le Peuple”***. C'est une connexion entre les gens qui est déjà là, déjà présente, simplement elle n'est pas encore arrivée au stade du lien intime, elle n'est pas encore devenue un organisme plus élevé.”

Dans la mesure où ***les gens, sur la base des processus de circulation et de production, se rassemblent de nouveau et “grandissent ensemble en un organisme au nombre incalculable de membres et d'organes”***. ***Le socialisme***, qui ne vit maintenant que dans la tête et les esprits d'un nombre atomisé d'individus, ***deviendra alors réalité, pas dans l'État mais en dehors de l'État et Institutions et cela veut dire en parallèle de l'État***. Se “retrouver” comme il le dit n'est pas en soi quelque chose de nouveau, mais la réactualisation, la reconstruction de quelque chose qui a toujours été présent, de communauté qui existe en fait en parallèle à l'État, bien qu'enterrée et gaspillée. ***“Un jour on réalisera que le socialisme n'est pas une invention nouvelle, mais la (re)découverte de quelque chose qui est actuellement présent, de quelque chose qui a grandi.”*** Ceci étant, la réalisation du socialisme est toujours possible si un nombre suffisant de personnes le désire et le veut vraiment. La réalisation ne dépend pas de l'état technologique des choses, bien que le socialisme une fois réalisé paraîtra différent, mais il dépend des gens et de leur état d'esprit. ***“Le socialisme est possible et impossible à tout moment, il est impossible quand les gens soit n'en veulent pas ou soit, ils pensent le vouloir, mais ne sont pas capables de le réaliser.”***

De cet aperçu à la véritable relation entre l'État et la communauté découle quelques importantes choses. Nous voyons que dans la pratique, il n'est pas question d'une alternative abstraite, d'État ou pas d'État. Le principe de choix s'applique principalement aux moments de véritable décision que doit faire une personne ou un groupe ; alors, tout ce qui est intermédiaire, tout ce qui s'interpose, est impur et cela sème la confusion, l'obscurité, l'obstruction. Mais ce même principe devient une obstruction à son tour si, à quelque étape atteinte de son exécution, cela ne permet rien de moins que l'Absolu de se former, dévaluant ainsi les mesures qui sont possibles maintenant. ***Si l'État est une relation qui ne peut être détruite qu'en entrant dans un autre type de relation, alors nous devrions toujours aider à le détruire dans la mesure où nous entrons de fait dans une autre relation.***

Pour comprendre pleinement de quoi il retourne, nous devons aller un pas plus loin. Comme l'a fait remarquer Landauer plus tard, l'État est un statut, des gens vivant ensemble à une certaine époque dans un contexte particulier et ne peuvent vivre de leur propre volonté, librement et justement, que jusqu'à un certain degré, en d'autres termes, le degré d'incapacité pour un ordre volontaire juste détermine le degré de compulsion légitime. Quoi qu'il en soit, l'extension de facto de l'État va toujours dépasser plus ou moins et plutôt plus que moins, le type d'État qui émergerait d'un degré de compulsion légitime.

[...]

Nous arrivons au problème que Proudhon avait découvert sous un autre angle : l'association sans assez d'esprit communal vital ne peut pas remplacer l'État, elle porte l'État en elle-même et elle ne peut pas résulter en autre chose que l'État, c'est à dire en la politique-pouvoir et l'expansionnisme soutenus par la bureaucratie.

Mais ce qui est aussi important de noter est que pour Landauer, la mise en place d'une société en dehors et en parallèle de l'État est essentiellement "une découverte de quelque chose de présent, de quelque chose qui a grandi." Dans la réalité, une communauté existe effectivement en parallèle à l'État, "pas une somme d'individus isolés, mais une cohésion organique qui ne demande qu'à s'étendre et émanant de bien des groupes, former une grande arche." La réalité de cette communauté doit-être rappelée des profondeurs où elle a été enterrée sous les incrustations et les artifices de l'État. (NdT : ceci confirme ce que nous avons sans cesse dit : il n'y a rien à inventer mais il faut "dépoussiérer" ce qui a été enfoui, mais pas éradiqué... Ceci nous a suggéré l'image du révolutionnaire "technicien de surface"...) Ceci ne peut se produire que dans la croûte dure qui s'est formée avec l'Humanité, si son propre "état" intérieur est percé et ouvert et alors la réalité immémoriale rejaillit du dessous.

Telle est la tâche des socialistes et des mouvements qu'ils ont commencé au sein des peuples : ralentir le durcissement des cœurs de façon à ce que ce qui est enterré dessous puisse remonter à la surface et que ce qui paraît être mort maintenant, vive véritablement, émerge et pousse à la lumière. Les gens qui se renouvellent de cette façon peuvent renouveler la société et comme ils savent par expérience qu'il y a un stock immémorial de communautés qui se sont déclarées nouvelles, elles bâtiront en une nouvelle structure tout ce qui reste de la véritable forme communautaire. Landauer écrit dans une lettre à une femme qui voulait abolir le mariage que "ce serait folie que de rêver d'abolir les quelques formes d'union qui demeurent en nous ! Nous avons besoin de forme et non pas d'infirmité. Nous avons besoin des traditions." (NdT : Ce qui demeure ancré dans les sociétés traditionnelles fondées sur la loi naturelle et ce indépendamment de leur culture et de leur géo-location)

Celui qui construit, non pas arbitrairement et sans résultat, mais légitimement et pour le futur, agit depuis un sentiment d'appartenance intérieur avec une tradition ancienne et ceci lui donne confiance et force. Il va maintenant devenir clair que Landauer appelle "l'autre relation", dans laquelle les humains peuvent entrer au lieu de la relation à l'État ordinaire, non pas d'un nom mais plus simplement de "**Peuple**". Un tel "Peuple" comprend aussi la signification profonde de "nationalité", ce qu'il reste lorsque "l'État" et la politisation ont été transcendés : une communauté d'êtres et un être dans une communauté faite de variété. "**Cette affection, cette égalité dans l'inégalité, cette qualité séculière qui unit les gens ensemble, cet esprit commun, est un fait réel. Ne le sous-estimez pas, vous les hommes libres et socialistes ; le socialisme, la liberté, la justice, ne peuvent être accomplis qu'entre ceux qui ont toujours été unis, le socialisme ne peut pas être établi dans l'abstrait, mais uniquement dans une multiplicité concrète qui est une avec l'harmonie du peuple.**"

La véritable connexion entre la Nation et le socialisme est écourtée ici : la proximité des gens les uns envers les autres dans un mode de vie, une langue une tradition, des mémoires collectives et un destin commun, tout cela prédispose à la vie communautaire et seulement en construisant un tel type de vie pourront se constituer les gens de la Terre en Peuple nouveau. "**Rien d'autre que la renaissance de tous les peuples de l'esprit de la communauté régionale, pourra nous sauver.**" Landauer comprend la "**communauté régionale**" de manière très concrète, dans la réapparition, même de manière rudimentaire, des formes communautaires traditionnelles et la possibilité de les préserver, de les

renouveler et de les étendre. “Le réformateur radical ne trouvera rien à réformer, maintenant ou plus tard, sauf ce qui est là. C’est pourquoi, maintenant et à n’importe quel moment, il est bien pour la communauté régionale d’avoir ses propres limites, dont une partie est la terre communale, une autre partie la famille, son accession à un bout de terre pour son logement, son jardin et son champ.” Landauer fait ici référence à la mémoire des unités communales. Il y a tant que l’on pourrait rajouter pourvu que toute vie extérieure contienne un esprit de vie.

Il y a des communautés villageoises fondées sur des vestiges des anciennes propriétés communales ayant des paysans qui ont le souvenir des anciennes terres et de leurs limites originales, qui ont été des propriétés privées maintenant depuis des siècles...

Être socialiste veut dire être connecté de manière organique avec la vie et l’esprit de la communauté, demeurer en alerte et rester connecté et où que ce soit possible, de joindre la nouvelle forme de vie aux formes qui persistent. Cela veut aussi dire de faire attention aux voies rigides qui sortent du chemin, de savoir que dans la vie humaine et celle des communautés, la ligne droite entre deux points est souvent la plus longue, de comprendre que la véritable voie de la réalité socialiste n’est pas révélée par ce que je “sais” ou ce que je “planifie”, mais aussi dans l’inconnu et dans ce qui ne peut pas être connu, dans ce qui est attendu et ce qui ne l’est pas et aussi loin qu’on sache, de vivre et d’agir en accord avec ceci à tout moment. Landauer a dit en 1907 : “*Nous ne connaissons aucun détail au sujet de notre voie immédiate ; cela peut nous mener vers la Russie, ou vers l’Inde. La seule chose que nous savons est que notre voie ne nous mène pas au travers de mouvements et de luttes quotidiens, mais sur des choses inconnues, profondément enfouies et soudaines.*”

Landauer a dit de Walt Whitman, le poète de la démocratie héroïque qu’il avait traduit que, tout comme Proudhon, Whitman unifiait l’esprit conservateur et révolutionnaire, individualisme et socialisme. Ceci peut aussi être dit de Landauer. Ce qu’il a en tête est ultimement une conservation révolutionnaire : une sélection révolutionnaire de ces éléments qui valent la peine d’être conservés et qui sont adéquats à la rénovation de l’être social.

C’est seulement au travers de ces assomptions que nous pouvons comprendre Landauer comme révolutionnaire. C’était un homme de l’Allemagne du Sud-Ouest, de la classe moyenne juive, mais il devint plus proche du prolétariat et de sa façon de vivre que Karl Marx, lui aussi de la même région et de la classe moyenne juive. Encore et toujours les marxistes ont condamné ses propositions d’une colonie socialiste comme impliquant un retrait du monde de l’exploitation humaine et la rude bataille contre celle-ci, dans une “île” d’où on pourrait passivement observer toutes ces choses se produisant.

Aucun reproche n’a été plus faux. Tout ce que Landauer a pensé, planifié, dit et écrit, même lorsque le sujet était Shakespeare ou le mysticisme allemand et spécifiquement quelque création que ce soit pour la construction d’une réalité socialiste, le fut dans une grande croyance en la révolution et dans la volonté qu’elle se produise. “*Voulons-nous nous retrancher dans le bonheur ? Voulons-nous vivre nos vies ? Ne voulons-nous pas plutôt faire tout ce que nous pouvons pour le peuple et attendre l’impossible ? Ne voulons-nous pas la totale ? La Révolution ?*” écrivait-il dans une lettre en 1911. Mais la longue lutte pour la Liberté qu’il appelait la Révolution ne peut porter ses fruits que “*lorsque nous sommes saisis par l’esprit, non pas celui de la révolution, mais celui de la régénération*” et les révolutions individuelles prennent place au sein de cette longue “Révolution” semblent être pour Landauer un bain de feu des esprits, juste comme en dernière analyse, la révolution soit elle-même une régénération.

Dans son livre “Révolution” (1907), Landauer écrit : *“L’image et le sentiment de l’union positive se lèvent encore et encore par la grande qualité de liaison, l’amour, qui est pouvoir, puissance, et sans cette régénération passante et surpassante, nous ne pouvons pas continuer à vivre et devons périr.”*...

La force de la révolution se trouve dans la rébellion et la négociation, elles ne peuvent pas résoudre des problèmes sociaux par des moyens politiques. Parlant de la Révolution française de 1789, Landauer explique : *“elle finit par arriver à cette terrible situation, les ennemis partout, l’encerclant, s’infiltrant à l’intérieur, puis les forces de la négation et de la destruction qui vivent toujours finissent par se retourner contre elles-mêmes, le fanatisme et la passion deviennent manque de confiance et bientôt la soif de sang ou tout au moins une indifférence aux terreurs additionnant les tueries et avant longtemps, la terreur par le meurtre devient le seul moyen possible pour les dirigeants du jour pour se maintenir au pouvoir.”*

Dix ans plus tard, Landauer qui ne changea pas d’avis écrivit au sujet de la même Révolution française : *“Les représentants les plus fervents de la Révolution pensèrent et crurent au meilleur de leur temps, peu importe comment ils finirent, qu’ils menaient l’Humanité vers une renaissance ; mais quelque part cette naissance avorta et ils se retrouvèrent sur le chemin des uns des autres et se reprochèrent les uns les autres du fait que la révolution s’était alliée à la guerre, à la violence, à la dictature et à l’oppression autoritaire, en un mot : à la politique.”* Entre ces deux déclarations, Landauer écrivant en Juillet 1914, à la veille de la Première Guerre Mondiale, exprima la même analyse critique en une forme particulièrement pertinente : *“Ne nous faisons pas d’illusion sur la situation dans tous les pays aujourd’hui. À parler franchement, la seule chose à laquelle a servi toutes ces agitations révolutionnaires, fut l’agrandissement national-capitaliste que nous appelons impérialisme, même si originellement édulcoré de socialisme, il fut bien trop facilement mené par des Napoléon, des Cavour ou Bismarck dans les grandes lignes de la politique, parce que toutes ces insurrections ne furent en fin de compte que les moyens d’une révolution politique ou de guerre nationaliste, mais ne purent jamais être un moyen de transformation socialiste pour la simple et bonne raison que les socialistes sont des romantiques qui toujours et inmanquablement utilisent les moyens de leurs ennemis et ne pratiquent jamais ni ne connaissent du reste les moyens d’amener à la vie le Peuple et la naissance de la nouvelle humanité.”* Mais déjà en 1907, Landauer, se basant sur Proudhon, avait tiré la conclusion logique qui s’imposait de ses idées : *“Il sera reconnu tôt ou tard qu’en tant que plus grand des socialistes, Proudhon avait déclaré une parole incomparable, bien que totalement oubliée aujourd’hui, la révolution sociale ne ressemble en rien à la révolution politique et ce malgré qu’elle ne puisse pas prendre vie et demeurer en vie sans une bonne dose de cette dernière ; elle n’en est pas moins une structure pacifique, une organisation d’un esprit nouveau pour un nouvel esprit et rien d’autre.”*

[...]

Landauer dit : *“Tout vient en temps et en heure, chaque période après la révolution est un temps avant la révolution pour tous ceux dont les vies n’ont pas été englués dans quelque grand moment du passé.”* Proudhon vécut tout en saignant de plusieurs blessures et il se demande : *“Si vous faites cela, ai-je dit, mais pourquoi ne l’avez-vous pas fait ?”* Il trouva la réponse et la mît à plat dans son œuvre tardive, la réponse est ceci : *“parce que l’esprit n’était pas avec vous.”*

Une fois de plus, nous sommes en dette de Landauer et non pas de Kropotkine pour une clarification vitale. Si la révolution politique doit servir la révolution sociale, trois choses sont nécessaires :

- Les révolutionnaires doivent être fermement résolus à nettoyer le terrain et à mettre la terre à la disposition communale, puis de la développer en une confédération de sociétés (La société des sociétés)
- La propriété communale doit-être bien préparée en institutions de façon à assurer qu'elle puisse être développée selon ces lignes une fois que la terre aura été aménagée à cet effet
- De telles préparations doivent être conduites dans un véritable esprit de communauté

La signification de ce troisième point, “l'esprit”, pour la nouvelle société en devenir, est quelque chose qu'aucun des premiers socialistes n'a profondément reconnu comme Landauer le fit. Nous devons bien comprendre ce qu'il veut dire par là, toujours en assumant que nous ne comprenions pas la réalité spirituelle comme le produit et la réflexion du monde matériel, comme une simple “conscience” déterminée par “l'être” social et explicable en termes de relations économique-techniques. C'est plutôt une entité *sui generis*, qui se tient en relation très proche avec l'être social sans toutefois être explicable à quelque moment que ce soit en termes économique-techniques.

Landauer nous dit que : *“Un degré de haute culture est atteint quand les structures sociales variées, en elles-mêmes exclusives et indépendantes les unes des autres, sont toutes emplies d'un esprit uniforme qui n'est pas inhérent ou qui ne procède pas de ces structures, mais qui règne sur elles de lui-même. En d'autres termes : un tel degré de culture se produit lorsque l'unité pénétrant aux formes variées d'organisation et les formations supra-individuelles, n'est pas le lien extérieur de la force, mais un esprit en provenance des individus eux-mêmes et pointant au-delà des intérêts terrestres et matériels.”* Comme exemple, Landauer cite le Moyen-Âge chrétien (véritablement la seule époque dans l'Histoire de l'Occident comparable à ce titre aux grandes cultures de l'Orient). Il voit le Moyen-Âge comme n'étant pas caractérisé par cette forme de vie sociale ou cette autre, comme les communes de county (canton), les Guildes marchandes, les Corporations et les Confraternités commerciales, les Ligues des cités médiévales (*NdT* : chère à Kropotkine dans son illustration de la société autonome...), pas même du système féodal, des églises, monastères et des Ordres de la Chevalerie, mais par cette ***“totalité d'unités indépendantes qui s'interpénètrent toutes pour former la Société des sociétés.”***

[...]

Ce qui donne de la place pour l'esprit est la tentative de la réalisation. *“De la même manière que les communes d'un canton et de nombreux autres instruments de stratification et d'unification étaient là avant que l'esprit ne les emplisse et les rende ce qu'ils furent pour la chrétienté, tout comme un type de marche existe avant même que les jambes ne se développent et que cette marche construise et développe ces jambes, ainsi ce ne sera pas l'esprit qui nous enverra sur la voie, mais notre voie qui fera naître l'esprit en nous.”* Et ce chemin mène “ceux qui ont perçu comment il était impossible de vivre comme ils le font pour s'unifier et mettre leur travail au service de leurs besoins, dans des sociétés établies et ce malgré toutes les pénuries existantes.” L'esprit qui anime ces gens les aide dans leur voie commune et sur ce chemin seul, peut-il se changer en nouvel esprit de la communauté. *“Nous les socialistes voulons donner de l'esprit à la réalité de façon à ce qu'en tant qu'esprit unificateur, il pourra rassembler l'Humanité. Nous les socialistes désirons sensibiliser cet esprit et le réaliser, nous voulons faire en sorte qu'il agisse et par là-même, nous devons spiritualiser les sens de notre vie terrestre.”*

Mais pour que cela se produise, la flamme de l'esprit doit être protégée dans les sociétés afin qu'elle ne s'éteigne pas. Elles ne deviennent une forme réelle que par la vertu de l'esprit vivant, sans celui-ci elles deviennent des illusions, puis des folies... ***Landauer déclara en 1915 que “le socialisme est la tentative de mener la vie commune humaine vers le lien d'un esprit commun dans la liberté...”***

[...]

Dans sa quête d'un "esprit commun", Landauer sait pertinemment qu'il n'y a pas de place pour ceci sans la terre, cela ne peut prendre place que dans la mesure où le sol, la terre, soutienne une fois de plus, la vie et le travail communaux de l'humain. ***“La lutte pour le socialisme est la lutte pour la terre”***. Mais si le grand chambardement doit se produire sous les “conditions de la propriété de la terre” (comme cela est appelé dans les 12 articles de la Ligue Socialiste fondée par Landauer), ***“les travailleurs doivent d’abord créer, sur la base de leur esprit commun qui est capital au socialisme, une réalité socialiste et l’exemplifier en permanence en proportion de leur nombre et de leur énergie.” C’est ici qu’un commencement se produit. “Rien ne peut empêcher les consommateurs unifiés de travailler pour eux-mêmes avec l’aide du crédit mutualisé, de construire des usines, des ateliers, des maisons pour eux-mêmes, d’acquérir de la terre, rien n’est impossible s’ils ont la volonté et commencent à mettre en pratique.”*** Telle est la vision de la communauté, l'archétype de la société nouvelle, qui flotte devant les yeux de Landauer, la vision d'un village socialiste.” (NdT : tout ceci sera plus tard mis en pratique dans le mouvement des Kibboutz en Israël, qui nonobstant le fait bien sûr, qu'ils fassent partie d'un État colonial oppresseur et ethnocidaire, fut ce qui se rapprocha le plus de la fonctionnalité d'entités communales régies sur des principes anarchistes. Le grand paradoxe étant que ces communes anarchistes dépendaient d'un État colon et totalitaire. Les Kibboutzim aujourd'hui ne sont que l'ombre de ce qu'ils étaient et sont devenus des attractions touristiques...)

“Un village socialiste avec des ateliers et des usines villageoises”, dit Landauer en 1909, dans la continuité de la pensée de Pierre Kropotkine, “avec des champs, des pâtures et des jardins potagers, du bétail petit et grand, de la volaille, vous les prolétaires des grandes villes, accoutumez-vous à cette pensée, aussi bizarre que cela puisse paraître au début, car ceci est le début du véritable socialisme, le dernier qu’il nous reste.” De ces semble-t-il petits commencements (qu'ils se produisent ou pas), dépend la révolution si elle trouve quelque chose pour laquelle cela vaille la peine qu'on se batte, quelque chose que la révolution elle-même ne peut pas créer. De ceci dépend le fait de la maturation du fruit socialiste dans les champs révolutionnaires et en aparté de la culture politique habituelle.

Ainsi, bien qu'il n'y ait pas de commencement, pas de graine pour le futur autre que la règle sous laquelle vivent les gens, celle du capitalisme... Landauer est loin de voir cela comme une forme finale de réalisation. Tout comme Proudhon et Kropotkine, il est peu enclin à déclencher les demandes pour le socialisme, les rêves, les visions, les plans et les délibérations des hommes d'aujourd'hui. Il sait très bien que “l'étrange circonstance de ce commencement précaire, ce 'socialisme du petit nombre', cet établissement, a beaucoup de ressemblances avec le communisme dur et laborieux de l'économie primitive (NdT : primitive dans le sens anthropologique, de la racine primere = premier, originel)”.

[...]

De là, le chemin mènera “aussi vite qu’il est permis” à une société dans laquelle Landauer mélange les idées de Proudhon et de Kropotkine : “une société égalitaire d’échange fondée sur les communautés régionales, les communautés rurales, qui combinent l’agriculture et l’industrie.” Landauer ne voit pas en cela le but absolu, seulement l'objectif immédiat “aussi loin que nous puissions voir dans le futur”. Le véritable socialisme est relatif. “Le communisme est à la recherche de l'Absolu et ne peut pas trouver de commencement naturel sauf celui de la parole dans la mesure où les seules choses absolues, détachées de toute réalité, sont les mots.”

Le socialisme ne peut jamais être quelque chose d'absolu. C'est le devenir constant de la communauté humaine, adapté et proportionné à quoi que ce soit qui puisse être voulu et fait dans des conditions données. La rigidité menace toute réalisation. Ce qui vit et brille aujourd'hui pourra être terne demain et devenir tout puissant, supprimer l'enthousiasme le jour d'après. ***“Partout, où que***

la culture et la liberté existent à l'unisson, les liens variés de l'ordre doivent se compléter les uns les autres et la fixation de l'ensemble porte en elle le principe même de la dissolution... Dans un âge de véritable culture, l'ordre de la propriété privée par exemple, portera en lui comme un principe de réorganisation dissolvant révolutionnaire, l'institution de l'année du Jubilé.” Le véritable socialisme observe les forces du renouveau. “Aucune mesure finale de sécurité ne doit-être prise pour établir le millénaire ou l'éternité, mais seulement un grand équilibre des forces et la résolution périodique de renouveler cet équilibre...”

“Ensuite sonnez cors et trompettes ! La voix de l'esprit étant la trompette... Révoltez-vous pour la constitution, la réforme et la révolution, la règle unique valide de tout temps, amène l'esprit de l'intention ultime, ce furent les grandes choses sacrées dans la mosaïque de l'ordre de la société. Nous en avons encore besoin, nous avons besoin de redirection et de convulsion par l'esprit, qui n'a aucun désir de fixer les choses et les institutions dans une forme finale, mais seulement de se déclarer lui-même permanent. La révolution doit devenir l'accessoire de notre ordre social, la pierre angulaire de notre constitution.”

Notes

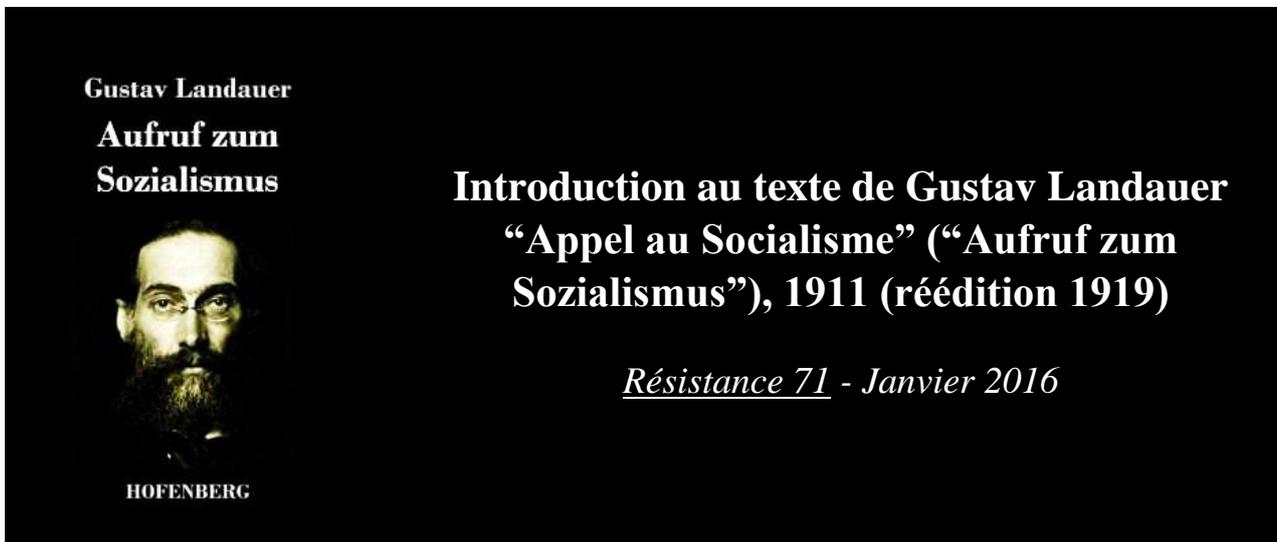
1 « Den Boden frei machen » also means to « free the land », make it available to the people. The phrase is used in this latter sense in the next paragraph. Trans.

2 See footnote, p, 52.

3 A « shaking off of burdens », the name given to the « disburdening ordinance » of Solon, by which all debts were lowered. Trans.



Solution politique : La société dissout l'État dans sa résurgence organique (introduction à Gustav Landauer)



Le texte **“Appel au socialisme”** sur **Résistance 71** – **Version PDF de JBL1960** :
<https://resistance71.files.wordpress.com/2016/12/appelausocialismeglandauer1911-2.pdf>

Gustav Landauer, philosophe, essayiste, enseignant, journaliste, dramaturge, romancier, critique de théâtre, traducteur de Shakespeare, d'Étienne de la Boétie et de Kropotkine en allemand, militant anarchiste (1870-1919) ; Fut sans aucun doute celui qui introduisit le plus avant les idées de Pierre Kropotkine dans le milieu anarchiste allemand à la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècle.

Influencé par les idées de Kropotkine donc, mais aussi par Nietzsche, Proudhon, Tolstoï ainsi que par toute une branche du romantisme allemand et d'auteurs anglophones tels Goethe, Hölderling, Oscar Wilde, et Walt Whitman, Landauer a écrit une page spéciale dans la pensée anarchiste. En plus des nombreux articles et pamphlets écrits pour divers médias, notamment pour son propre journal “Der Sozialist”, il écrivit deux livres majeurs pour expliquer son concept de société organique contre l'État et sa “société des sociétés”. Le premier “Die Revolution” publié en 1909 fut suivi en 1911 de son œuvre majeure “Aufruf zum Sozialismus” ou “Appel au Socialisme”. L'ouvrage fut réédité en 1919 avec une nouvelle préface. C'est cette version dont nous vous avons proposé la traduction de très larges extraits et publiés en quatre parties sur ce blog.

Grand critique du marxisme qu'il juge, après analyse et comme bien des penseurs anarchistes, être le fossoyeur du socialisme au nom du capitalisme, Landauer amena un concept novateur dans la pensée anarchiste moderne, concept que l'on retrouve dans la pensée et la pratique politico-sociale des sociétés originelles des continents, qui veut que la société précède l'État et qu'elle est par essence antiautoritaire, associative, mutualiste et coopérative dans une forme organique que l'État a malgré tout conservé avec une polarité sociale toutefois négative. *Ainsi Landauer ne pense pas que l'on puisse faire disparaître l'État dans un grand “Bang !” révolutionnaire, mais que l'État ne pourra disparaître qu'absorbé par la société ayant retrouvé l'esprit originel (Geist) et le changement*

d'attitude des individus librement associés. Pour Landauer, la révolution est un processus de régénération totale politico-sociale, une remise à niveau spirituelle qui commence avec l'individu pour s'étendre à la vie entière de la société, qui rappelons-le, est bien antérieure à l'État et son carcan autoritaire institutionnel et bureaucratique. Pour Landauer, un peuple ayant l'esprit sociétaire originel (Geist) et s'organisant de manière autonome hors de l'État est une "Nation", ce qu'il définit comme "Volk" (qui n'a bien sûr rien à voir avec le concept de "Volk" de l'idéologie nazie...)

Landauer préconise donc de restructurer la société depuis sa base populaire au moyen d'une auto-émancipation constructrice et progressiste abandonnant le capitalisme et l'État au travers de l'établissement de coopératives émancipées, mutualistes, autogérées, librement associées, disséminées et liées entre elles comme autant de graines d'un réseau pour un futur non aliéné. Le but étant simultanément de développer un réseau de communication agriculturo-industriel dont les communautés seront imbriquées les unes dans les autres au sein d'une "société des sociétés" aux communes librement associées au sein desquelles les formes artisanales et industrielles de production et la tradition agricole communale des sociétés prémodernes seraient restaurées en tandem avec une petite industrie, le tout en rétablissant le lien organique unificateur rompu par l'État entre l'Agriculture, l'Artisanat, l'Industrie ainsi qu'entre le travail manuel et intellectuel.

Pour nos lecteurs assidus, tout ceci doit sans doute avoir une résonance particulière, car oui, ***Résistance 71 est très sensible aux idées et à la méthodologie de Gustav Landauer et de Pierre Kropotkine***, deux penseurs et militants qui ont grandement fait avancer l'Idée pour que l'Anarchie, la société organique organisée, égalitaire, antiautoritaire, spirituelle et émancipée soit enfin le phare de la liberté humaine et donne à l'humanité la paix évasive à laquelle elle aspire tant depuis des siècles.

Laissons donc la place à Gustav Landauer, assassiné par les fascistes du Freikorps dans une cour de prison bavaroise le 2 Mai 1919, après avoir été arrêté suite à l'échec de la révolution pour une Bavière des Conseils Populaires Libres.

À notre connaissance, c'est la toute première fois que ce texte majeur de l'anarchisme a été traduit en français.

Bonne lecture à toutes et à tous !

Quelques citations du livre pour mettre en appétit... (Traduction Résistance 71)

"L'État ne s'établit jamais dans l'individu. Il n'est jamais devenu une qualité individuelle intrinsèque, il n'a jamais été volontaire."

"Il y a longtemps, il y avait des communautés, des groupes tribaux, des guildes, des confréries, des corporations, des sociétés et ils étaient tous stratifiés en une société cohérente. Aujourd'hui, il y a la force, la lettre de la Loi et l'État."

"Jamais le socialisme ne 'fleurira' du capitalisme comme l'a chanté si lyriquement le si peu poétique Marx ; mais sa doctrine et son parti politique, le marxisme et la sociale-démocratie, se sont développés à partir de l'énergie de la vapeur."

"Le capitalisme et l'État doivent fusionner, voilà en réalité l'idéal du marxisme."

“Tout ceci n’est que cercle vicieux du capitalisme. Quoi qu’il arrive au sein de la production capitaliste, cela ne peut mener que toujours plus profondément au capitalisme, mais ne peut jamais en sortir.”

“Aujourd’hui [1911], la technologie est complètement assujettie au capitalisme. La machine, l’outil, le serviteur inerte de l’homme est devenu son maître.”

“Le capitalisme n’est pas une période de progrès mais de déclin. Le socialisme ne provient pas de toujours plus de développement du capitalisme et ne peut pas être la lutte des producteurs au sein de celui-ci. Ceci sont les conclusions auxquelles nous sommes arrivés.”

“La nouvelle société que nous désirons préparer, dont nous allons poser la première pierre, ne sera pas un retour aux vieilles structures. Ce sera le vieux sous une nouvelle forme, une culture avec ses moyens ayant été découverts par la civilisation ces derniers siècles.”

“La mutualité change le cours des choses. La mutualité restaure l’ordre de la nature. La mutualité abolit la règle de l’argent. Elle est primaire : elle est l’esprit entre les hommes qui permet à ceux-ci de vouloir travailler, de le faire et de satisfaire leurs besoins.”

“Les trois points cardinaux de l’esclavage économique sont les suivants :

- 1- La propriété privée de la terre
- 2- L’argent
- 3- La valeur ajoutée”

“Le salut [de l’Humanité] ne peut venir que de la renaissance des peuples d’un esprit de communauté ! Si nous voulons une société, alors nous devons la construire, nous devons la pratiquer.”

“La société est la société des sociétés des sociétés, une ligue des ligues de ligues...”

“Nous devons reprendre la terre. Les communautés du socialisme doivent redistribuer la terre. La terre n’est la propriété de personne. Laissons la terre sans maîtres, alors les hommes seront libres.”

“La solution apportée par le socialisme est donc la terre et l’esprit [Geist].”

“Les socialistes ne peuvent pas éviter la lutte contre la propriété foncière de la terre. La lutte pour le socialisme est une lutte pour la terre ; la question sociale est une question agraire.”

“L’objectif de la société des sociétés est les gens, la société, la communauté, la liberté, la beauté et la joie de vivre. Cet appel au socialisme s’adresse aux Hommes d’action qui veulent y débiter.”

Quelques citations de son ouvrage antérieur “Révolution” (1907)

“La priorité sociale au Moyen-Âge n’était pas du tout l’État mais la société ou pour être plus exact : *La société des sociétés*. Qu’est-ce qui unifiait toutes ces merveilleuses formes sociales, leur permettant de procéder à des formes plus élevées d’unité sans qu’elles n’en deviennent uniformes ? Qu’est-ce qui leur permettait de former des institutions sociales sans aucune domination hiérarchique ? C’était l’esprit qui provenait des individus, leurs personnalités et leurs âmes. C’est cet

esprit qui remplissait les formes sociales et qui retournait de là vers les individus avec encore plus de force.”

“Voilà le point crucial : la tyrannie n’est pas un feu qui peut, doit être éteint. Ce n’est pas un mal externe. C’est un défaut interne. Le feu de la tyrannie ne peut pas être combattu de l’extérieur avec de l’eau. C’est sa source qui doit être éliminée. Le peuple qui la nourrit doit arrêter de le faire. Ce qu’il sacrifie pour elle il doit le garder pour lui.”

“Les humains ne seront pas unifiés par la domination, mais comme des frères sans domination : anarchie. Ainsi le slogan doit demeurer: sans domination...”

“La véritable individualité est profonde, ancienne et permanente. Elle est l’expression des désirs de la communauté dans l’individu.

Maître Eckhart dit que dieu n’est pas un avec l’Individu, mais un avec l’Humanité. C’est l’Humanité que tous les individus ont en commun ; c’est l’Humanité qui leur donne une valeur. C’est le plus haut et le plus raffiné de toutes les vies individuelles. C’est ce que Maître Eckhart appelle la Nature Humaine.

[...]

Ainsi la véritable individualité est ce qu’on trouve au plus profond de nous-mêmes, c’est la communauté, l’humanité, la divinité.

[...]

Risquons tout, de façon à pouvoir vivre en tant qu’êtres humains complets, sortons de la superficialité des communautés classiques autoritaires ; au lieu de cela, créons des communautés qui reflètent la communauté mondiale que nous sommes en fait ! Nous nous le devons ainsi qu’au monde. Cet appel va vers tous ceux qui sont capables de l’entendre !”



Changement de paradigme politique : « Appel au socialisme » de Gustav Landauer enfin traduit de l'allemand, à lire et diffuser sans modération...

« Appel au socialisme » - En français

Le livre cité dans cet entretien de décembre 2018, « Appel au socialisme » de Gustav Landauer (1^{ère} Édition 1911), est maintenant disponible au public francophone. Il y a plusieurs années, nous avons traduit de larges extraits de ce texte, mais nous l'avons fait depuis sa version anglaise. Jean-Christophe Angaut et Anatole Lucet, tous deux de Normale Sup Lyon, l'ont fait quant à eux de la meilleure manière qui soit : depuis la version originale allemande.

Notre motivation à rendre accessible ce grand texte de Landauer au public francophone provient du fait que nous pensons tout simplement qu'il est sans aucun doute un des textes politiques les plus importants à connaître et divulguer pour emprunter le véritable chemin de l'émancipation politico-sociale définitive. Nous nous sommes beaucoup inspirés de la pensée de Landauer, grand penseur et acteur politique du XX^{ème} siècle et notre « Manifeste pour la société des sociétés » (2017) lui rend un hommage non voilé.



Nous conseillons grandement la lecture complète de cet ouvrage incontournable et remercions Angaut et Lucet d'avoir entrepris cette œuvre essentielle pour le bien commun. Puisse la pensée de Landauer influencer le plus de gens possibles en cette période Gilets Jaunes.

~ Résistance 71 ~

Gustav Landauer et l'esprit du socialisme

Entretien avec les traducteurs d'"Appel au socialisme", 1911 - Pages de Gauche - Décembre 2018 – Source : <https://pagesdegauche.ch/entretien-landauer-et-lesprit-du-socialisme%EF%BB%BF/>

Peu connue des francophones, la pensée de l'anarchiste allemand Gustav Landauer mérite d'être redécouverte par celles et ceux qui ne conçoivent pas que le socialisme puisse advenir autrement que « par en bas ». Entretien avec Jean-Christophe Angaut et Anatole Lucet, auteurs d'une nouvelle traduction de son *Appel au socialisme* à paraître prochainement aux éditions de La lenteur.

Quel a été le parcours de Gustav Landauer ?

La vie de Gustav Landauer (1870-1919) est exactement contemporaine de l'Empire allemand. Issu d'une famille de commerçants juifs non pratiquants du Sud de l'Allemagne, il s'insurge dès l'adolescence contre une société bourgeoise sclérosée, étroite d'esprit et empreinte de logiques marchandes froidement calculatrices. Cette insurrection de l'esprit se transforme vite chez lui en un activisme politique effréné : après des études de philologie et de philosophie, il découvre le socialisme lors de son arrivée à Berlin. Âgé d'à peine vingt ans, il prend fait et cause pour un socialisme libertaire et s'engage auprès de ceux qui contestent le socialisme d'État prôné par le principal parti marxiste d'Europe : le Parti social-démocrate allemand (SPD).

En quelques années, Landauer est considéré par la police comme « l'agitateur le plus important du mouvement révolutionnaire radical en Allemagne ». Condamné à plusieurs séjours en prison du fait de son activité subversive, il est banni des Universités. Son activité intellectuelle se déploie alors dans la somme d'articles qu'il rédige dans la presse anarchiste de son temps, notamment dans le journal *Der Sozialist* dont il prend rapidement la direction. Tout en participant aux Congrès socialistes internationaux et en prenant part aux grands mouvements de grève de cette époque, Landauer s'associe à la création d'un théâtre populaire (la « Neue freie Volksbühne ») et de la première coopérative de consommateurs berlinoise en 1895.

L'un des traits constants de son activité consiste à faire émerger chez ses contemporains cet « esprit » de solidarité qu'il conçoit comme le ressort de la communauté humaine et qui est mis à mal dans la période d'atomisation qu'il traverse et les succès d'une conception matérialiste du monde et de l'histoire.

Dépit par le peu de succès que rencontrent ses initiatives, il renonce à la fin des années 1890 à cette première phase d'activisme, et se concentre – notamment lors d'un autre séjour en prison – sur des travaux de traduction. Il traduit des anarchistes (Kropotkine, Proudhon, Bakounine, Reclus) mais aussi La Boétie, Oscar Wilde ou le mystique Maître Eckhart. Il cherche dans les divers textes qu'il étudie cet appel à la communauté, indirect et profond, qui contribuera à modeler son « socialisme culturel » au cours des années suivantes. En 1907, lorsque paraît son ouvrage *La révolution*, Landauer œuvre à la fondation de l'Alliance socialiste (*sozialistischer Bund*), une fédération de groupes autonomes dont la vocation est de poser les premières bases de cette « société des sociétés » à laquelle il aspire. Modèle horizontal et décentralisé, la fédération se rassemble autour du journal *Der Sozialist*. Lors de son apogée, elle comprend une quinzaine de groupes de dix à vingt membres chacun.

En raison de son hostilité à la politique comme quelque chose mis en œuvre par l'État ou en vue de conquérir le pouvoir d'État, Landauer a qualifié sa propre activité d'« antipolitique ». Il n'en est pas moins resté un activiste invétéré de la communauté, tâchant à travers toutes ses réalisations de faire naître chez ses contemporains cette aspiration effective à la création de nouveaux rapports.

Comment Landauer envisage-t-il le socialisme ?

Dès ses premiers écrits, Landauer se réclame du socialisme autant que de l'anarchisme (terme auquel il reproche cependant « sa négativité et de son équivocité particulièrement forte »), notions qu'il emploie comme des synonymes. Il rejette autant le socialisme du SPD (qui lutte pour conquérir des électeurs et attend l'effondrement du capitalisme sous l'effet de ses contradictions internes) que la « stratégie des attentats » brièvement adoptée par quelques anarchistes à cette époque. À une compréhension limitée de la « propagande par le fait », il substitue un « socialisme de réalisation » et de commencements. Landauer pense que « le socialisme n'advient pas du tout si vous ne le créez

pas ». D'où l'idée de commencer, ICI et MAINTENANT, à créer de nouveaux rapports entre les êtres humains au sein de petites communes qu'il conçoit comme autant de cellules et de préfigurations du socialisme.

Comment définir cet « esprit de justice » dont Landauer fait découler le processus révolutionnaire ?

Contrairement aux théoriciens marxistes de son époque, Landauer ne pense pas qu'il soit nécessaire d'attendre que « les conditions soient mûres » pour qu'advienne une révolution, ni que celle-ci doive être mise en œuvre par le prolétariat industriel. Il faut en revanche qu'un nombre suffisant d'êtres humains se rassemble autour d'une aspiration commune à créer de nouveaux rapports sociaux, à remplacer les vieilles appartenances sclérosées par des liens plus authentiques, parce que directement nourris par leurs volontés respectives d'habiter le monde ensemble. Il donne le nom d'« esprit (*Geist*) » à cette aspiration, présente en chacun, à faire communauté. Mais dans une période comme celle qu'il traverse, marquée par le règne de la séparation, l'esprit est comme sclérosé et étouffé par une multitude de structures fossiles qui font tenir les êtres humains d'une manière artificielle et les empêche de reconstruire de nouveaux rapports (l'État est par excellence l'un de ces substituts de l'esprit). Il faut alors compter sur la voix de ceux qui sentent encore en eux l'esprit de communauté pour le faire resurgir chez les autres, par leur parole et par leur exemple en montrant que d'autres rapports sont possibles et désirables.

Pourquoi traduire Landauer aujourd'hui ? Quelle actualité sa pensée garde-t-elle cent ans après sa mort ?

Il s'agit d'abord pour nous de rendre justice à cette figure centrale de la vie intellectuelle allemande, qu'on résume trop souvent à son martyre lors de l'écrasement de la République des Conseils de Bavière en 1919 (il fut assassiné par les mêmes corps-francs qui avaient mis à mort Rosa Luxembourg). Cette focalisation sur les derniers instants de sa vie et sur sa participation à un éphémère gouvernement révolutionnaire (que certains ont vue comme un renoncement) a conduit à négliger cet *Appel au socialisme* qui est la justification théorique principale de son engagement. Il s'agit d'un texte important pour les critiques qu'il formule du socialisme et du marxisme de son époque, mais aussi pour les propositions qu'il avance.

Notre contexte n'est évidemment plus celui de ce texte publié en 1911. Néanmoins, qu'il s'agisse des mouvements de réappropriation d'espaces mobilisés par de « grands projets inutiles et imposés », de la grande vague de « retour au local » et de la recherche de nouveaux rapports de proximité, des contestations actuelles de la mécanisation du monde et de sa rationalisation par l'emprise croissante de la technologie, ces défis de notre temps résonnent avec sa réflexion. De même, son œuvre peut nous inspirer pour comprendre les prétendus « replis communautaires », ou pour donner un sens positif aux manifestations de défiance vis-à-vis des grandes institutions politiques et économiques de notre époque. Traduire ce texte majeur de Landauer, c'est donner accès à un auteur encore peu connu et dont la pensée peut nourrir les luttes du jour. Nous aurons l'occasion d'en reparler à l'occasion du colloque international que nous organisons à Lyon du 6 au 8 juin 2019, et aussi de la parution prochaine de cette traduction aux éditions La Lenteur.

Note de R71 : Le livre est maintenant disponible. Voir [ici](#)

Gustav Landauer et Gilets Jaunes pour un retour à l'esprit de la société et l'éradication de l'État et du capitalisme



“Le socialisme est la tendance de la volonté d’Hommes unifiés de créer quelque chose de nouveau pour la réalisation d’un idéal.”

“Le socialisme vient des siècles et des millénaires précédents. Le socialiste englobe toute la société et son passé, sent et sait d’où nous venons et ensuite détermine où nous allons.”

~ Gustav Landauer ~

“La terre et l’esprit [Geist] sont donc la solution du socialisme... Les socialistes ne peuvent en aucune manière éviter le combat contre la propriété foncière. La lutte pour le socialisme est une lutte pour la terre ; la question sociale est une question agraire !”

~ Gustav Landauer ~

« La question sociale est une question agraire »

Gustav Landauer : L’appel au socialisme

Renaud Garcia - 13 janvier 2020 – Source : <https://www.revue-ballast.fr/gustav-landauer-un-appel-au-socialisme/>

Gustav Landauer est l’une des voix majeures du socialisme libertaire allemand. Face aux dégâts provoqués par l’industrialisation, il a fait l’éloge des communautés fédérées ancrées dans le monde rural et villageois ; face à la guerre mondiale, il a appelé, en non-violent, à la grève générale ; face au parlementarisme, il a loué la démocratie directe et les Conseils ouvriers auto-administrés. En 1919, celui qui tenait le socialisme pour « l’expression de la véritable et authentique union des hommes » s’engagea dans la Révolution allemande, jusqu’à devenir Commissaire du peuple et tomber, quatre mois après la marxiste Rosa Luxemburg, sous les coups de l’armée. Les Éditions La lenteur ont récemment traduit et publié son Appel au socialisme : le philosophe Renaud Garcia l’a lu, et livre ici ses impressions.

Il est peu de textes alliant au même degré profondeur philosophique, acuité politique et beauté stylistique. Joyau de la littérature socialiste, l’*Appel au socialisme* de Gustav Landauer est de ceux-là. Né en 1870 à Karlsruhe, en Allemagne, Landauer fut un révolutionnaire sa vie durant, toujours à

contretemps des tendances idéologiques de son époque. Lecteur de Spinoza, Schopenhauer et Nietzsche, il est exclu de l'université à 23 ans et considéré par les services de l'empire comme l'« *agitateur le plus important du mouvement révolutionnaire radical* ». Il collabore à plusieurs journaux, participe à la fondation de théâtres populaires, essuie des peines de prison au tournant du siècle pour incitation à l'action révolutionnaire — temps pendant lequel il se livre notamment à la traduction des écrits du mystique médiéval Maître Eckhart. Par la suite, il se fera passeur décisif en langue allemande de textes de Proudhon, Kropotkine, Mirbeau, La Boétie, avant d'être à l'origine de multiples expérimentations (notamment le journal *Der Sozialist*) et groupements socialistes, dont le plus connu fut l'Alliance socialiste (qui aurait compté à son apogée une quinzaine de groupes de 10 à 20 membres chacun). Commissaire à l'Instruction publique et à la Culture fortement impliqué dans la révolution des conseils de Bavière, Landauer meurt lynché par un groupement de corps francs en mai 1919.

Publié en 1911, l'*Appel au socialisme* est plus précisément une réécriture de deux allocutions prononcées en 1908, qui marquèrent la fondation de l'Alliance socialiste. Landauer lui-même le tenait pour le meilleur de ses écrits, rédigé dans une langue s'efforçant de conserver les marques de l'oralité. Il était donc grand temps que le lectorat francophone dispose d'une édition à la hauteur de la complexité du texte¹. Comme on l'apprend du reste à la lecture de la monumentale thèse de doctorat qu'Anatole Lucet a consacrée au penseur allemand², l'œuvre de Landauer, correspondance comprise, est composée d'innombrables volumes auxquels l'accès en France était alors encore fort limité³. La présente traduction de l'*Appel au socialisme* confirme d'une manière éclatante la pertinence actuelle de la pensée du révolutionnaire allemand. Qu'y a-t-il donc de si novateur dans ce texte vieux de plus de 100 ans ? Voici quelques éléments susceptibles d'attiser la curiosité des lecteurs.

L'anarchisme : un socialisme culturel

Landauer appartient clairement à la tradition anarchiste par son rejet de l'État, un attachement au modèle fédéraliste d'organisation de la société ainsi qu'une critique constante de la propriété privée, au premier chef celle de la terre. La figure sans nul doute la plus importante pour lui reste Proudhon, qu'il considère dans *La Révolution* comme « *le plus grand de tous les socialistes* ». Précisément, le terme « socialisme » est dominant dans le registre lexical employé par Landauer. L'anarchie, dit-il dans le dixième des douze articles de l'Alliance socialiste⁴, n'est « *qu'un autre nom pour le socialisme, moins bon du fait de sa négativité et de son équivocité particulièrement forte* ». Or ce socialisme anarchiste, sans nier en aucune façon les questions économiques, est en grande partie culturel. Là réside sa première spécificité.

Pour Landauer, les grandes institutions de la modernité industrielle que sont l'État centralisé bureaucratique et le capitalisme induisent des formes de vie collective dénuées d'esprit. Elles ne constituent pour l'essentiel que des néants que l'on prend pour des choses et ne réunissent le séparé qu'en tant que séparé (pour le dire à la façon de Debord). Leur fait défaut ce que le penseur nomme donc « esprit », l'un des concepts les plus difficiles et exigeants du texte. Pour en approcher la définition, on notera que « *l'esprit est quelque chose qui vit de la même manière dans les cœurs et dans les corps animés des individus ; quelque chose qui jaillit de tous comme propriété fédératrice avec une nécessité naturelle et les conduit tous à l'alliance.* » Sans ce ciment communautaire, dont les germes résident dans les profondeurs de l'individualité se redécouvrant liée fondamentalement à la communauté humaine, il n'est pas de société viable : uniquement ses contrefaçons, ses succédanés. Pour Landauer, lorsque l'esprit fait défaut s'élève, depuis le vide ainsi creusé, son simulacre : l'État. En d'autres termes, une mise en commun forcée, artificielle, ne disposant d'aucun élan authentique vers la communauté (que l'État repose sur la force, l'habitude de la soumission ou un prétendu

assemblage de libertés individuelles en fonction d'un contrat social, comme dans le mythe libéral, ne change rien à l'affaire).

Le révolutionnaire allemand fustige ici les formes de vie partagée appauvries qu'il décèle dans son époque. Sa critique du philistinisme, autrement dit de l'individu obtus, aux intérêts pragmatiques étroits, incapable d'élans spirituels et esthétiques, quelle que soit sa classe sociale d'appartenance, retravaille à l'évidence des motifs nietzschéens et retrouve les accents du dramaturge Ibsen (on songe par exemple à sa pièce *Un ennemi du peuple*, montée en 1883, qui inspira fortement Emma Goldman). Cette critique n'épargne personne, depuis la bourgeoisie dominante jusqu'au prolétariat industriel. À ce sujet, certaines outrances incommoderont sans doute quelques lecteurs, mais il convient de rappeler qu'elles procèdent du registre d'expression choisi, celui de l'appel : une exhortation puissante qui vise à provoquer un effet bouleversant. Ainsi, sans pour autant exclure le vocabulaire de la conscience de classe, de la pauvreté et de la lutte organisée contre l'exploitation, Landauer le subordonne à celui du déclin culturel des peuples, du malheur et de l'ennui au travail, lesquels ne pourront être contrés que par le réveil de la volonté d'incarner un idéal communautaire. D'où un ensemble de définitions proprement culturelles du socialisme, telles que celle-ci : le socialisme est un « *mouvement de culture, une lutte pour la beauté, la grandeur et la plénitude des peuples* ». C'est donc en visant l'idéal d'un mode de vie radicalement autre que celui qui, chaque jour, entretient le capitalisme, que la possibilité d'une transformation sociale restera ménagée.

Landauer va certainement le plus loin dans ce sens dans ses adresses au prolétariat, dont la potentialité polémique mérite d'être longuement méditée : « *Il n'y a de libération que pour ceux qui se mettent intérieurement et extérieurement en état de sortir du capitalisme, qui cessent de jouer un rôle et commencent à être des humains.* » Position grosse de controverses, en effet. En premier lieu face à tout discours prônant la centralité de la lutte des classes, aujourd'hui comme hier. À l'époque de Landauer, le marxisme « orthodoxe », celui de Karl Kautsky, est l'idéologie officielle du SPD [Parti social-démocrate d'Allemagne], le plus puissant parti socialiste en Europe au sein de la II^e Internationale. Cette doctrine, résumant les errements d'une science inféodée à une activité partisane, est soumise à un feu nourri tout au long de l'*Appel*. Les conceptions de Landauer s'en retrouvent précisées comme en creux, et avec elles celles de l'anarchisme dans son opposition à la philosophie de l'histoire marxiste.

Le marxisme, une philosophie de l'inaction ?

La vigueur des critiques adressées par Landauer au marxisme de son temps ne se comprend véritablement qu'à l'aune des bouleversements sociaux et économiques endurés par l'Allemagne dans les 40 années précédant la parution de l'*Appel*. Sous l'impulsion du Chancelier Bismarck, l'Allemagne passe rapidement d'un État agraire à un stade industriel avancé, sous l'effet d'une modernisation accélérée des structures économiques. L'urbanisation explose, la marchandisation gagne de plus en plus de terrain, les inégalités de richesse se creusent, entraînant la dégradation des conditions de vie des classes pauvres. Dans ce contexte, alors que des auteurs comme Ferdinand Tönnies (*Communauté et Société*, 1887) ou Georg Simmel (*Philosophie de l'argent*, 1900) s'intéressent à ce qu'une civilisation mécanique fétichisant l'argent fait aux rapports humains (voire à l'« âme » humaine), la critique majoritaire à l'époque reste portée par la social-démocratie d'inspiration marxiste, dont Karl Kautsky est l'idéologue principal. Interprétation clé en main du marxisme (en dépit de la critique interne émanant du courant révisionniste porté par Eduard Bernstein), le programme socialiste propose à ses adhérents une vision du monde fondée sur l'antagonisme de classes et l'approfondissement historique des contradictions du capitalisme sous l'effet du développement des moyens de production.

Face à cette stratégie d'attente (la révolution n'advient que lorsque les conditions sociales et économiques seront mûres, tous les travailleurs se tenant alors en masse sur la même ligne de front), Landauer n'a pas de mots assez durs. On pourrait se contenter ici de quelques-unes de ses plus cinglantes imprécations et rejouer le vieux motif de l'opposition entre anarchisme et marxisme. Le marxisme serait, dit-il, « *le sens philistin érigé en système* », la « *peste de notre temps* » et la « *malédiction du mouvement socialiste* ». Ou encore la « *fleur de papier sur la ronce adorée du capitalisme* ». Marx lui-même ne sort pas indemne de tels feux, tancé pour sa fascination à l'égard du progrès technique : « *Les vieilles femmes prophétisent à partir du marc de café. Karl Marx prophétisait à partir de la vapeur.* » Mais il y a plus. En réalité, exprimer ce que le socialisme ne devrait pas être permet à Landauer de préciser sa propre conception. Il ne s'agira certainement pas, comme dans les théories des stades de l'Histoire, de s'en remettre à un quelconque déterminisme laissant libre cours à la destruction des vestiges du passé sous le rouleau compresseur du progrès des forces productives. Comme si, par une magie quelconque, devait se former ainsi la base matérielle du socialisme. À l'inverse, montre Landauer, un mouvement profondément soucieux du sort des travailleurs devrait les exhorter non pas à s'immerger plus avant encore dans l'antagonisme de classes (en demandant des droits, de meilleurs salaires, des conditions de travail protégées par l'État social), mais bel et bien à cesser de se penser et de se vivre seulement en tant que travailleurs.

On touche ici au point le plus difficile, et sans doute le plus passionnant, du discours de Landauer : les luttes syndicales, les revendications qui s'y font jour, s'avèrent absolument nécessaires et sont souvent défendues d'une façon héroïque éminemment respectable, dit-il. Pourtant, « *tout cela ne conduit jamais qu'à faire tourner en rond dans les cercles contraignants du capitalisme ; cela ne peut jamais qu'approfondir le fonctionnement de la production capitaliste, jamais en faire sortir.* » Actions syndicales, grèves, manifestations pour des hausses de salaire : tout cela peut être incarné avec bravoure par des travailleurs, des délégués sincères et combatifs ou encore des « cols blancs » en voie de précarisation, dont le rôle au sein des Institutions du capitalisme demeure toutefois vil. À la lecture de tels développements, il est difficile de résister à leur actualisation sauvage, si l'on songe aux revendications les plus communes du Mouvement contre la Réforme des Retraites : taxation des revenus financiers, relance de l'emploi pour préserver le « pouvoir d'achat », modifications du mode de cotisation. Le problème, d'un point de vue landauerien, tient à ce qu'en faisant dépendre le financement des pensions de retraite sur les gains de productivité, on entérine l'aliénation subjective, la dépossession des métiers et la destruction des milieux nécessaires au développement de la croissance⁵.

Éloge des Syndicats se portant au secours de l'État social, à l'intérieur du cadre. Mais appel résolu à sortir du cadre en sapant la soumission aux idoles économiques, en premier lieu le fétiche-argent, le « *sens devenu insensé de notre vie* ». Dans ces pages, Landauer semble articuler avec une étonnante acuité un discours que les théoriciens du courant de la critique de la valeur⁶ (Robert Kurz, Anselm Jappe) reprendront à partir des années 1990, en présentant quant à eux comme tout à fait novatrice une lecture d'un Marx « ésotérique » (critique du fétichisme de la marchandise et de la formation de la valeur par le travail abstrait) contre un Marx « exotérique » (philosophe déterministe des stades de l'Histoire et de la lutte des classes). Ce courant critique ne dit en effet pas autre chose : dans une société capitaliste pleinement développée, la lutte des classes ne se déroule pas entre une catégorie d'individus propriétaires du capital et une autre située en dehors du capital. En réalité, le capital devient un rapport social dans lequel tout le monde ou presque participe de la transformation globale du travail en argent, puis en capital accumulé. Si les rôles sont différents, il n'y a pas, aux yeux de Kurz par exemple⁷, de différence fondamentale entre les capitalistes, que Marx appelle les « sous-

officiers » du capital, et les ouvriers, qui trouvent également leur intérêt à la reproduction de ce système.

Si Landauer appelle les prolétaires de son temps à rester cohérents dans leurs revendications pour de plus hauts salaires, c'est qu'il y voit une contradiction relativement à la critique du capitalisme. Encore une fois, la lutte pour de meilleurs revenus, autrement dit pour un partage plus équitable de la survaleur⁸, est tout à fait légitime à l'intérieur du capitalisme. Néanmoins, elle ne conduit pas au-delà, pour la simple et bonne raison que les ouvriers qui réclameraient d'être mieux traités en tant que producteurs se voleraient eux-mêmes en tant que consommateurs : la hausse des salaires entraînerait un renchérissement du prix des marchandises. En réalité, seule la combinaison d'une pression syndicale pour augmenter les salaires et de groupements de consommateurs réunis en coopératives serait en mesure de mettre en difficulté le système capitaliste. Comme Kropotkine avant lui⁹ mais sur des bases conceptuelles différentes, marquées notamment par la volonté de réadapter les institutions proudhoniennes (Banque d'échange, crédit gratuit) à son époque, Landauer pense l'économie depuis la consommation. **Les communautés doivent se ressaisir du sens de leur travail** (car pour l'auteur il n'est pas de socialisme concevable sans travail, au sens de « faire avec les mains »), **et le faire en fonction de leurs besoins**. Dans cette mesure, le mouvement des coopératives a également pour charge d'amorcer un tournant culturel en ne « *travaillant plus pour l'inauthentique, pour le profit et son marché, mais pour le besoin humain authentique, et lorsque la relation authentique et sous-jacente entre besoin et travail, la relation entre la faim et les mains, est rétablie* ».

On laissera au lecteur le soin de découvrir sur tous ces points des pages denses et complexes. Deux points cruciaux méritent néanmoins d'être soulignés. Par ce changement d'accent depuis la production vers la consommation, Landauer est conduit à réviser fondamentalement le sens attribué à la notion de capital. Cessant de se loger dans la seule sphère de la production, le capital s'étend à la circulation et à la consommation. Il devrait ainsi lui-même constituer l'esprit au sein duquel le travail prend sens, au lieu d'être mécompris sous la forme d'un fétiche, le « fétiche-argent ». Dire cela, c'est pour Landauer replacer au centre du socialisme la question de la possession de la terre, en substituant le travail dans la joie sur une terre nôtre à la contrainte au travail sur une terre accaparée par un propriétaire. Affirmation fondamentale, qui montre combien l'économie ne saurait se soustraire sans funestes conséquences à son fondement physique (aux morceaux de nature physique retenus et possédés en commun), au risque de se transformer en pure spéculation abstraite, dépendante de néants que l'on prend pour des choses. La lutte pour le socialisme est donc lutte pour le foncier. Autrement dit, en des termes qui réactivent l'opposition traditionnelle entre anarchisme et marxisme sur la question paysanne, la question sociale est pour Landauer une question agraire. Au slogan de la révolution mexicaine — qu'il suit avec intérêt — « Terre et Liberté », le révolutionnaire allemand ajoute sa vision culturelle : « Terre et Esprit ! » sera le cri de ralliement socialiste.

Il est par ailleurs clair qu'en renversant le sens de l'économie et en repartant de la nécessité de travailler pour des besoins, on se situe dans une perspective qui n'a plus rien de progressiste, si l'on admet comme Landauer que cette « *poursuite neurasthénique et essoufflée du nouveau pour le nouveau* » que constitue le progrès est le plus sûr indice de l'inculture qui se répand. Le socialisme ainsi présenté gardera alors nécessairement ses distances à l'égard du développement technique servant une production de masse sans fin assignable, et surtout en grande partie inutile. En de remarquables passages, l'auteur montre à quel point la rationalité capitaliste du « toujours plus » se confond avec une rationalité technique qui culmine en un monstrueux « *auto-engendrement* » de la technique (on ne peut que songer à Jacques Ellul à la lecture de ces lignes) — enserrant tout autant les ouvriers que les capitalistes dans sa logique absurde. En ce sens, il n'est probablement pas erroné

de voir en Landauer un inspirateur possible pour les thèses les plus radicales du courant de la décroissance¹⁰.

Expérimentation et sécession

L'*Appel au socialisme* doit en définitive être lu comme un appel à commencer le socialisme ici et maintenant, à la mesure des possibilités de chacun, et après s'être assuré auparavant de l'égalité prise de conscience, chez tous les individus concernés, de la nécessité de rompre avec le déclin culturel et l'esclavage économique. Face à l'attentisme marxiste, se manifeste donc un socialisme de la volonté, dont Landauer n'ignore en rien les difficultés de mise en œuvre, tout en ne renonçant jamais à l'idéal de transformation sociale. À ses yeux, le socialisme est tout à la fois possible et impossible partout et en toute époque. Il restera dans tous les cas impossible sans une résolution de faire sécession, sur le mode de l'expérimentation. Landauer, auteur révolutionnaire s'il en est, n'attend rien des révolutionnaires professionnels. Ce ne sont pas les révolutionnaires qui font les révolutions, mais les situations critiques. Lorsque des institutions dénuées d'esprit se voient rendues à leur inanité, alors seulement se forment des naturels révolutionnaires. Ainsi le socialisme culturel et communautaire de Landauer est-il fondé sur la formation de communautés par la séparation, où seront ménagés de nouveaux rapports humains à l'opposé des mécanismes d'aliénation capitaliste, du centralisme politique et de la bureaucratie.

Les coopératives de consommation fédérées, les expériences de monnaie fondante promues par l'économiste Silvio Gesell (bâties sur le principe d'une dévaluation de l'argent dès lors qu'il ne circule pas, afin d'éviter thésaurisation et spéculation), les banques d'échange, la reprise de terres possédées en commun afin de travailler en fonction des besoins, par la symbiose entre activité industrielle et activité agricole : tout un registre d'expérimentations sociales est concrètement présenté dans le texte principal de l'*Appel* et les trois tracts qui le suivent, afin de donner forme à une économie morale plutôt que purement marchande. Autrement dit, à un nouvel esprit social. On pourra néanmoins se demander comment de tels rapports, noués dans la séparation à petite échelle, pourraient avoir valeur d'exemple et faire retour vers de plus larges communautés. Comment pourraient-ils devenir les premières pierres d'une « *commune de communes de communes* » au lieu de s'achever dans un repli individualiste, à l'image de certaines tendances survivalistes de notre époque ?

C'est à ce point que joue à plein la dimension mystique (puisée chez Maître Eckhart) et inactuelle (au sens où elle se meut à contretemps et contre son temps) de la pensée de Landauer. Si les implantations communautaires doivent revêtir une valeur d'exemple et procurer un savoir qui « *transporte avec lui l'envie, la passion et l'imitation* », c'est parce qu'en son fond, lorsqu'il s'est détaché de la gangue des institutions déclinantes et du rôle qu'il est censé jouer en leur sein (un rôle de rouage), l'individu se rallie à la communauté elle-même : « *À partir du caractère humain de l'individu, l'humanité reçoit son existence authentique, tout comme le caractère humain de l'individu singulier n'est que l'héritage des lignées infinies du passé et de toutes leurs relations réciproques.* » Ce qui signifie, selon un énième paradoxe temporel, que le socialisme à venir ne sera jamais que la reprise dans la différence d'Institutions communautaires anciennes (les communautés de foi jurée du Moyen-Âge, l'*obshchina* russe, la marche villageoise allemande, l'*allmend* suisse¹¹), ces mêmes institutions que la conception matérialiste de l'Histoire a sans cesse rejetées comme des manifestations d'arriération, au lieu d'y trouver les « *germes et les cristaux de vie de la culture socialiste qui vient* ».

Habitants des villes ou des campagnes, travailleurs de l'Industrie ou paysans, artistes et intellectuels : à toutes celles et ceux qui désespèrent de ce monde-ci et du peuple, l'*Appel au socialisme* continue

de s'adresser. Ce texte majeur oscille entre la destruction de toute illusion consolante et un élan joyeux vers l'idéal d'une liberté réalisée en commun. En certains passages provocateurs (rédigés dans une langue biologisante douteuse), Landauer assume, dès 1911, que, par rapport à d'autres époques historiques, « *nous sommes le peuple de la décadence, au sein duquel les pionniers et les précurseurs sont dégoûtés de la violence imbécile, de l'abandon et de l'isolement infamants des êtres humains singuliers* ». Mais, dans le même temps, à ce profond désespoir social et culturel se mêle l'enthousiasme le plus exalté pour les commencements qui, toujours petits au début, auront valeur de précurseurs et mettront le plus de gens possible en mouvement afin de vivre un autre genre de vie. Typique de ce balancement, un passage du texte laisse entendre que le commencement de l'humanité mondialisée auquel assiste le révolutionnaire allemand pourrait aussi bien signer sa fin. À l'heure où les discours sur l'effondrement ont le vent en poupe et proposent, majoritairement, d'apprendre à mourir à l'ère de l'Anthropocène (comme l'exprime le titre du *best-seller* outre-Atlantique du vétéran de la guerre d'Irak Roy Scranton¹², l'*Appel au socialisme* se pose là encore en viatique : si effectivement « *aucune époque n'a eu plus dangereusement sous les yeux ce que l'on se plaît à appeler la Fin du Monde* », alors, montre Landauer, il faut rétorquer que « *nous ne le savons pas et pour cette raison, nous savons que l'essai est notre tâche* ».

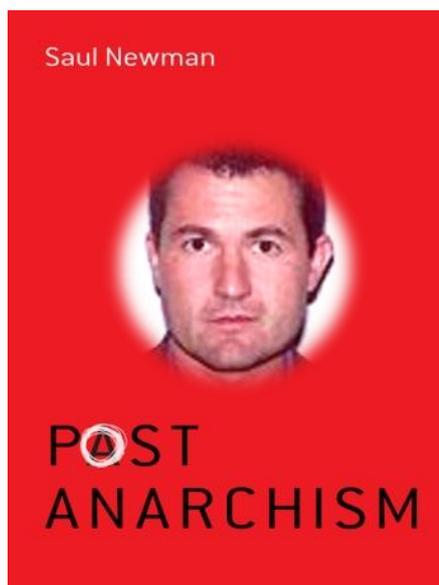
Ce que le traducteur Jean-Christophe Angaut a résumé ainsi dans un article récent présentant le socialisme culturel et communautaire de Landauer : « *Dire qu'il n'y a rien à attendre de l'Histoire, ce n'est pas seulement révoquer la tentation de s'en remettre à l'Histoire, c'est aussi ne pas abdiquer devant le catastrophisme ambiant*¹³. »

Notes :

1. que les éditions La Lenteur ont excellemment accompli à l'aide du travail de Jean-Christophe Angaut et Anatole Lucet, assistés par Aurélien Berlan.↑
2. Anatole Lucet, *Communauté et Révolution chez Gustav Landauer*, ENS de Lyon, 2018.↑
3. On disposait ainsi, chez Sulliver, de l'essai *La Révolution* (1907) et de deux recueils parus aux éditions du Sandre, *La Communauté par le retrait* et *Un appel aux poètes* — ces derniers ayant le mérite d'exister en dépit d'une traduction très approximative. Surtout, récemment, un regain d'intérêt pour le parcours et l'œuvre de Landauer s'est manifesté par la parution de l'excellent volume *Gustav Landauer, un anarchiste de l'envers*, coédité en 2018 par les éditions de l'Éclat et la revue *À contretemps*, qui mêlait études sur Landauer et traductions originales magistralement menées par Gaël Cheptou.↑
4. Un texte reproduit en fin de volume dans la présente édition.↑
5. Ce qu'avaient du reste déjà vu Matthieu Amiech et Julien Mattern lorsqu'ils écrivaient en 2004 *Le Cauchemar de Don Quichotte* : un livre qui, dans ses grandes lignes, n'a malheureusement pas pris une ride.↑
6. La critique de la valeur, ou *wertkritik*, entend aller au-delà de Marx en ce qui concerne la critique de l'économie capitaliste. Ce courant considère le capitalisme non plus seulement comme un rapport social mais comme « *une forme historique de fétichisme* ». L'acteur central du capitalisme y est le capital lui-même (et non le prolétariat ou la bourgeoisie), que nos rapports sociaux alimentent. Il importe dès lors non plus de libérer le travail du capital, tenu pour un « *fait social total* », mais de se libérer du travail [ndlr].↑
7. Voir la traduction récente de *La Substance du capital*, L'Échappée, 2019.↑
8. Ou plus-value [ndlr].↑
9. Voir Pierre Kropotkine, *Agissez par vous-mêmes*, Nada, 2019.↑
10. Voir le texte de présentation sur Landauer rédigé dans cette perspective par Anatole Lucet, dans l'ouvrage *Aux origines de la décroissance*, L'Échappée, Le pas de côté, Écosociété, 2017.↑
11. Un « *allmend* » désigne, pour la Suisse, une terre communale, exploitée collectivement par des paysans [Ndlr].↑
12. *Learning to Die in the Anthropocene : Reflections on the End of a Civilization*, City Lights Publishers, 2016.↑
13. Jean-Christophe Angaut, « Le socialisme culturel et communautaire de Gustav Landauer », *Actuel Marx*, n° 66, août 2019, p. 114.↑

*L'anarcho-mysticisme de Gustav Landauer et la critique de la théologie politique**

(* *Théologie politique* : croisée du chemin entre la philosophie politique et la théologie chrétienne, comment des concepts religieux, des croyances peuvent être sous-jacents à des modes d'organisation politiques, économiques et sociaux. Ceci peut également s'appliquer à d'autres religions comme l'Islam par exemple pour qui la théologie politique est inhérente.



Le texte de Saul Newman en format PDF made in Jo ;
Saul Newman L-anarcho-mysticisme-de-gustav-landauer

Saul Newman – 2020 - Traduit de l'anglais par Résistance 71

La politique du post anarchisme

Saul Newman - 2020

1^{ère} PARTIE

Il n'est pas anarchiste parce que des groupes anarchistes sont prévalent en son sein. Ce qui est plus important est que le mouvement anti-mondialisation, sans être consciemment anarchiste, incarne une certaine forme de politique anarchiste dans sa structure et son organisation, qui sont décentralisées, pluralistes et démocratiques, ainsi que dans son inclusivité. *Tout comme insistaient les anarchistes classiques comme Bakounine et Proudhon en opposition aux marxistes : la lutte révolutionnaire ne devait pas être confinée ou déterminée par les intérêts de classe du prolétariat industriel (ouvriers), mais devait aussi être ouverte aux paysans, au "sous-prolétariat", aux intellectuels*

déclassés etc., de façon à ce que le mouvement contemporain puisse inclure une grande diversité de luttes, d'identités et d'intérêts soient-ils syndicaux, étudiantins, environnementaux, indigènes, minorités ethniques, activistes de la paix etc...

Comme l'argumentent les postmarxistes Ernesto Laclau et Chantal Mouffe, l'horizon politique radical n'est plus dominé par le prolétariat et sa lutte contre le capitalisme. Ils montrent toute une série de nouveaux mouvements sociaux et d'identités : féministes, ethniques, minorités sexuelles, qui ne cadrent plus dans la catégorie marxiste de lutte de classe : "Leur dénominateur commun serait leur différenciation des luttes des travailleurs, considérées comme 'lutte de classe'". La classe n'est donc plus la catégorie centrale par laquelle la subjectivité politique radicale est définie. De plus, les luttes politiques contemporaines ne sont plus déterminées par la lutte contre le capitalisme, mais plutôt tendent vers de nouveaux sites de domination et soulignent de nouvelles zones d'antagonisme comme le racisme, la privatisation, la surveillance sur les lieux de travail, la bureaucratisation etc. Comme argumentent Laclau et Mouffe, ces nouveaux mouvements sociaux ont d'abord été des luttes contre la domination plutôt que contre simplement une exploitation économique comme le suppose le paradigme marxiste : "Quant à leur nouveauté, ceci est démontré par le fait qu'ils questionnent de nouvelles formes de subordination." (NdT : ce qui ne veut pas dire que celles-ci soient déconnectées du rapport étatico-marchand. Si le concept de lutte doit être flexible et prône à l'adaptation, il est néanmoins ancré dans une réalité de domination / oppression étatico-marchande, qu'on l'appelle "lutte de classe" ou autre n'enlève rien à cette réalité qu'il faut changer...)

C'est à dire que ces luttes sont des luttes antiautoritaires, des luttes qui contestent le manque de réciprocité dans les relations particulières de pouvoir. Ici, l'exploitation économique serait vue comme partie d'une problématique plus large de domination, qui influencerait également une subordination de formes sexuelle et/ou culturelle. En ce sens, on pourrait dire que ces luttes et antagonismes mènent vers un moment anarchiste de la politique contemporaine.

D'après les postmarxistes, les conditions politiques contemporaines ne peuvent plus être expliquées par les catégories et paradigmes théoriques centraux à la théorie marxiste. Le marxisme est conceptuellement limité par son essentialisme de classe et son déterminisme économique, qui ont eu pour effet de réduire le politique à une place où il était strictement déterminé par l'économie capitaliste et l'émergence dialectique de ce qui a été vu comme le sujet émancipateur universel. C'est à dire que le marxisme a été incapable de comprendre le politique comme un champ contingent autonome et spécifique propre à lui-même, ne le voyant que comme un effet superstructure des structures de classes et de l'économie. Donc, l'analyse politique fut subordonnée à l'analyse du capitalisme.

À cause de cela, le marxisme n'a simplement aucune velléité théorique sur des luttes politiques non fondées sur la notion de classe et qui ne sont plus centrées sur des problèmes économiques. L'échec catastrophique du projet marxiste, sa culmination dans la perpétuation et la centralisation massives du pouvoir d'État et de l'autorité a démontré qu'il a négligé l'importance et la spécificité du domaine politique. Par contraste, les postmarxistes contemporains reconnaissent la primauté du politique, le voyant comme un énorme champ, qui, plutôt que d'être déterminé par la dynamique de classe et les fonctionnements de l'économie capitaliste, est radicalement contingent et indéterminé.

Ce qui est alors surprenant, est que la théorie postmarxiste n'a pas reconnu la contribution cruciale de l'anarchisme classique en conceptualisant un champ politique totalement autonome. (NdT : les postmarxistes sont trop occupés à continuer les guerres de clocher sur la 1^{ère} Internationale et à protéger leur

dieu Marx des démons de la mythologie marxiste, Bakounine et Proudhon...) En fait, c'est précisément cette emphase sur la primauté et la spécificité du politique qui caractérise l'anarchisme et le distingue grandement du marxisme. **L'anarchisme a offert une critique socialiste radicale du marxisme, exposant son point aveugle théorique comme dérivant de la position de classe, des anarchistes comme Michel Bakounine ont insisté sur le fait que l'État doit être vu comme l'obstacle principal à la révolution sociale et qu'il est oppresseur quel que soit la forme qu'il prend et quel que soit la classe qui le contrôle.** *“Les marxistes ne savent pas que le despotisme réside moins dans la forme que l'État prend, que dans son principe même et son pouvoir politique ; il a constitué un site autonome, un endroit de pouvoir, qui doit être détruit par la révolution, car sa structure est dominatrice par essence.”* **En d'autres termes, la domination existait déjà dans la structure et la logique mêmes de l'État. Elle constituait un endroit autonome de pouvoir, qui doit être détruite en tant qu'acte premier de la révolution sociale.** Les anarchistes pensaient que la négligence de Marx en ce domaine aurait des conséquences désastreuses pour la politique révolutionnaire ; une prédiction qui fut prouvée très juste par la Révolution bolchévique de 1917.

Pour les anarchistes, le pouvoir politique centralisé ne pouvait pas être facilement renversé et était toujours en danger d'être réaffirmé à moins de s'en occuper spécifiquement. **Ainsi donc, l'innovation théorique de l'anarchisme réside en mener l'analyse du pouvoir au-delà de paradigme économique réducteur du marxisme.** L'anarchisme a aussi montré d'autres sites d'autorité et de domination qui étaient totalement négligés par la théorie marxiste comme par exemple : l'Église, la Famille et ses structures patriarcales, la Loi, la Technologie ainsi que la structure et la hiérarchie du parti politique révolutionnaire marxiste lui-même. L'anarchisme a offert de nouveaux outils pour l'analyse du pouvoir politique et ce faisant, a ouvert le site du politique en tant que champ spécifique de la lutte révolutionnaire et de l'antagonisme, qui ne pouvaient plus être cantonnés et subordonnés à des facettes purement économiques.

Étant donnée la contribution de l'anarchisme à la politique radicale et, en particulier, de sa proximité théorique des projets actuels postmarxistes, il y a eu un bien curieux silence au sujet de cette tradition révolutionnaire de la part de la théorie radicale contemporaine. Mais je voudrais suggérer qu'autant la théorie contemporaine devrait tenir compte de l'intervention de l'anarchisme, l'anarchisme lui-même bénéficierait grandement de l'incorporation des perspectives théoriques contemporaines, particulièrement celles dérivées de l'analyse discursive de la psycho-analyse et du poststructuralisme. Peut-être pourrait-on dire qu'aujourd'hui, l'anarchisme a été plus pratique que théorique, malgré l'intervention d'un bon nombre de penseurs anarchistes contemporains. J'ai déjà pointé vers l'anarchie en action que nous voyons dans les nouveaux mouvements sociaux qui caractérisent notre paysage politique. Quoi qu'il en soit, les conditions qui ont émergé et fait monter en puissance le moment anarchiste, la pluralité des luttes, les subjectivités et places de pouvoir, sont aussi les conditions qui soulignent les contradictions centrales et les limites de la théorie anarchiste.

La théorie anarchiste est toujours largement ancrée dans le paradigme de l'humanisme des Lumières, avec ses notions essentialistes du sujet humain rationnel et sa foi positiviste en la science et les lois historiques objectives. Tout comme le marxisme était politiquement limité par ses propres catégories de déterminisme de classe et économique et par sa vue dialectique du développement historique, l'anarchisme peut aussi être vu comme limité par son ancrage épistémologique dans les discours essentialistes et rationalistes de l'humanisme des Lumières.

Les nouveaux paradigmes du social : le poststructuralisme et l'analyse discursive

Le paradigme de l'humanisme des Lumières a été remplacé par le paradigme de la postmodernité, qui peut être vue comme une perspective critique sur le narratif de la modernité, une "incrédulité envers des mets-narratifs" comme le dirait Jean-François Lyotard. En d'autres termes, ce que la condition post-moderne remet en question est précisément l'universalité et l'absolutisme des cadres moraux et rationnels dérivés des Lumières. Cela démasque ces idées prises pour argent comptant, notre foi en la science, par exemple, montrant leur nature arbitraire et la manière dont elles ont été construites via l'exclusion violente des autres discours, narratifs et perspectives.

Le postmodernisme questionne également les idées essentialistes de subjectivité et de société ; la conviction qu'il y a une vérité centrale et immuable à la base de notre identité et de notre existence sociale, une vérité qui ne peut être révélée que quand les mystifications irrationnelles de religion et d'idéologie ont été écartées. Au lieu de cela, le postmodernisme insiste sur le passage et la nature contingente de l'identité, sur la multitude de façons par lesquelles cela peut être vécu et compris. De plus, plutôt que l'Histoire étant comprise comme le déroulement d'une logique rationnelle ou d'une vérité essentielle, comme par exemple dans la dialectique, elle est vue de la perspective postmoderne, comme une série d'évènements et de contingences hasardeuses, sans origine ni but. Ainsi donc, le postmodernisme insiste sur l'instabilité et le pluralisme de l'identité, la nature construite de la réalité sociale, l'incommensurabilité de la différence et la contingence de l'Histoire.

Il y a un bon nombre de stratégies théoriques critiques contemporaines qui affrontent la question de la postmodernité et que je vois comme ayant des implications cruciales pour une politique radicale aujourd'hui. Ces stratégies influeraient le poststructuralisme, "l'analyse discursive" et le post-marxisme. Elles dérivent d'une variété de différents domaines de la philosophie, de la théorie politique, des études culturelles, de l'esthétique et de la psycho-analyse, pourtant ce qu'elles partagent toutes au sens large est une compréhension discursive de la réalité sociale. C'est à dire qu'elles voient les identités politiques et sociales comme étant construites au travers de relations de discours et de pouvoir et comme n'ayant aucun sens intelligible en dehors de ce contexte. De plus, ces perspectives vont au-delà d'une compréhension déterministe structurelle du monde, montrant l'indétermination de la structure elle-même ainsi que ses multiples formes d'articulation. Il y a plusieurs problématiques théoriques que l'on peut en tirer, qui ne sont pas seulement centrales au domaine politique contemporain, mais qui ont aussi des implications importantes sur l'anarchisme en lui-même.

A) *L'opacité du social.* Le domaine politico-social est caractérisé par de multiples couches d'articulation, d'antagonisme et de dissimulation idéologique. Plutôt qu'il y ait une vérité sociale objective au-delà de l'interprétation et de l'idéologie, il n'y a que l'antagonisme des articulations conflictuelles du social. Ceci dérive du principe de surdétermination althusserien (et originellement freudien), selon lequel le sens n'est jamais fixé, ce qui donne corps à une pluralité d'interprétations symboliques. Slavoj Žižek fournit un exemple intéressant de l'opération discursive au travers de la discussion de Claude Lévi-Strauss sur les différentes perceptions de la localisation spatiale de bâtiments parmi les membres de la tribu des **Winnebago**. La tribu, nous dit-on, est divisée en deux groupes : "ceux qui sont au-dessus et ceux qui sont en-dessous" Un individu de chaque groupe reçut la tâche de dessiner le plan de son village dans le sable ou sur une feuille de papier.

Le résultat fut une représentation radicalement différente du village par les membres de chaque groupe. "Ceux d'en-haut dessinèrent le village comme une série de cercles concentriques au sein de cercles avec un groupe de cercles au centre et des séries de cercles satellites amalgamés autour. Ceci correspondrait à une image "conservatrice-corporatrice" de la société telle que se la représente la

classe supérieure. Ceux d'en-bas dessinèrent aussi le village sous forme de cercles, mais avec un cercle étant clairement divisé par une ligne délimitant deux moitiés antagonistes, ceci correspondant à la vision "antagoniste-révolutionnaire" tenue par les classes inférieures.

Ainsi, la notion anarchiste d'objectivité sociale ou de totalité serait impossible à tenir. Il y a toujours un antagonisme au niveau de la représentation sociale qui minimise la consistance symbolique de cette totalité. Les perspectives différentes et interprétations conflictuelles du social ne peuvent pas être vues comme résultant simplement d'une distorsion idéologique empêchant le sujet de comprendre la vérité de la société. Le point ici est que la différence dans les interprétations sociales, ce gigantesque domaine des antagonismes, est la vérité de la société. En d'autres termes, la distorsion ici n'est pas au niveau de l'idéologie, mais au niveau de la réalité sociale elle-même.

B) *L'indétermination du sujet.* Tout comme l'identité du social peut être vue comme indéterminée, il en va de même pour l'identité du sujet. Ceci dérive d'un certain nombre de différentes approches théoriques. Les poststructuralistes comme Gilles Deleuze et Félix Guattari ont tenté de voir la subjectivité comme un domaine d'immanence et de devenir qui donne naissance à une pluralité de différences, plutôt qu'à une identité stable et fixée. L'unité supposée du sujet est déstabilisée par les connexions hétérogènes qu'elle forme avec d'autres identités et assemblages sociaux.

Une approche différente de la subjectivité peut être trouvée dans la psycho-analyse de Lacan. Ici, l'identité du sujet est toujours déficiente ou absente, à cause de l'absence de ce que Jacques Lacan appelle l'objet petit « a », l'objet perdu du désir. Ce manque d'identité est aussi enregistré dans l'ordre symbolique externe au travers duquel le sujet est compris. Le sujet recherche la reconnaissance de lui-même au travers d'une interaction avec la structure du langage ; mais cette structure est elle-même déficiente, tout comme l'est un certain élément, le Réel, qui échappe à la symbolique.

Ce qui est clair dans ces deux approches, c'est que le sujet ne peut plus être vu comme complet, entier, identité auto-contenue, fixées par une essence, mais cette identité est plutôt changeante, contingente et instable. Donc, la politique ne peut plus être entièrement basée sur des affirmations rationnelles d'identités stables ou sur l'assertion révolutionnaire d'une essence humaine fondamentale. Les identités politiques sont plutôt indéterminées et contingentes, peuvent donner naissance à une pluralité de luttes différentes et souvent antagonistes sur, précisément, comment cette identité peut être définie. Cette approche clairement met en question la compréhension anarchiste de la subjectivité, qui la voit comme étant basée sur une essence humaine universelle ayant des caractéristiques morales et rationnelles.

C) *La complicité du sujet dans le pouvoir.* Le statut du sujet est problématisé plus avant par son implication dans les relations de pouvoirs et de discours. Ceci est un problème qui fut excessivement exploré par Michel Foucault, qui montra une myriade de façons par lesquelles la subjectivité est construite au travers de régimes discursifs et des pratiques de pouvoir / connaissance. En fait, la façon dont nous nous regardons en tant que sujet autoréflexif ayant des capacités et des caractéristiques particulières, est basée sur notre complicité en relations et pratiques avec le pouvoir qui souvent nous domine. Ceci jette le doute sur la notion d'autonomie, de sujet humain rationnel et son statut dans une politique radicale émancipatrice.

Comme le dit Foucault : *“L’Homme qui nous est décrit, que nous sommes invités à libérer, est déjà en lui-même l’effet d’une subjection bien plus profonde que lui-même.”* Ceci a un certain nombre d’implications majeures pour l’anarchisme.

Premièrement, plutôt que d’être un sujet dont l’essence humaine naturelle est réprimée par le pouvoir, comme le croient les anarchistes, cette forme de subjectivité est en fait un effet du pouvoir. C’est à dire, que cette subjectivité a été produite de telle façon qu’elle se voit comme ayant une essence réprimée, ainsi sa libération est en fait concomitante de sa domination continue.

Deuxièmement, cette figure discursive du sujet humain universel qui est central à l’anarchisme, est lui-même un mécanisme de domination qui vise à la normalisation de l’individu et l’exclusion de formes de subjectivité qui ne lui conviennent pas. Cette domination fut démasquée par Max Stirner, qui montra que la figure humaniste de l’Homme était en fait une image inversée de dieu et faisait la même opération idéologique d’opprimer l’individu et de nier la différence.

D) La vision généalogique de l’Histoire. Ici, la vision de l’Histoire comme le déroulement d’une loi fondamentale est rejetée en faveur d’une (vision) qui insiste sur les ruptures, les cassures et les discontinuités dans l’Histoire. Une Histoire qui est vue comme une série d’antagonismes et de multiplicités plutôt que comme l’articulation d’une logique universelle, comme dans la dialectique hégélienne par exemple. Il n’y a pas de “secret intemporel et secret” de l’Histoire, mais juste, comme le dit Foucault “le jeu du hasard des dominations”. ***Foucault regardait la généalogie nietzschéenne comme un projet de démarquage des conflits et des antagonismes, “la guerre non dite” qui est mené derrière le voile de l’Histoire.***

2^{ème} PARTIE

Le rôle du généalogiste est de *“réveiller sous la forme des Institutions et législations, le passé oublié des véritables luttes, des victoires ou défaites masquées, le sang qui a séché sur les Codes de la Loi.”* Dans les Institutions, lois et pratiques que nous tenons pour garanties ou que nous voyons comme naturelles ou inévitables, il y a une condensation de luttes et d’antagonismes violents, qui ont été réprimés. Par exemple, Jacques Derrida a montré que l’autorité de la Loi est basée sur une gestuelle fondatrice de la violence qui a été désavouée. La Loi doit être fondée sur quelque chose qui préexiste, qui lui est antérieur, et par conséquent ses fondations sont par définitions illégales. ***Le secret de l’être de la Loi doit donc être une sorte d’illégalité désavouée, un crime originel ou acte de violence qui amène le corps de la Loi dans l’existence et qui est maintenant caché dans ses structures symboliques. En d’autres termes, les Institutions politiques et sociales ainsi que les identités doivent être vues et perçues comme ayant des origines politiques, c’est à dire antagonistes, plutôt que des origines naturelles.***

Ces origines politiques ont été réprimées au sens psycho-analytique, c’est à dire qu’elles ont été “placées autre part” plutôt qu’entièrement éliminées et peuvent toujours être réactivées une fois que le sens de ces institutions et de ces narratifs est contesté. ***Alors que l’anarchisme devrait partager cet engagement déconstructeur avec l’autorité politique, il a rejeté la théorie du contrat social de l’État, par exemple et souscrit toujours à la vision dialectique de l’Histoire. Le développement social et politique est vu comme étant déterminé par le déroulement d’une essence sociale rationnelle et des lois historiques et naturelles immuables. Le problème est que si ces lois immuables***

déterminent les conditions de la lutte révolutionnaire, il y a alors très peu de place pour regarder le politique comme contingent et indéterminé.

De plus, la critique généalogique pourrait aussi être étendue aux “Institutions et relations naturelles” que les anarchistes voient comme étant opposées à l’ordre du pouvoir politique. Parce que la généalogie regarde l’Histoire comme un clash de représentations et un antagonisme de forces, dans lequel les relations de pouvoir sont inévitables, ceci déstabiliserait toute identité, structure ou institution, même celles qui pourraient exister dans une société anarchiste postrévolutionnaire.

Ces quatre problématiques qui sont centrales au poststructuralisme / analyse discursive, ont des implications fondamentales pour la théorie anarchiste : *si l’anarchisme veut être théoriquement efficace aujourd’hui, s’il veut s’engager pleinement dans les luttes contemporaines politiques et d’identités, il doit abandonner le cadre humaniste des Lumières dans lequel il est articulé, ses discours essentialistes, sa compréhension positiviste des relations sociales et sa vision dialectique de l’Histoire. En lieu et place, il doit complètement assumer la contingence de l’Histoire, l’indétermination de l’identité et la nature antagoniste des relations socio-politiques. En d’autres termes, l’anarchisme doit suivre sa vision intérieure de l’autonomie de la dimension politique jusqu’à ses implications logiques et voir le politique comme un domaine constitutif ouvert de l’indétermination, de l’antagonisme et de la contingence, sans les garanties de la réconciliation dialectique et de l’harmonie sociale.*

La problématique post-anarchiste

-[-] Le post-anarchisme peut donc être vu comme la tentative de corriger la théorie anarchiste le long de lignes non-essentialistes et non-dialectiques, par l’application et les développements de visions en provenance du poststructuralisme / analyse discursive qui est précisément la théorisation de l’autonomie et de la spécificité du domaine politique et la critique déconstructive de l’autorité politique. Ce sont ces aspects cruciaux de la théorie anarchiste qui doivent être mis en lumière et dont les implications doivent être explorées. Elles doivent être libérées des conditions épistémologiques qui, bien qu’elles leur ont données originellement naissance, maintenant les restreignent. Le post-anarchisme accomplit ainsi une opération de sauvetage de l’anarchisme classique, tentant d’extraire son centre vital de l’autonomie du politique et d’explorer ses implications pour une politique radicale contemporaine. -[-]

La force de cette intervention post-anarchiste est venue de mon point de vue, du fait que la théorie anarchiste était centrale au poststructuralisme, mais aussi que le poststructuralisme lui-même était central à l’anarchisme. Cela veut dire que l’anarchisme a permis, comme je l’ai suggéré, la théorisation de l’autonomie du politique avec ses multiples sites de pouvoir et de domination ainsi que ses multiples identités et sites de résistance au-delà du cadre économique réductionniste marxiste. Mais, comme je l’ai aussi argumenté, les implications de ces innovations théoriques furent restreintes par les conditions épistémologiques du temps, à savoir les idées essentialistes au sujet de la subjectivité, la vision déterministe de l’Histoire et les discours rationnels des Lumières.

À son tour, le poststructuralisme est, du moins dans son orientation politique, fondamentalement anarchiste, particulièrement son projet déconstructiviste de démasquer et de déstabiliser les institutions de l’autorité et ses pratiques de contestation du pouvoir qui sont dominantes et exclusives. Le problème du poststructuralisme fut que, tandis qu’il impliquait un engagement politique antiautoritaire, il manquait non seulement de contenu explicite politico-ethnique, mais aussi d’un

compte adéquat de l'agencement individuel. *Le problème central avec Foucault par exemple, était que si le sujet est construit par les discours et les relations de pouvoir qui le dominent, comment fait-il exactement pour résister à cette domination ? C'est pourquoi amener ensemble l'anarchisme et le poststructuralisme devait explorer les façons par lesquelles chacun pouvait mettre en valeur et s'occuper des problèmes théoriques de l'autre.*

Par exemple, l'intervention poststructuraliste dans la théorie anarchiste a montré que l'anarchisme avait une faiblesse, un "point aveugle" : il ne reconnaissait pas les relations de pouvoir cachées et l'autoritarisme potentiel des identités essentialistes et des cadres épistémologiques et discursifs, qui ont formés la base de sa critique de l'autorité. L'intervention anarchiste dans la théorie poststructuraliste, d'un autre côté, a exposé ses faiblesses politiques et éthiques et en particulier, les ambiguïtés d'expliquer agencement et résistance dans le contexte de relations de pouvoir intégralement imbriquées.

Sur ces problèmes théoriques centrés autour de la question du pouvoir : il fut trouvé que tandis que l'anarchisme classique était capable de théoriser, dans le sujet essentiel révolutionnaire, une identité ou endroit de résistance en dehors de l'ordre du pouvoir, ce sujet fut prouvé, dans des analyses subséquentes, être imbriqué dans les relations de pouvoir qu'il conteste ; alors que le poststructuralisme tout en exposant précisément cette complicité entre le sujet et le pouvoir, n'avait pas de point de départ théorique, un extérieur, depuis lequel critiquer le pouvoir. Ainsi, le dilemme théorique que j'ai tenté de résoudre en partant de Bakounine et de Lacan, fut que, alors que nous devons assumer qu'il n'y a pas d'extérieur essentialiste au pouvoir, pas de terrain ferme ontologique ou épistémologique pour une résistance, au-delà de l'ordre du pouvoir, la politique radicale a néanmoins besoin d'une dimension théorique en dehors du pouvoir et une certaine notion d'agencement radical qui n'est pas totalement déterminé par le pouvoir. J'ai exploré l'émergence de cette aporie, découvrant deux "cassures épistémologiques" centrales dans la pensée politique radicale.

La première fut trouvée dans la critique de l'humanisme des Lumières par Max Stirner, qui a formé la base théorique de l'intervention poststructuraliste au sein de la tradition anarchiste elle-même. La seconde fut trouvée dans la théorie de Jacques Lacan, dont les implications allèrent au-delà des limites conceptuelles du poststructuralisme, faisant remarquer les déficiences dans les structures de pouvoir et de langage et la possibilité d'une notion indéterminée radicale de l'agencement émergeant de cette carence.

Donc, le post-anarchisme n'est pas tant un programme politique cohérent qu'une problématique antiautoritaire qui émerge généalogiquement, c'est à dire, au travers de toute une série de conflits et d'apories théoriques, d'une approche poststructuraliste de l'anarchisme (ou de fait, une approche anarchiste du poststructuralisme). Mais le post-anarchisme implique aussi une large stratégie d'interrogation et de contestation des relations de pouvoir et de hiérarchie, de la découverte de sites auparavant invisibles de domination et d'antagonisme. En ce sens, le post-anarchisme peut être vu comme un projet politico-éthique ouvert de décontraction de l'autorité. Ce qui le distingue de l'anarchisme classique est qu'il est politique non-essentialiste. C'est à dire que le post-anarchisme ne se repose plus sur une identité essentielle de résistance et n'est plus ancré dans les épistémologies des Lumières ou des garanties ontologiques du discours humaniste.

Son ontologie est plutôt ouverte constitutivement à d'autres et pose un horizon radical vide et indéterminé, qui peut inclure une pluralité de différentes luttes politiques et d'identités. ***En d'autres termes, le post-anarchisme est un anti-autoritariste qui résiste le potentiel totalisant d'un discours***

fermé ou d'une identité. Ce ne veut bien sûr pas dire que le post-anarchisme n'a pas de contenu éthique ou de limites. De fait, son contenu politico-éthique peut même être fourni par des principes émancipateurs traditionnels de Liberté et d'Égalité, principes dont la nature irréductible et inconditionnelle fut affirmée et reconnue par l'anarchisme classique. Mais le point est que ces principes ne sont plus ancrés dans une identité fermée mais deviennent des "signifiants vides", ouverts à un nombre de différentes articulations décidées de manière contingente au cours de la lutte.

De nouveaux défis : La biopolitique et le sujet

Un des défis centraux de la politique radicale d'aujourd'hui serait la déformation de l'État-nation en un État biopolitique ; une déformation qui, paradoxalement, montre son vrai visage. Comme l'a montré Giorgio Agamben, la logique de la souveraineté, au-delà de la Loi, et la logique de la biopolitique, se sont recoupées sous la forme de l'État moderne. Ainsi, **la prérogative de l'État est de réguler, de contrôler et de policer la santé biologique de ses populations internes.** Comme l'a argumenté Agamben, cette fonction produit une forme particulière de subjectivité, ce qu'il appelle Homo nacer, ce qui est défini par la forme de "simple vie" ou la vie biologique dépouillée de sa signification politique et symbolique, ainsi que par le principe de meurtre légal, ou meurtre en toute impunité.

De manière paradigmatique serait la subjectivité du réfugié et des camps d'internement des réfugiés, que nous voyons émerger de partout. Dans ces camps, une nouvelle forme arbitraire de pouvoir est directement exercée sur la vie dénudée des détenus. En d'autres termes, le corps du réfugié, qui a été dépouillé de tous droits politiques et légaux, est le point d'application d'un biopouvoir souverain. Mais le réfugié n'est qu'emblématique au statut biopolitique auquel nous sommes tous peu à peu réduits. En fait, ceci mène vers un nouvel antagonisme qui émerge comme étant central à la politique.

Une critique post-anarchiste serait dirigée sur précisément ce lien entre le pouvoir et la biologie. Ce n'est pas suffisant de simplement affirmer les droits humains du sujet contre les incursions du pouvoir. Ce qui doit être examiné de manière critique est la façon par laquelle certaines subjectivités humaines sont construites comme conduits du pouvoir.

Le vocabulaire conceptuel pour analyser ces nouvelles formes de pouvoir et subjectivité n'auraient pas été disponibles à l'anarchisme classique. Mais, même dans ce nouveau paradigme de pouvoir de la soumission, les motivations et implications éthiques et politiques de l'anarchisme pour remettre en question l'autorité, aussi bien que son analyse de la souveraineté de l'État, qui ont été au-delà d'explications de classes, continuent d'être valides aujourd'hui. *Le post-anarchisme est novateur parce qu'il combine ce qui est crucial dans la théorie anarchiste avec une critique poststructuraliste / analyse discursive de l'essentialisme. Ce qui en résulte est un projet ouvert antiautoritaire politique pour le futur.*



Notes :

- [1] See David Graeber's discussion of some of these anarchistic structures and forms of organization in "The New Anarchists," *New Left Review* 13 (Jan/Feb 2002): 61–73.
- [2] Ernesto Laclau and Chantal Mouffe, *Hegemony and Socialist Strategy: Towards a Radical Democratic Politics*. London: Verso, 2001. p. 159.
- [3] *Ibid.*, p. 160.
- [4] Mikhail Bakunin, *Political Philosophy: Scientific Anarchism*, ed. G. P Maximoff. London: Free Press of Glencoe. p. 221.
- [5] See Murray Bookchin, *Remaking Society*, Montreal: Black Rose Books, 1989. p. 188.
- [6] The last two in particular have remained resistant to poststructuralism/postmodernism. See, for instance, John Zerzan, "The Catastrophe of Postmodernism," *Anarchy: A Journal of Desire Armed* (Fall 1991): 16–25.
- [7] See Jean-Francois Lyotard, *The Postmodern Condition: a Report on Knowledge*. Trans. Geoff Bennington and Brian Massumi. Manchester: Manchester University Press, 1984.
- [8] See Judith Butler, Ernesto Laclau and Slavoj Zizek, *Contingency, Hegemony, Universality: Contemporary Dialogues on the Left*. London: Verso. pp. 112–113.
- [9] See Gilles Deleuze and Felix Guattari. *Anti-Oedipus: Capitalism and Schizophrenia*. Trans. R. Hurley. New York: Viking Press, 1972. p. 58.
- [10] For a comprehensive discussion of the political implications of this Lacanian approach to identity, see Yannis Stavrakakis, *Lacan and the Political*. London: Routledge, 1999. pp 40–70.
- [11] Peter Kropotkin, for instance, believed that there was a natural instinct for sociability in men, which formed the basis for ethical relations; while Bakunin argued that the subject's morality and rationality arises out of his natural development. See, respectively, Peter Kropotkin, *Ethics: Origin & Development*. Trans., L.S Friedland. New York: Tudor, 1947; and Bakunin, *Political Philosophy*, op cit., pp. 152–157.
- [12] Michel Foucault. *Discipline and Punish: The Birth of the Prison*. Trans. A. Sheridan. Penguin: London, 1991. p. 30.
- [13] Michel Foucault, "Nietzsche, Genealogy, History," in *The Foucault Reader*, ed. Paul Rabinow. New York: Pantheon, 1984. 76–100. p. 83.
- [14] Michel Foucault, "War in the Filigree of Peace: Course Summary," trans. I. Mcleod, in *Oxford Literary Review* 4, no. 2 (1976): 15–19. pp. 17–18.
- [15] See Jacques Derrida, 'Force of Law: The Mystical Foundation of Authority,' in *Deconstruction and the Possibility of Justice*, ed. Drucilla Cornell et al. New York: Routledge, 1992: 3–67.
- [16] See Jacob Torfing, *New Theories of Discourse: Laclau, Mouffe and Zizek*, Oxford: Blackwell, 1999.
- [17] The question of whether Lacan can be seen as 'poststructuralist' or 'post- poststructuralist' forms a central point of contention between thinkers like Laclau and Zizek, both of whom are heavily influenced by Lacanian theory. See Butler et al. *Contingency*, op. cit.
- [18] This notion of the "empty signifier" is central to Laclau's theory of hegemonic articulation. See *Hegemony*, op. cit. See Ernesto Laclau, "Why do Empty Signifiers Matter to Politics ?" In *The Lesser Evil and the Greater Good: The Theory and Politics of Social Diversity*, ed. Jeffrey Weeks. Concord, Mass.: Rivers Oram Press, 1994. 167–178
- [19] See Giorgio Agamben, *Homo Sacer: Sovereign Power and Bare Life*. Trans., Daniel Heller- Roazen. Stanford, Ca: Stanford University Press, 1995.
- [20] As Agamben argues : "The novelty of coming politics is that it will not longer be a struggle for the conquest or control of the State, but a struggle between the State and the non-State (humanity)..." Giorgio Agamben, *The Coming Community*, trans., Michael Hardt. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1993. p. 84.

Sortir du marasme mortifère étatico-marchand par la société des sociétés : la voie du changement relationnel de Gustav Landauer (Anarqxista Goldman)



Gustav Landauer sur les relations anarchistes

Anarqxista Goldman - Chapitre 6 de son livre "Mini-manual of anarchists relations", 2022 -
Traduit de l'anglais par Résistance 71 - 29 Décembre 2022

1^{ère} PARTIE



“L’État est une relation sociale ; une certaine façon qu’ont les gens à se relier les uns aux autres. Il peut être détruit en créant de nouvelles relations sociales, par exemple en faisant que les gens aient des relations différentes entre eux.”

— Gustav Landauer —

Gustav Landauer était un anarchiste allemand, juif, né en 1870. Personne de très bonne éducation, il devint un des leaders théoriciens allemands de l'anarchisme vers la fin du XIX^{ème} siècle, mais il avait une vision particulière de l'anarchisme auquel il préférait se référer (ce qui est confus pour le lecteur d'aujourd'hui) au socialisme. Sans doute parce que Landauer était un pacifiste et que l'anarchisme était associé souvent dans l'esprit des gens à force de propagande capitaliste, comme étant violent, ce qu'il condamnait et contre quoi il écrivait (il fut aussi contre la 1^{ère} Guerre Mondiale de par ses vues pacifistes), alors que ses idées étaient profondément anarchistes, comme nous allons le voir.

L'anarchisme de Landauer a de nombreuses sources et trahit ses attachements aux idées philosophiques et intellectuelles de Nietzsche et de Stirner mais aussi aux idées sociales et communistes anarchistes de la réunion communale telle que prônée par Kropotkine. Il a mis en avant plusieurs théories novatrices auxquelles je reviendrai ci-dessous, et ***créa un ethos anarchiste très distinct fondé sur l'idée, comme l'indique la citation en début de ce chapitre, disant que la "société" ou "l'État" ne sont vraiment rien d'autre que des relations sociales créées et maintenues.*** En tant que diffuseur de ses idées, Landauer fut condamné à plusieurs reprises et mis en prison. Il écrivit à la fois pour éduquer et pour cajoler ses lecteurs, mais il écrivit aussi très sérieusement sur l'histoire, la critique et la construction théorique. Landauer était un conservateur social qui croyait en la famille et avait un certain dégoût pour la sexualité libre ou l'emphase mise sur la sexualité, il pensait que cela mettait en place une "pornocratie".

Il fut assassiné pour ses croyances socialistes libertaires en mai 1919 dans une cour de prison bavaroise par des Membres des Corps Francs (fascistes), qui furent envoyés en Bavière pour réprimer la révolution qui s'y tenait après l'abdication du Roi de Bavière après la fin de la 1^{ère} Guerre Mondiale. Rudolf Rocker a décrit Landauer comme "*un des plus grands esprits et meilleur homme que l'Allemagne ait connus*" et "*sans aucun doute le plus grand penseur parmi les socialistes libertaires allemands.*"

Regardons donc les idées de Landauer plus en détail pour tenter de comprendre son anarchisme des relations. ***Dans les citations faites, je conserverai le plus de références au "socialisme" intactes aussi loin qu'il soit bien compris que lorsque Landauer parle de "socialisme", il veut dire une conception socialement bien comprise de l'anarchisme...*** De la collection aujourd'hui classique des écrits de Landauer dans le texte "Révolution et autres écrits : une lecture politique", traduite, compilée et éditée par Gabriel Kuhn qui donne une présentation chronologique et annotée des idées de Landauer avec une très bonne introduction. Je me concentrerai ici sur plusieurs morceaux de ce livre visant à présenter des idées clefs de Landauer et de sa théorie philosophique anarchiste, qui ajoute de la substance à mes propres idées sur les relations anarchistes telles que je les ai présentées.

Mais ce faisant, ceci ne veut pas suggérer que Landauer aurait soutenu mes idées (mon insistance sur la sexualité par exemple aurait sans aucun doute été un sujet de désaccord entre nous), ce dont parlait Landauer était un anarchisme des relations qui nous parle grandement aujourd'hui.

Le premier morceau choisi de Landauer que je désire analyser date de 1895 et est intitulé "*Anarchisme-Socialisme*" et fut originellement publié dans le "*Journal Anarchisme et Socialisme*" de langue allemande. Ici, établissons-nous le point de départ de la première période de sa carrière de théoricien anarchiste. Il est clair depuis le début que la vision de Landauer est une vision hybride qui rassemble des branches diverses de pensée en une idée ainsi résumée :

“L’anarchisme est le but que nous poursuivons : l’absence de domination et d’État ; la liberté de l’individu. Le socialisme est le moyen par lequel nous voulons atteindre et sécuriser cette liberté : solidarité, partage et travail coopératif.”

Subséquentement, ajoute-t-il, au moment où le parti politique allemand du SPD (social-démocrate), montait comme la voix orthodoxe du socialisme démocratique allemand :

“Quiconque n’est pas aveuglé par les dogmes des partis politiques reconnaîtra que l’anarchisme et le socialisme ne sont pas opposés mais codépendant. Le véritable travail coopératif et la véritable communauté ne peuvent exister que là où l’individu est libre et les individus libres ne peuvent exister que là où nos besoins sont satisfaits en solidarité fraternelle.”

Ici Landauer argumente que l’anarchisme et le socialisme ne sont en rien opposés mais complémentaire dans une situation où le socialisme est pris pour la collectivisation forcée et le premier est imaginé comme un individualisme qui “veut dire atomisation et égoïsme”. Ainsi le quidam moyen est toujours amené à penser que ce sont des opposés incompatibles. Landauer ne le pense pas. Se décrivant au passage comme un anarchiste socialiste, Landauer, donnant une analogie de protection d’un endroit de la pluie, décrit sa vision de cette façon :

“Lorsque c’est utile nous partageons un toit commun aussi loin qu’il puisse être retiré lorsque non nécessaire. Dans le même temps, tous les individus peuvent avoir leurs parapluies et pour ceux qui veulent être mouillés, et bien nous ne les forcerons en rien à rester secs... ce dont nous avons besoin est de ceci : des associations de l’humanité dans les affaires concernant l’humanité ; les associations de personnes particulières dans des affaires qui concernent les intérêts de gens particuliers, de groupes sociaux particuliers dans des affaires qui concernent des groupes ; associations de deux personnes dans des affaires concernant deux personnes, individualisation des affaires ne concernant qu’une personne.”

Puis il ajoute que *“nous, les anarchistes, voulons un ordre libre d’associations multiples, imbriquées les unes dans les autres et colorées... il n’y a aucun besoin d’avoir un parlement mondial ou quelque autre institution mondiale que ce soit...”* À ce niveau, **Landauer pense que les choses doivent être gérées par ceux qu’elles concernent, les problèmes globaux par la communauté mondiale, les affaires locales par les associations locales etc., et qu’en aucun cas des institutions et régimes fixes ne jouent un rôle dans la gestion des affaires ;** ceci représente un concept tout à fait anarchiste. Par essence, il pense que *“cet ordre de gestion doit être fondé sur le principe que tous les individus sont plus proches de leurs intérêts”* et que les gens doivent rester focalisés sur ces intérêts et sont ceux les mieux outillés pour les gérer sans interférence aucune de sources extérieures arbitraires. **Landauer parle aussi ici d’un peuple “bien éduqué” où les “talents” des personnes sont “bien développés” comme bases d’une saine société.** Il dit que *“le principe d’entraide y sera central”* et que *“il sera impossible pour des individus d’accumuler des richesses menant à l’exploitation, car tout le monde dans une société anarchiste comprendra que l’usage commun de la terre et des moyens de production va dans le sens de leur intérêt particulier.”*

Il veut une société où *“aucun groupe ne gagnera quoi que ce soit en devenant exclusif”* car ils abandonneraient la bonne volonté de leurs compagnons et voisins ce faisant. Il ne veut pas d’un système social fondé sur la nécessité du travail car il pense que cela créera un nouveau système moral de ceux qui méritent leur existence et ceux qui ne la méritent pas (ceux qui ne peuvent pas ou ne veulent pas travailler). Ainsi, **il place “la contrainte de l’intérêt particulier” au-dessus de la**

“contrainte morale”. Fondamentalement, Landauer est convaincu que *“l’anarchie n’est pas un système dénué de vie fait de pensées toutes faites. L’anarchie est la vie, la vie qui nous attend après que nous nous soyons libérés du carcan qui nous restreint.”*

En 1897, on demanda à Landauer d’écrire quelque chose sur l’anarchisme pour un journal libéral berlinois qui faisait une série d’articles intitulée : *“Les partis politiques de leurs propres mots”*. Intitulé *“Quelques mots sur l’anarchisme”*, Landauer commença par réfuter sa tâche car **l’anarchisme n’est pas et ne peut pas être conçu comme un “parti politique”**. Mais il utilisa cette opportunité pour parler à une vaste audience comme une occasion de réfuter la violence imputée à l’anarchisme et son association populaire avec des assassins et des lanceurs de bombe. Il écrit :

“On ne peut pas nier que des anarchistes ont été impliqués dans un certain nombre d’assassinats ces dernières décennies, mais par principe, l’anarchisme et la violence n’ont rien en commun. L’idée anarchiste est pacifique, opposée à l’agression et à la violence. Ceci ne veut pas dire que les anarchistes sont des moutons. Cela veut dire que nous voulons vivre pleinement et brillamment, entièrement comme personnalités matures...”

Mais, retour aux assassins : ils ne sont pas motivés par les idéaux anarchistes et ne poursuivent pas une intention anarchiste : en fait, l’intention n’a rien à voir avec leurs actions. Ce sont des personnes froides, fermées, haineuses. Les vagues de leurs désirs se brisent sur les digues d’une côte déprimée : le présent. Ni leurs attentes de bonheur et de liberté ni leurs besoins les plus élémentaires ne peuvent être satisfaits. Toutes leurs émotions sont concentrées et comprimées. Ils contemplant la bonne vie de l’anarchie et la réalisation de leur être intérieur alors qu’ils ne peuvent pas se nourrir ni eux ni leurs enfants. Graduellement, bien des éléments de leur personnalité meurent : réflexion, considération, empathie, même leur sens de survie. Leur vie commence à être consumée par un seul et unique sentiment : la rage de la vengeance.

Enfin arrive le moment où tout ce qui est caché surgit à la surface, quand tout ce qui a été gelé commence à bouillir et mijoter, quand tout ce qui a été durci, fond et quand tout ce qui a été supprimé explose. Alors, le monde réagit avec force et met en place des lois d’urgence pour se protéger contre la bonne vie de l’anarchie et ses adhérents secrets. Le même monde qui ne considère jamais de prendre des mesures contre lui-même, qui ne considère jamais d’opprimer l’oppression. Bien sûr qu’il ne le fera pas. S’il le faisait, ce ne serait plus le monde : tout le monde (en français dans le texte), pas seulement les lundis mais tous les jours de la semaine...

Il est facile de condamner les assassins. Mais j’essaie de les comprendre psychologiquement et si j’étais un avocat, je les défendrais contre les limites de la “justice” bourgeoise. Mes mots de fin seront : abdiquez la violence autoritaire et la protection des privilèges et du vol et il n’y a aura plus de hors-la-loi et plus de violence rebelle !”

Landauer prend ainsi une position publique contre la violence, mais il comprend aussi que ces gens réagissent à une cause et ne sont pas des monstres venus de nulle part. Landauer a en fait lu plusieurs plaidoiries de défense d’anarchistes assassins incluant celles de Ravachol, d’Auguste Vaillant et d’Emile Henry et il était familier avec leurs actions et leurs revendications. Landauer n’est pas lui-même une personne de *“la propagande par le fait”*. Ses réflexions sur la violence ici mènent à ces conclusions :

“De ce que j’ai dit jusqu’ici, il s’ensuit ceci : d’abord que l’anarchisme ne peut pas être un mouvement de masse à notre époque, mais seulement ceux d’individus, de pionniers... Ensuite que nous sommes des optimistes invétérés malgré notre scepticisme principal. Nous ne sommes pas des individualistes de la vieille école. Nous croyons en la bonté de l’humanité et en ses immenses capacités. Nous voulons une société anarchiste où les individus peuvent vivre ensemble sur la base des associations libres et du respect mutuel, en un autre terme (économique) : en socialisme.”

Ainsi, Landauer inscrit deux marqueurs précurseurs dans sa compréhension de l’anarchisme : ce n’est pas un mouvement de masse ni une collectivité populiste mais plutôt un mouvement de pionniers individuels rendus efficace par le truchement de leur association libre et de leur respect commun. En d’autres termes, c’est un mouvement éthique de certaines personnes (relativement peu nombreuses).

Landauer est enclin à écrire de nouveau sur la violence, mais de manière différente de celle d’Emma Goldman en la même occasion, l’assassinat du président américain McKinley par Leon Czolgosz. Ici, il se démarque rhétoriquement des “anarchistes” (semblant accepter l’association des anarchistes avec la violence, si ce n’est pour un effet rhétorique) et il commence maintenant à distinguer ses propres vues de l’anarchisme de celles des autres, sur le chemin de pouvoir décrire une construction spécifique de l’anarchisme comprenant sa propre compréhension de celui-ci. Dans cet essai *“Pensées anarchiques sur l’anarchisme”*, Landauer commence par trouver l’idée de “l’anarchisme par la violence” quelque peu bizarre, il écrit :

“Il me semble que la déclaration de Mowbray correspond à l’expression de ce qui est presque devenu le dogme anarchiste, à savoir de percevoir l’assassinat de personnes au pouvoir comme un acte anarchiste. De fait, il est vrai que la plupart des personnes impliquées dans ce genre d’action ces dernières décennies, furent motivées par des croyances anarchistes. Tout observateur objectif dira que ceci est bizarre. Qu’est-ce qu’a à voir avec l’assassinat de personnes, l’anarchisme, une théorie politique désirant une société sans gouvernement ni autorité coercitive, un mouvement contre l’État et la violence légalisée ? La réponse est : rien, rien à voir. Cependant, certains anarchistes tendent à penser que discuter et éduquer n’a pas jusqu’ici porté ses fruits. Ils pensent donc que la destruction doit aller de pair avec la construction et la promotion par la parole. Ils sont trop faibles pour faire tomber les frontières, alors ils se tournent vers la propagation de la propagande par le fait. Les partis politiques s’engagent dans l’action politique, alors certains anarchistes pensent qu’ils doivent individuellement s’engager dans des formes antipolitiques, une politique négative. Ces logiques expliquent leur “action politique” : la propagande par le fait et le terrorisme individuel.”

Landauer accuse de telles personnes d’avoir des motivations égocentriques et d’agir comme les États dont ils veulent se débarrasser. Il pense “l’anarchisme de la violence” comme celui de ceux qui n’ont pas suffisamment anarchisé leur pensée et ne sont devenus que le reflet de miroir de ce qu’ils détestent et méprisent. Ainsi donc, il dit ouvertement : *“Ces anarchistes ne sont pas assez anarchistes à mes yeux”* et il les accuse de se conduire comme “des partis politiques” et d’être “simples d’esprit”. “Qu’obtient-on par la violence ?” Est son processus de pensée. Il appelle bien des anarchistes de simples dogmatistes dans leurs croyances et leur attachement à l’action violente. **Quand on lit entre les lignes, on constate que Landauer critique la psychologie de la violence et demande quel est son but final.** En tant qu’homme qui se révélera être l’homme pour qui les moyens doivent être indistincts des fins, la violence ne peut jamais être une solution pour lui. **La violence ne fait que mener à un cercle vicieux de haine, de guerre, de mort, de destruction, cycle sans fin de violence.** Est-ce cela que les anarchistes veulent ? Ainsi donc :

“Ceci est la fallacie de base des anarchistes révolutionnaires (fallacie que j’ai longtemps partagée avec eux...) : l’idée que l’on puisse atteindre l’idéal de non-violence par la violence et des moyens violents. Dans le même temps ils objectent fondamentalement à la “dictature révolutionnaire” que Marx et Engels appellent de leurs vœux dans leur “Manifeste du parti communiste”, comme une courte période de transition après la révolution. Mais tout cela n’est qu’auto-déception. Toute forme de violence est dictatoriale, à moins qu’elle soit volontairement endurée, acceptée par des masses subjuguées. Ceci n’est pas le cas dans les assassinats anarchistes, qui ne sont que sujet de violence autoritaire. Toute violence n’est que despotisme ou autorité.”

Il est important de souligner ici la position de Landauer contre la violence, parce que cela ouvre de fait la porte à la question : *“Si pas de violence, alors quoi ?...”* Mais Landauer a une réponse à cette question et il commence à l’articuler dans ce passage :

“Ce que les anarchistes doivent comprendre c’est qu’un but ne peut être atteint que s’il est déjà réfléchi dans ses moyens. La non-violence ne peut pas être atteinte par la violence. L’Anarchie existe là où on trouve de véritables anarchistes : des gens qui ne s’engagent pas dans la violence. Ce que je dis ici n’est pas nouveau. C’est ce que Tolstoï nous a dit depuis longtemps... Les anarchistes révolutionnaires vont objecter : si nous sommes non violents, nous permettons notre exploitation et notre suppression et nous ne serons donc pas libres mais esclaves. Quand nous parlons de non-violence, affirment-ils, cela ne concerne pas l’attitude des individus mais de l’organisation sociale. Nous voulons la société anarchiste, mais nous devons d’abord récupérer ce qui nous a été volé et ce qu’on nous refuse.

Mais ceci n’est qu’une autre fallacieuse cruciale : celle disant qu’on peut ou qu’on doit amener l’anarchie au monde, que l’Anarchie est une affaire relevant de toute l’humanité ; qu’il y aura un jour de jugement suivi par une ère millénaire. Ceux qui veulent “amener la liberté au monde”, ce qui sera toujours leur vue de la liberté, sont des tyrans et non pas des anarchistes.

L’Anarchie n’appartient pas au futur, c’est une affaire du présent. Ce n’est pas l’affaire de demander, c’est l’affaire de la façon dont les gens vivent. L’Anarchie, ce n’est pas la nationalisation des résultats du passé, mais c’est un peuple nouveau naissant d’humbles débuts dans de petites communautés qui se forment au sein de l’ancien : une colonisation interne. L’Anarchie n’est pas une lutte de classes, les dépossédés contre les possesseurs, mais c’est le mouvement d’individus souverains, libres, forts et motivés qui se libèrent de la culture de masse et qui s’unissent sous de nouvelles formes. La vieille opposition (NdT : antagonisme) entre destruction et construction commence à perdre de sa signification : ce qui est en jeu ici sont de nouvelles formes d’existence sociale qui n’ont jamais existé.

*Si les anarchistes comprenaient que le cœur même de l’anarchie réside dans les profondeurs de la nature humaine et s’ils pouvaient suivre cela comme guide principal de leur conduite, alors cela les mènerait loin des masses et ils comprendraient avec effroi la distance séparant leurs convictions et leurs actions présentes et ils comprendront alors que cela devient bien trop banal et fade pour un anarchiste de tuer un McKinley ou de commettre de telles actions tragiques et stériles. Quiconque tue, meurt. **Ceux qui veulent créer la vie doivent aussi l’embrasser et renaître de l’intérieur.”***

Ceci me semble venir en droite ligne des cogitations de Max Stirner, que Landauer connaissait et de sa distinction entre “révolution” et “insurrection”. Les insurgés, comme se le rappelle sans doute mes lecteurs, ne permettent pas d’être organisés, pour paraphraser Stirner. Les révolutionnaires veulent

juste imposer leur ordre et Landauer accuse bon nombre d'anarchistes d'être des "révolutionnaires" plutôt que des "insurgés". Ceci est une ERREUR. Pour Landauer, comme nous allons le voir, l'anarchisme est essentiellement quelque chose à votre sujet, de qui vous êtes, votre éthique, qui vous êtes intellectuellement, politiquement, ces choses qui irradient de vous à travers vos relations aux autres, de et à travers de nouvelles formes sociales. Ce n'est pas, ne sera jamais, un "anarchisme" dogmatique et forcé à imposer aux autres, même en le voyant comme une manière bienveillante d'agir "pour le bien de tous". L'anarchisme pour Landauer n'est pas du tout quelque chose d'imaginer par analogie à la "fin des temps" chrétienne ou de la guerre pour en finir avec la guerre. Ce n'est pas au sujet de "tuer les méchants" afin que seuls demeurent les "bons". Le comment Landauer termine cette réflexion nous instruit sur la façon dont il perçoit les conceptions anarchistes des choses qu'il pense être dans l'erreur et d'un « état d'esprit anarchiste » qu'il pense devoir être mis à jour :

*“Les anarchistes ont toujours été trop attirés par des systèmes et attachés à des concepts rigides et étriqués. Ceci en fait, est la réponse finale à la question du comment les anarchistes peuvent-ils trouver une valeur quelconque à tuer des êtres humains. Ils ont pris l'habitude de ne considérer que des concepts et non plus des personnes de la vie réelle. Ils ont divisé l'Humanité en deux classes statiques et hostiles. Lorsqu'ils tuent quelqu'un, ils ne tuent plus une personne mais un concept, celui de l'exploiteur, de l'oppresseur, du représentant de l'État. C'est pourquoi ceux qui sont souvent les plus doux et gentils dans leurs vies privées, commettent les actions les plus inhumaines dans la sphère publique. Là, ils ne ressentent plus, ils sont isolés de leurs sens. Ils agissent comme des êtres exclusivement rationnels, qui, comme Robespierre, sont les serviteurs de la raison ; une raison qui divise et qui juge. Cette logique froide, spirituellement vide, et destructrice est celle utilisée par les anarchistes pour condamner à mort. Mais l'anarchie n'est ni facilement atteignable ni moralement si dure, elle n'est pas non plus si définie comme ces anarchistes le pensent. **Ce n'est que quand l'anarchie devient pour nous un rêve sombre et profond et non pas une vision atteignable par des concepts, que notre morale et nos actions deviennent une.**”*

Dans son essai "La communauté par la séparation", Landauer ne répond pas à des événements ou des idées, mais présente sa vision de l'anarchisme et le titre choisi représente de fait l'idée. Ici, Landauer explique plus précisément sa distinction entre les gens basée sur leur conscience ou esprit (***certain on dit que Landauer était un mystique anarchiste, je pense qu'il est le pourvoyeur d'un "anarchisme spirituel" si nous comprenons cela dans le sens nietzschéen, de sens "d'esprit libre" et non pas dans le sens chrétien***), d'une véritable conscience active, intelligente, spatiale, d'eux-mêmes et des autres dans la société. Par exemple Landauer commence dans cet essai à distinguer le fossé entre une "avant-garde" et "le reste de l'Humanité". Ce qui distingue les gens, c'est la façon dont ils réagissent à leur contextualisation sociale. Il dit :

“Ce n'est pas une question de connaissance ou de capacité, mais de perspective et d'orientation. La position sociale de l'individu de la masse dérive d'un héritage qui détermine son existence aussi bien de l'extérieur que de l'intérieur : il appartient à une certaine famille, à une certaine classe, il acquiert certaines connaissances et suit une certaine foi, il se tourne vers une certaine profession, il est catholique ou protestant, allemand ou anglais, français, patriote, c'est un commerçant ou un éditeur de presse. Autorité, habitude, coutume, moralité, temps et classe définissent son existence.”

Mais comme il y a peu de gens qui réagissent à leurs circonstances en les ignorant pour gagner une nouvelle conscience d'eux-mêmes et des autres dans le monde (les médias de masse, la propagande politique et maintenant les réseaux sociaux s'assurent que cela ne se produise pas ou très peu...). Que doit faire un anarchiste ? Là-dessus Landauer est très clair :

“Nos âmes ne peuvent plus tolérer plus longtemps cette confusion. La conclusion est que nous devons cesser de descendre vers les masses. Nous devons les précéder. Dans un premier temps, il peut paraître que nous nous en détachions ; mais nous ne pouvons trouver la communauté que nous attendons et dont nous avons besoin si nous, la nouvelle génération, nous séparons des vieilles communautés. Si nous opérons une séparation radicale et si nous, en tant qu’individus séparés, nous plongeons dans les profondeurs de notre être afin d’atteindre le cœur même de notre nature cachée, alors nous trouverons la plus ancienne et la plus complète des communautés ; une communauté qui non seulement comprend et englobe notre humanité mais aussi l’Univers entier. Quiconque découvre cette communauté en lui-même sera éternellement heureux et joyeux et le retour à des communautés communes et arbitraires telles que celles d’aujourd’hui sera impossible.”

Ici, Landauer distingue trois types de communauté : une communauté individuelle (c’est à dire une communauté d’individus) ; les États et sociétés bourgeoises et une communauté anarchiste qu’il définit comme *“les associations libres momentanées d’individus basées sur des intérêts communs”*. Landauer dit : *“J’essaie de me construire un nouveau monde sachant que je n’ai pas vraiment de terrain pour le construire ; tout ce que j’ai est un besoin.”* Il voit la communauté à construire comme *“notre ouverture à ce qui est au-delà de notre “je”, en utilisant notre “je”. Nous utilisons nos sens pour nous étendre sur ce qui est au-delà d’eux ; nous essayons de comprendre le monde avec toute la richesse de nos vies, avec nos passions, et avec notre contemplation la plus profonde.”* Il suggère que *“Nous devons comprendre que nous ne faisons pas que juste percevoir le monde, mais que nous sommes le monde.”* Il demande que “nous retournions à nous-mêmes et qu’alors nous trouverons véritablement l’univers” dans une conception qui imagine que le monde est dans tout être vivant. Il fonctionne au sein d’une notion philosophique de l’infini qui fait de nous une partie d’un “courant, d’un ruisseau éternel” :

“Clarifions tout ceci et nous savons maintenant ce que signifie de clarifier, c’est à dire de créer une disposition nécessaire, que le passé, le présent et le futur, ainsi que les notions d’“ici” et de “là-bas”, ne sont qu’un ruisseau unique/unifié éternel qui s’écoule de l’infini vers l’infini. Il n’y a ni cause ni effet de ce monde.”

Ceci paraît être de circonstance pour contrecarrer une compréhension du monde purement matérialiste (et souvent simplement économique) prévalent chez les marxistes, les communistes et les anarchistes de cette époque. Landauer imagine que nous pensons de toute façon avec “un langage psychologique métaphorique”. En fin de compte, il trouve que “la matière est rigide, ce n’est donc pas surprenant que les matérialistes le soit également”. Mais ce n’est pas pour la cause de spéculations religieuses que Landauer accepte les arguments de Stirner et ce qu’il décrit comme son agenda de détronement permanent de tous les dieux et de toute pensée “sacrée”. Il écrit :

“Le dernier grand nominaliste fut Max Stirner, qui, avec la plus radicale rigueur, a libéré nos esprits du fantôme de ce que les notions abstraites sont. L’essence de ses enseignements peut être résumée dans ces quelques mots paraphrasés : “Le concept de dieu doit être détruit. Mais ce n’est pas dieu qui est l’ennemi, c’est le concept.” Stirner a découvert que toute oppression vient en fin de compte, de concepts et d’idées qui sont acceptés comme sacrés. D’une main ferme et déterminée, il démontra des notions comme celles de dieu, du sacré, de la moralité, d’État, de la société et de l’amour et démontra de manière rigolarde leur vacuité.”

Ainsi, Landauer localise la source de notre oppression dans nos idées et nos croyances, celles que nous acceptons intellectuellement et que nous justifions moralement. Mais Landauer ne s’arrête pas

en si bon chemin et accuse Stirner de fabriquer une nouvelle sorte de sacré : “l’individu concret et isolé”. Landauer désire abolir aussi cela et suggère “*il n’y a pas d’individus, seulement des affinités et des communautés*” ; il n’y a que “vie immanente” et “forces présentes”. Un être humain n’est jamais seul mais il est un être ayant plus ou moins de connexions actives avec et envers les autres, qui ne sont pas moins vivants que lui, tout existe d’un seul coup et vous faites partie du tout :

“Nous faisons partie d’une chaîne indestructible qui vient de l’infini et va vers l’infini, même si de petits segments peuvent se déchirer et avoir des complications. Tout ce que nous faisons durant notre existence nous connecte avec l’Univers et même notre corps mort, sans vie, est un pont qui est utilisé pour continuer notre voyage dans l’Univers.”

Ainsi, le monde est un “*complexe ruisseau d’âmes*” et “*notre monde ne peut être compris que si nous comprenons quelques parallèles, perspectives supplémentaires par lesquelles nous l’avons créé*”, une sorte d’intersection anarcho-spirituelle. Vous pouvez bien vous demandez maintenant qu’est-ce que tout ce blabla philosophico-spirituel a à faire avec l’anarchisme, mais voilà le but : “*l’efficacité est réalité...ce qui est réel, ce sont les connexions et les communautés*”. Donc :

“Les corps individuels qui ont vécu sur terre depuis le début ne sont pas la somme d’êtres individuels isolés ; ils forment une véritable grande communauté, très réelle, un organisme ; un organisme qui change en permanence, qui se manifeste toujours en de nouvelles formes individuelles. Aussi peu que notre conscience ne connaisse habituellement au sujet de la puissante et réelle vie de nos désirs supposément inconscients, de nos désirs, nos réflexes et nos automatismes physiques et aussi peu connaissons-nous de la vie de nos ancêtres en nous-mêmes. Et pourtant leur existence est indéniable. Si nous ne reconnaissons pas cela, le sens de la vie et du monde demeurera un mystère pour nous, ils seront tous composés de matière, toute perception et fantôme. L’Humanité n’est pas une abstraction, ce n’est pas un mort, mort pour nous ; l’Humanité est réelle et vivante et les individus le sont aussi, ainsi que leur conscience, les individus changent, ils émergent individuellement, changent et ne sont que des ombres qui disparaissent, un autre changement.”

Ainsi, Landauer voit une connexion avec les autres en chacun de nous, simplement par la vertu du fait que nous existons. Nous ne sommes pas des êtres uniques ; nous ne vivons ni ne venons d’un vide. Nous sommes des particules d’un organisme ou une communauté de nos êtres propres. Là est la connexion, un indice de nos natures interconnectées en nous-mêmes. Ainsi, Landauer se fait l’avocat de la communauté, imaginant chacun d’entre nous être un en miniature, nos connexions sociales constituant ce qui fait de nous ce que nous sommes. Mais nous ne parlons pas ici de “*commodités arbitraires renforcées par l’autorité*.” Ce sont, nous dit Landauer, “*la superficialité de la mentalité de troupeau*” [cette dernière expression trahissant l’intégration de la lecture de Nietzsche par Landauer]. Ce que veut dire Landauer est que “*la véritable individualité est celle que nous trouvons au plus profond de nous-mêmes, c’est la communauté*” et par là donc :

“Lorsque les individus se sont transformés en communautés, ils sont alors prêts à former des communautés plus vastes avec des individus pensant de même. Ceci sera une nouvelle forme de communautés, établies par des individus ayant le courage et le besoin de se séparer de la fadeur de la superficialité.”

Pourtant, il y a une autre chose de mystique, de spirituelle qui va avec ça, une façon de ressentir et de matérialiser cette nature de communauté. Cela s’appelle “amour” :

“Il y a une autre façon de sentir l’infini, la plus splendide de toutes. Nous sommes tous familiers avec elle tant que nous ne sommes pas entièrement corrompus par la décadence et la superficialité égoïste de nos communautés arbitraires et déformées. Je parle ici de l’amour. L’amour est une chose tellement merveilleuse et universelle, un sentiment qui nous chavire et nous élève jusqu’aux étoiles, parce qu’il est ce cordon ombilical qui connecte notre enfance avec l’Univers. Là se trouve un sens plus profond du fait que le nom et l’expérience de la communauté, le sentiment qui nous connecte avec l’humanité : l’amour, l’amour humain, est le même terme que nous utilisons pour l’amour entre les sexes qui nous connecte avec les générations suivantes. Maudit soit le sans-âme qui ne frémit pas quand il entend parler d’amour ! Maudit soit ceux pour qui la satisfaction sexuelle n’est rien d’autre qu’un plaisir sensoriel ! L’amour illumine le monde et envoie des étincelles au travers de nos êtres. Il est le moyen le plus profond et le plus puissant pour comprendre ce que nous avons de plus précieux.”

“Un amour pour l’Humanité”, suggère Landauer, “fait partie de notre être le plus profond.” Mais attendez... Landauer n’a-t-il pas commencé par dire qu’il y avait un vaste fossé de conscience entre les anarchistes et le reste ? Il n’est pas inconscient de cela :

“J’ai parlé de ce fossé qui nous sépare, les nouveaux êtres humains et les masses et au sujet de la nécessité de nous séparer de ceux unifiés par l’État. Ceci pourrait sembler contredire ma pensée qu’un amour pour l’humanité fait partie de notre être le plus véritable. Laissez-moi expliquer : d’un côté, il semble clair que tous les êtres humains contemporains, les civilisés et les autres, sont si reliés à nous qu’il est difficile de ne pas les aimer comme nous aimons quiconque est plus proche de nous. D’un autre côté, la relation est difficile, aussi difficile que celle parfois avec nos proches : ils sont très proches de nous dans leurs êtres et leurs caractéristiques et nous ressentons ce lien de sang et nous les aimons, mais nous ne pouvons pas vivre avec eux. La plupart de nos contemporains ont déformé leur humanité à cause de leur étatisme et de leur bassesse sociale ainsi que leur stupidité ; ils ont aussi déformé leur animalité par leur hypocrisie, leur fausse moralité, leur couardise et leur anti-naturalisme. Mais durant les quelques occasionnelles heures de clarté ou de désespoir, ils ne peuvent pas retirer leur masque. Ils ont bloqué leur chemin vers l’Univers ; ils ont oublié qu’ils peuvent se transformer en dieux. Nous voulons pourtant être tout : humains, animaux et dieux ! Nous voulons être des héros !”

Ainsi, la proposition de Landauer est que ceux qui ont cette conscience anarchiste, ces esprits libres, ces “nouveaux êtres humains”, se séparent de la société et créent leurs propres et nouvelles communautés. Il justifie ceci non pas seulement par la nécessité mais “pour l’amour de l’Humanité”. Ces personnes doivent vivre une nouvelle vie pour l’intérêt général et créer des “centres de nouveaux êtres” et il lance cet appel à tous ceux qui veulent entendre, qui veulent vivre une nouvelle vie anarchiste selon des valeurs et des principes différents, vivre selon une nouvelle éthique et de nouveaux idéaux :

“Pour l’amour de l’Humanité qui a perdu son chemin, pour l’amour de ceux qui viendront après nous, pour finalement l’amour du meilleur en nous, nous voulons quitter ces gens, nous désirons notre propre compagnie et nos propres vies ! Loin de l’État, aussi loin que nous le puissions ! Loin de la marchandise et du commerce ! Loin des Philistins ! Laissez-nous, nous qui nous sentons les héritiers du millénaire, nous qui nous sentons simples et éternels, qui sommes des dieux, laissez-nous former une petite communauté de joie et d’activité. Laissez-nous nous créer comme êtres humains exemplaires. Laissez-nous exprimer tous nos désirs : le désir de quiétisme et d’activisme, le désir de réflexion et de célébration, le désir de travail et de loisir. Il n’y a pas d’autre voie pour nous ! Cette croyance intime est née du chagrin : nous voulons ressentir la plus grande joie de la création parce

que nous sommes désespérés. Ceux qui en ont déjà fait l'expérience savent que la seule façon de réveiller les gens est par le génie religieux, c'est à dire par la vie exemplaire de ceux qui font tout pour se hisser hors de l'abîme. Ces individus savent que toutes ces questions sont de très sérieuses questions existentielles."

Voilà ce que veut dire Landauer par "la communauté par la séparation"...

NdT : Cette conception de Landauer a été mis sous forme romanesque par l'excellente écrivaine de science-fiction Ursula K. Leguin dans son roman "The Dispossessed", "Les dépossédés" (Prix Nebula du meilleur roman de science-fiction, 1974, publié en français en 1975), qui met en scène la visite sur une planète, organisée comme la nôtre, de représentants d'une communauté anarchiste s'étant "séparée", retirée de la vie de la planète en créant, il y a des générations, une communauté séparée sur la lune, satellite naturel de cette planète, le choc des civilisations est conséquent. Excellent bouquin aux grandes ramifications anthropologiques existentielles. À lire...



Le morceau suivant que je vais considérer est l'essai historique d'amplitude écrit par Landauer en 1907 : "Révolution". Cet essai analyse la révolution dans différentes ères historiques afin de proposer une compréhension de la révolution, ses buts et ses utilisations. Il ne devrait pas être surprenant que la conclusion ici ne peut pas être un événement catastrophique qui change les circonstances du monde pour toujours et pour le meilleur comme une sorte d'apocalypse anarchiste, comprise de manière matérielle. Nous devons savoir maintenant que pour Landauer, les choses ne peuvent pas se dérouler de la sorte. Cela ne nous fait donc pas ici révéler la fin avant le début lorsque Landauer conclut que "aucune révolution ne remplira jamais ses buts. La révolution est un moyen en soi : elle sert la revitalisation de la force et de l'esprit." Ici, Landauer ne suggère pas que la révolution physique n'a pas de sens, simplement si c'est là tout ce qu'elle est, alors elle loupe complètement le coche de ce qu'il veut dire. Mais alors, qu'est-ce que la "révolution" pour Landauer ?

"La révolution concerne la communauté dans toutes ses dimensions. C'est à dire pas seulement l'État, les propriétés de ce monde, les Institutions religieuses, la vie économique, la vie intellectuelle, les Écoles, les Arts ou l'Éducation, mais une combinaison de tout ceci, une combinaison qui, durant une certaine période de temps, reste dans un état relatif de stabilité autoritaire."

Ici, Landauer révèle le côté conservateur de sa société, il ira jusqu'à dire "peuple d'esprit, l'esprit étant l'amour et création de communauté, a besoin de la famille, du troupeau, de la nation (langage, coutumes, arts). Ces formes sociales sont les ponts de lumière qui connectent nos mondes différents. Ils créent aussi de nouvelles formes de communautés qui dépassent les formes rigides de la communauté créée et construite sur la haine, le manque d'esprit, et la méchanceté." Je ne suis pas d'accord avec ceci, mais Landauer veut construire sa révolution sur ces fondations et qu'elles soient bonnes ou pas pour la révolution et l'esprit est juste la question. Ainsi, plus loin dans l'essai, il dit ceci :

"Pendant une révolution, les gens sont emplis d'un esprit et sont complètement différents de ceux qui n'en ont pas. Les gens sont emplis de cet esprit qui est autrement réservé aux personnes exemplaires ; tout le monde est courageux, sauvage et fanatique, plein d'attention et d'amour dans

le même temps. Une fois l'esprit parti, ils veulent tous Panem et Circenses, du pain et des jeux, une fois de plus."

Ici, j'espère que vous pouvez voir pourquoi j'ai parlé de "conscience" en référence à Landauer car cela semble analogique à ce à quoi le mot "esprit" semble vouloir se référer. Dans les temps révolutionnaires, les gens sont possédés par une conscience, un esprit révolutionnaire. Mais en des temps non révolutionnaires, Landauer semble se référer à l'esprit en des termes plus restrictifs, plus élitistes peut-être, puisqu'il pense que ce ne sont que les êtres exemplaires qui le possèdent.

Landauer cite La Boétie pour répondre à la question de savoir pourquoi les gens se laissent-ils abuser, torturer et opprimer :

"Comment le tyran peut-il avoir tant d'yeux afin de vous contrôler si vous ne lui prêtez pas les vôtres ? Comment peut-il avoir tant de mains pour vous frapper si vous ne leur fournissez pas ? Comment peut-il avoir du pouvoir sur vous si ce n'est au travers vous ? Comment peut-il vous persécuter si vous ne le lui permettez pas ? Que peut-il vous faire si vous n'êtes pas le receleur des voleurs qui vous volent et l'aide des meurtriers qui vous assassinent ? Que peut-il vous faire si vous n'êtes pas votre propre traître ?"

2^{ème} PARTIE

De là, Landauer en vient avec son explication pour dire que quelles que soient les libertés que nous avons pu avoir à un moment donné, elles nous ont été retirées et la servitude les a remplacées. Ceci est important pour Landauer qui pense que quoi que ce soit de mis en valeur et incité finira par l'emporter : *"Le naturel peut être bon comme il est, mais il disparaît si on n'en prend pas soin. Nous sommes déterminés par ce dont nous prenons soin, quel que soit la forme prise et quel que soit notre nature."*, citant La Boétie. Le fait est que bon nombre d'humains *"ne connaissent pas mieux que d'être soumis"* car *"ils ont toujours ainsi."* Ainsi, citant toujours La Boétie : *"Ils se tournent en la propriété de ceux qui les oppriment, parce que le temps a rendu cela comme inévitable. En réalité, le temps ne corrige jamais une erreur, mais la multiplie une multitude de fois."*

Ce que déduit ici Landauer de La Boétie est que *"l'amour et l'amitié n'existent que parmi les gens de bien. Là où il y a cruauté, malhonnêteté, injustice, il ne peut pas y avoir d'amitié."* Il n'y a que l'attention au meilleur, s'occuper de soi-même avant tout, toujours regarder par-dessus son épaule et s'inquiéter de savoir quand la prochaine coercition ou le prochain abus vont se produire. Tout est question de relations. Mais du point de vue individuel : *"Nous n'avons besoin de rien... si ce n'est que du désir et de la volonté d'être libre. Nous souffrons de fait d'une servitude volontaire."* Nous avons besoin d'une conscience révolutionnaire, un esprit libre insurrectionnel et donc :

"Le feu de la tyrannie ne peut pas être combattu de l'extérieur avec de l'eau. C'est sa source qui doit être éliminée. Les personnes qui l'alimentent doivent arrêter de le faire. Ce qu'ils sacrifient à ça, ils doivent le garder pour eux-mêmes."

Il cite de nouveau La Boétie pour marteler ce point toujours plus fort :

"Il n'est pas nécessaire de combattre le tyran, ni non plus de se défendre contre lui. Le tyran va éventuellement perdre de lui-même. Les gens doivent juste cesser d'accepter la servitude. Ils n'ont

pas besoin de prendre quoi que ce soit du tyran, ils doivent simplement cesser de lui obéir. Ils n'ont pas besoin de changer, simplement d'arrêter d'entraver leur propre développement... Quand le tyran ne reçoit plus et qu'on ne lui obéit plus, il finit nu, sans force et sans pouvoir. Il finit par ne plus rien être. Il partage la destinée d'une racine qui est laissée sans eau et sans nourriture : il devient un vieux morceau de bois sec et mort."

Ceci articule un point fondamental chez Landauer, quelque chose qui est à la base de sa pensée et essentiel à la construction de son anarchisme : ce point essentiel est que l'anarchisme vient DE L'INTÉRIEUR DE NOUS-MÊMES [tout comme Jésus pensait au sujet du royaume de dieu, Luc : 17] Il écrit :

*"Si les révolutions individuelles sont des microcosmes récurrents qui résument et précèdent les idéaux généraux de la révolution, alors l'essai de La Boétie est le plus parfait de tous les microcosmes de révolution. Il représente un esprit qui apparaît d'abord comme étant seulement négatif. Mais qui bientôt tire suffisamment de pouvoir de sa négativité pour proclamer le positif à venir même s'il ne peut pas être encore décrit. L'essai de La Boétie a déjà dit ce que d'autres diront plus tard en différentes langues : Godwin, Stirner, Proudhon, Bakounine, Tolstoï... **Le message est : C'est en vous ! Pas en dehors. C'est vous. Les humains ne doivent pas s'unir sous la domination, mais comme frères, sans domination : an-archie...***

La négation émise par les âmes rebelles est emplie d'amour ; un amour qui est force, dans le sens si bien formulé par Bakounine : 'la joie de destruction est une joie créatrice.' Les âmes rebelles savent que les humains sont frères et qu'ils doivent vivre en fraternité. Mais ils croient qu'il suffit de vaincre des obstacles externes des puissances externes ; ceci ne fera fraterniser les humains que quand ils luttent et peut-être renversent ces obstacles externes. Un esprit commun peut être ressenti durant une révolution, mais il ne prend pas vie. Une fois la révolution finie, il est parti. Nous pouvons entendre les gens dire : oui, mais l'esprit demeurera une fois que la révolution aura été couronnée de succès, quand le monde ancien ne pourra plus ressurgir ! D'après cette même logique, on pourrait dire : si je pouvais me rappeler de mes rêves et les fusionner dans ma mémoire et ma conscience, alors je serai le plus grand poète. La réalité et l'idée de la révolution la définissent comme une période de santé entre deux périodes de maladie. S'il n'y avait pas de maladie avant et après, alors elle ne serait pas ce qu'elle est.

Un véritable changement de l'Humanité a besoin d'un supplément à la révolution, quelque chose d'une nature totalement différente. Nous pouvons ajouter une variation au slogan ci-dessus : sans domination, avec esprit ! Cela ne suffira pas de juste l'appeler esprit. L'esprit doit nous parvenir. Il a besoin d'une couverture et d'une forme. Personne ne connaît son nom et ce qu'il est vraiment. Ceci crée une angoisse qui nous aide à nous impliquer à la transition et au progrès. Ne pas savoir à quoi s'attendre veut dire garder les idées en vie. Que voudraient dire les idées si elles étaient déjà réelles ?"

La formule de Landauer ici est donc *"sans domination, avec esprit"*. Mais cela est plus que nous et donc Landauer conçoit non pas seulement des gens d'esprit, mais des communautés de gens, hors de l'État, communautés d'esprit également. Ce ne *"sont pas une somme d'atomes d'individus, mais une unité organique, un réseau de beaucoup de groupes."* Landauer pense que ceci n'est pas nouveau et *"a existé depuis longtemps"*. Landauer pense qu'*"un esprit commun peut exister quand il y a quelque chose pour lui à remplir et duquel il peut s'étendre. Ainsi ces groupes de gens d'esprit doivent donner*

une forme à leur existence commune et leur “esprit commun”. Ceci nous ramène au point de vue de Landauer sur la révolution :

“C’est la destinée de la révolution à notre époque : fournir un lac spirituel à l’Humanité. C’est dans le feu de la révolution, dans son enthousiasme, sa fraternité, son agressivité que l’image et le sentiment d’unification positive s’éveillent ; une unification qui vient au travers d’une qualité de connexions : l’amour comme force. Sans régénération temporaire nous ne pouvons pas continuer et sommes condamnés à nous noyer.”

Ainsi donc Landauer voit l’amour dans la révolution, la joie et l’espoir fondus dans les cœurs et les esprits de beaucoup comme énergies régénératrices. Il ne se fait pas d’illusion sur ce que les révolutions fonctionnent, même s’il concède qu’elles peuvent amener certains bénéfices qui peuvent être perdus par la suite, ou pas... mais cela n’a pas d’importance, car c’est la mise en mouvement de cet esprit qui est la chose la plus importante. ***Dans les temps révolutionnaires, les gens agissent et croient. Ils agissent pour eux-mêmes et ceux qu’ils aiment et invitent les autres à les rejoindre. Une solidarité de cause se crée avec d’autres êtres humains. C’est cet esprit, et tout ce qu’il peut générer et créer, dont nous avons besoin. C’est là que réside la véritable révolution,*** ainsi :

“Certains essaient de nous convaincre en ces temps faibles et stériles, privés de sentiment et honteux de l’amour et de l’affection, que la fraternité n’est plus juste qu’un mot vide de sens. Rien ne peut être plus éloigné de la vérité ; nous devons le déclarer haut et fort et sans hésitation : les êtres humains sont frères ! C’est ce que toutes les révolutions passées nous ont enseignées et ce que nous enseignerons aux futures révolutions. Il y a des mots dont les origines sont suffisamment fortes pour supporter toutes les adaptations les plus frivoles et les plus étriquées, ainsi que toutes les formes de ridicule. Nous devons ce mot de Fraternité à la révolution française. Il résume sa joie et son bonheur : les humains se sentirent comme des frères, et, ne l’oublions surtout pas, comme des sœurs aussi !”

Ces mots sont prononcés dans l’intention de dire que le problème avec l’État est qu’il remplace l’esprit et cette fraternité avec “la domination, le contrôle externe et la mort.” ***Landauer pense cet esprit comme étant la “souveraineté intérieure” d’une façon très stinerienne / nietzschéenne et totalement compatible avec l’inservitude volontaire tant voulue par La Boétie.*** Ses communautés sont des communautés de ces personnes, c’est pour cela qu’elles sont aussi considérées comme des communautés d’esprit. Ainsi, “à la fin, la révolution sociale veut dire d’autre que la construction et l’organisation pacifique fondées sur un nouvel esprit et créant ainsi un nouvel esprit.” ***Landauer prévoit un “Bund de communautés économiques” [Bund en allemand voulant dire une alliance, une union ou une association] qui remplacera l’État.*** Mais ceci n’est pas comme dans les actions bibliques des apôtres, dans l’attente que l’esprit tombe sur nous. “*Ce n’est pas l’esprit qui nous met sur la voie, c’est notre voie qui permet à l’esprit de naître.*” Nous qui sommes conscients de cet esprit en notre sein, devons nous soulever et agir pour alimenter cet esprit en nous-mêmes.

Nous avons maintenant l’époque de la vie de Landauer où il s’est retrouvé impliqué à créer un tel Bund appelé le “Bund socialiste”. En conséquence, vers cette période 1909-1910, il écrivait plusieurs articles et pamphlets qui furent publiés pour en faire la promotion. Le premier d’entre eux que je considère est “*Que veut le Bund socialiste ?*” Et la question y trouve quasiment sa réponse dans sa première ligne : “*Le Bund socialiste veut unifier tous les humains qui sont sérieux au sujet de vraiment réaliser le socialisme.*” (C’est à dire l’anarchisme). Contrairement aux autres idées voulant que l’anarchisme ne soit qu’un rêve distant accessible après que la société ait été adéquatement préparée

et éduquée, Landauer ajoute que “le socialisme ne viendra jamais si vous ne le créez pas.” ***À ceux qui disent que la révolution doit d’abord venir, Landauer répond “Mais comment ? Et d’où ?” Le Bund de Landauer donc, et son idée, est de ne pas attendre, de ne pas se fixer sur des méta-narratifs d’apocalypse absolue et de changement du monde, mais de s’y mettre localement avec ce que ceux ayant le même esprit et la même volonté peuvent faire ici et maintenant.***

Il est clair sur ce que “Nous disons que tout doit être renversé ! Nous refusons d’attendre la révolution afin de commencer la réalisation du socialisme ; nous commençons la mise en place du socialisme afin d’amener la révolution !” ***Une préoccupation ici est que les gens, y compris les révolutionnaires, créent des vies au SEIN DU CAPITALISME alors que ce dont on a besoin est de vies EN DEHORS DU CAPITALISME. Ceci semble être une distinction vitale, car le capitalisme est en lui-même une série de relations coercitives et donc comment l’anarchisme peut-il surgir si vous restez dedans ? Une coupure, une sécession définitive doit être entreprise. De nouvelles relations doivent commencer.***

À cet égard, Landauer voit l’État comme jouant le rôle du gardien du capitalisme, en faisant juste assez ou juste ce qui est nécessaire, pour maintenir les gens dans le capitalisme :

“Que fait l’État ? Il allège quelques-unes des plus grandes souffrances, il sauve le capitalisme de se suicider en utilisant des assurances, la Sécurité sociale et des interventions légales ; il maintient aussi le système de l’injustice, de la production inepte et de l’incompétence de distribution des biens et denrées. Le capitalisme avance. C’est le résultat des efforts de l’État et ceci inclut les efforts de la classe travailleuse et de ses représentants.”

Le seul intérêt des capitalistes, qu’ils soient PDG ou Politiciens, est que le CAPITALISME AVANCE. C’est souvent avec l’accord et l’aide de gens qui, nominativement, seraient voués à le détruire [ce que La Boétie a décrit comme la “servitude volontaire”]. Mais le capitalisme se contre-fout de savoir si vous l’aimez ou pas, pourvu que, que vous le vouliez ou pas, vous alliez dans son sens. Pourtant, le capitalisme n’est qu’un système relationnel que nous soutenons tous par notre participation. Oui, entreprises et gouvernements peuvent bien nous harceler ou nous cajoler afin de maintenir la relation capitaliste, mais, comme l’a suggéré La Boétie, nous pourrions tout aussi bien dire NON ! Nous avons ce pouvoir du refus... Il y a bien sur des conséquences à cela [de bonnes conséquences d’un point de vue anarchiste égoïste, comme prendre la responsabilité de soi-même], mais il y a aussi des conséquences pour continuer à maintenir cette relation capitaliste, comme par exemple la destruction de l’environnement à l’échelle planétaire et une misère croissante sur cette planète (NdT : y compris de nos jours dans les pays dits “industrialisés”...)

Le capitalisme ne fait que prendre, exploiter et jeter ses déchets. Il ne fait pas grand-chose d’autre et n’a que peu de préoccupation pour la vie. Pourtant même les travailleurs et les consommateurs jouent leur rôle dans ceci, comme je l’ai dit, ceci n’est pas grand-chose d’autre qu’un système relationnel dans la réalité. Quelques soient les “réformes” toujours offertes dans un tel scénario par les politiciens, tout ceci n’est fait que pour maintenir le capitalisme en ordre de marche. Il y a une chose que tous ceux qui en profitent sur le court terme ne veulent pas, c’est que cela cesse d’être une façon d’organiser complètement les humains et leurs relations.

Comment arrêtons-nous le capitalisme ? En agissant et autres façons interrelationnelles. Une idée de Landauer est “la grève générale active”, ce qui veut dire cesser de travailler pour les propriétaires et travailler pour nous-mêmes (NdT : ce que les anarchistes appellent aussi “la grève générale expropriatrice”, Landauer fut assassiné en 1919, les conseils ouvriers italiens de Lombardie la mirent en

application avec succès en 1920, la trahison des communistes autoritaires d'État y mit un terme...) **Landauer introduit l'idée ainsi :**

“Nous demandons la grève générale active ! Cela ne veut pas dire que nous tournons immédiatement pour “combattre l'État et la capital”. On ne commence pas à la fin, mais au début ! Si rien n'a été fait pour le socialisme jusqu'ici, s'il n'y a aucun signe de lui jusqu'ici, alors pourquoi allons-nous combattre et courir ? Pour la domination de quelques leaders, qui nous diront toujours ce qu'il faut faire, que produire et comme le distribuer ? Ne serait-il pas beaucoup mieux si nous savions tout cela et le faisons nous-mêmes ? C'est pourquoi nous disons que l'action de la classe travailleuse est... le travail ! Dans la grève générale active, les travailleurs vont affamer les capitalistes, parce qu'ils vont travailler pour eux-mêmes et pour leurs besoins ! Vous les capitalistes, aurez toujours de l'argent, des documents et des machines bien entendu. Mangez-les ! Échangez-les ! Vendez-les ! Faites ce que vous voulez. Si cela ne vous aide pas... alors, travaillez ! Comme nous. Vous ne vous accaparez plus notre travail, nous en avons besoin pour nous-mêmes et nous l'avons libéré de vos entraves. Nous l'utilisons maintenant pour la création du socialisme. Le jour où ceci se produira marquera le seul véritable commencement du socialisme.”

Un second article de Landauer publié en regard du Bund socialiste, et dans la publication “*Le socialiste*” qu'il éditait, fut “*La voie socialiste*” où il expliqua ouvertement qu'un anarchisme qu'il comprenait était un anarchisme qui laissait le terrain capitaliste où il se tenait pour d'autres terrains. Il l'a dit de manière simple comme étant “*nous désirons des formes différentes de relations humaines*”. En conséquence :

“La première étape dans la lutte des opprimés et des classes qui souffrent, tout autant que pour l'esprit individuel en rébellion, est toujours l'insurrection, la rage, un sentiment sauvage. Si ceci est suffisamment fort, les actions et réalisations y sont directement connectées, à la fois les actions de destruction et les actions de construction... Dans une telle période, nous ne devons plus réfléchir sur la réalité qui nous entoure et les idées qui emplissent nos têtes. Nous devons trouver les gens qui ont la volonté de quitter cette réalité laide, corrompue et oppressive et désirent en créer une nouvelle. Nous devons poser la question de savoir qui sont les créateurs. Nous ne devons pas questionner les théories et les idées des personnes, mais leur force à ne plus vouloir participer.”

Ceci mène Landauer une fois de plus à se référer à “la communauté par la séparation” comme son idéal, il concède de nouveau que les véritables révolutionnaires qui sont prêts à risquer leur vie sans et contre le capitalisme et préférant en lieu et place poursuivre une vie d'amour, de fraternité et de liberté, sont de fait très précieux. De telles personnes [dont Landauer lui-même ne fit jamais partie puisqu'il n'a jamais mis ces idées en pratique à l'encontre de quelqu'un comme Émile Armand qui suivit ses idées associées à la camaraderie d'amour.], sont perçues comme “des modèles et de brillants exemples à suivre pour le monde entier” et comme ceux de par leur propre mouvement, fournissent cette impulsion qui propulse les autres. En cela, Landauer voit une miette d'égoïsme mais pas une miette vraiment préjudiciable :

“Les individualistes anarchistes ont toujours eu recours à la fierté, le respect de soi et la souveraineté de l'individu. Leur conseil habituel aux opprimés a été : si vous aviez eu autant d'égoïsme que vos maîtres, vous n'auriez pas de maîtres. En tant que simple calcul, ceci n'est pas totalement faux : l'égoïsme garde l'égoïsme en contrôle. Les individualistes ont toujours dit que le véritable égoïste respectera toujours les droits des autres parce qu'il se respecte lui-même ; de plus il sera suffisamment intelligent de ne pas attaquer les autres parce qu'il ne veut pas qu'on l'attaque, etc...”

Il y a toujours eu, de son début avec M. (maître) Stirner, une certaine froideur de raison dans ces enseignements.”

Cela ne surprendra donc pas tant que ça le lecteur quand Landauer en vient à dire que *“personne n'est plus qualifié de maintenir une économie communiste que le véritable individualiste. De fait, une véritable économie communiste ne peut qu'être mise en place et maintenue par de véritables individualistes.”* La notion ici de Landauer est que de telles personnes créent un nouveau groupe, c'est à dire un nouveau groupe de personnes qui est défini par de nouvelles relations entre ses membres, Ainsi dit-il :

“Nous demandons qu'ils agissent, qu'ils fassent sécession et qu'ils s'unissent. Aucune théorie ne va leur dire quel genre de relation et quels systèmes économiques seront possibles. Ils apprendront du moment historique, de leurs nombres, de leurs valeurs, de leur détermination. Si possible, ils créeront des coopératives et des banques du peuple ainsi que leurs propres marchés. Ils formeront une alliance économique parce qu'ils sont peu nombreux, mais aussi parce qu'ils voudront expérimenter avec l'entraide et le respect, sachant pertinemment que l'économie dans ses rapports est une affaire collective, tout comme la spiritualité est une affaire individuelle.”

Ceci en vient à évoluer dans un autre article du journal “Le Socialiste” intitulé “La mise en place” vers la description de communautés autonomes rurales que Landauer envisage comme le contexte de développement pour des groupes d'anarchistes à l'esprit approprié, déterminés de vivre en dehors du capitalisme. Landauer fonde l'idée en partie sur son observation d'autres communautés auto-établies, qu'elles soient strictement communistes ou qu'elles aient survécu en produisant des produits à vendre sur le marché capitaliste. Ce que Landauer voit de différent dans son idée néanmoins est que *“nous voulons nous préoccuper des autres et nous voulons qu'ils se préoccupent de nous. Parmi notre pays, notre peuple, nous voulons planter un jalon, un poteau indicateur et dire à quiconque peut nous entendre « Regardez, voici le signe, suivez-le !”* Les communautés imaginées par Landauer ne sont donc pas juste des refuges pour ceux qui veulent se séparer du capitalisme mais sont des centres sociaux d'extension, des noyaux d'action communautaire et des poteaux indicateurs d'une nouvelle société et d'un nouveau futur où les gens sont en relation les uns avec les autres d'une manière totalement différente, articulée sur des valeurs nouvelles et différentes. À ce sujet, Landauer a beaucoup à dire :

“Nos gens forment un nouveau peuple, ce sont les gens et la culture que notre esprit imagine et crée. Ceci veut aussi dire que dans un certain sens, nous faisons sécession et innovons pour notre propre vie, nous le faisons essentiellement pour l'amour du mode de vie, pour la satisfaction d'un désir profondément enraciné, pour ce que nous avons fait du cœur même de nos êtres. Nous ne nous séparons pas pour notre confort, nous le faisons pour nous tous, pour la révolution en autre terme.

Ce mot “révolution”, aide vraiment à tracer une ligne entre nous et les solitaires, ceux qui ne visent pas à la totalité et qui ne comprennent pas que notre mouvement doit avoir un impact historique, qu'il doit créer un nouvel esprit et de nouvelles conditions ; autrement, il ne peut pas être notre mouvement. Mais quand on parle de révolution, nous devons aussi tracer une ligne entre nous-mêmes et ceux qui s'appellent “révolutionnaires” même s'ils sont dormants ou semi-éveillés et ne font rien d'autre qu'imaginer et parler.

*Cela n'a pas d'importance pour nous si dix, cinquante, cent ou cent cinquante personnes constituent et fondent une communauté, ou combien de nouvelles communautés vont s'établir dans un laps de temps donné. **Notre mouvement a des siècles d'expérience et s'avance vers les siècles à venir.***

Quelques années ici ou là importent peu. Nous sommes suffisamment fiers et confiants pour demander un âge nouveau ; un âge où les gens vont vivre dans un monde superbe et joyeux. Nous voulons directement lier la production de produits aux besoins réels des gens. Nous voulons créer la forme de base d'une nouvelle société véritable, libre, socialiste et sans État, en un autre terme : une communauté. En revanche, nous aimerions l'aide de quiconque désire le socialisme, même s'ils ne sont pas capables de se séparer des conditions actuelles de vie de la même manière que nous le faisons.

Ils peuvent trouver des façons de nous soutenir, même s'ils restent, du moins pour l'instant, dans leurs partis (politiques), leurs syndicats et leurs coopératives. Ils peuvent nous aider à créer l'exemple que nous voulons créer et montrer. Ceci sera un défi et demandera des sacrifices."

Alors que Landauer continue son explication, cela ressemble de plus en plus aux idées de Pierre Kropotkine émises dans "Champs, usines et ateliers" ou dans "La conquête du pain" (ce bien que Kropotkine ne croyait pas en de petites communautés auto-suffisantes, car il concevait plus que TOUT LE MONDE allait se soulever et changer la société...), **Landauer parle du "village socialiste"** avec ses "ateliers et ses usines locales, ses prés, pâtures, potagers, cheptels, vous les prolétaires des grandes villes, habituez-vous à cette idée aussi étrange et bizarre qu'elle puisse paraître, ceci est la seule façon restante de mettre en place le socialisme. Le socialisme est le retour au travail naturel ; c'est une connexion naturelle et à multi-faces de toutes activités ; c'est l'union du travail intellectuel et du travail manuel, de l'artisanat et de l'agriculture, de l'éducation et du travail, du jeu et du travail." (NdT : Ceci fut mis en place à Barcelone et dans les collectifs aragonais entre 1936 et 1939, ce ne fut éradiqué que parce que toutes les formes étatiques, y compris la pourriture marxo-stalinienne, se sont ligüées pour les écraser... **ICI**)

Landauer en vient à cette conclusion parce qu'il est le plus convaincu que cet anarchisme ne peut venir que s'il y a des anarchistes qui vivent un mode de vie différent, qui se sont séparés du capitalisme et offre un exemple visible et vécu que l'on peut interagir avec et que cela modèle l'arrangement alternatif des relations entre individus. **L'anarchisme pour Landauer est une activité vécue. Ainsi :**

"Il y a bien des gens aujourd'hui qui ne voient aucune alternative à la vie que nous vivons. Ceci doit changer ! Une fois ce changement en place, il ne sera plus nécessaire de rendre vos heures de loisirs les plus longues possible, de vous accrocher à chaque d'entre elles. Travail et loisir, plaisir vont devenir parties intégrantes d'un flot naturel des choses. Chaque jour la vie sera transformée. Vos personnalités vont croître, comme des rochers, des montagnes, hautes et puissantes ! Une nouvelle vie va fleurir. Vous aurez des heures pour vous-mêmes et vous partagerez les heures qui appartiennent à tout le monde avec la communauté. Cette communauté doit être créée, pour vous-mêmes et pour les autres. Ceci ne veut en rien dire que quiconque va vous priver de votre solitude et de vos moments privés, mais que la solitude va retrouver son rôle de plénitude, que la religion va cesser d'être ce qu'elle est devenue aujourd'hui : une commodité."

Comme l'a dit Landauer dans de précédents essais, ce qu'il voulait c'était des pionniers préparés à être les premiers à s'engager dans de nouveaux "styles de vie anarchistes", ruptures définitives d'avec ceux du capitalisme et qui modèlerait de nouvelles relations humaines. Ils devraient "établir la base d'une nouvelle vie communale, un terreau duquel de nouveaux riches, beaux et nouveaux individus émergeraient." Il était franc et direct à ce sujet car il concédait que de telles personnes "devraient commencer de rien." Pourtant, ce fut aussi nécessaire car "personne n'a essayé de commencer

jusqu'ici ; de faire du socialisme une réalité.” Il termine ensuite cet essai avec ces impératifs : *“Saisissez ! Poussez ! Agissez ! Faites de la vie un plaisir à vivre !”*

L'article suivant de cette série faisant la promotion d'un nouveau mode de vie anarchiste est intitulé *“Début socialiste”*. Il s'intéresse aux moyens et aux fins et au Bund socialiste que Landauer essayait d'attiser en une flamme novatrice. Dans le premier sujet abordé, Landauer nous dit que :

“Les moyens et les fins ne doivent pas être distinguées si on poursuit une vie réelle, c'est à dire la réalisation de pensées. C'est une vieille erreur d'imposer un idéal inventé, un imaginaire aveuglant. C'est une vieille erreur que de nommer un but pour ensuite demander avec résignation : ‘que pouvons-nous faire pour le réaliser ?’ Aucun but utile ne peut résider dans un futur lointain. Nos buts doivent être derrière nous et nous pousser de l'avant. Ils doivent nous conduire et nous motiver. Nous devons nous libérer de la notion d'apparence et schématique qu'il puisse jamais y avoir de socialisme complet et que tout ce qu'il y a à faire et de faire disparaître cette ligne fine entre les conditions sociales d'aujourd'hui et les conditions sociales que nous souhaitons. “L'Amérique est ici, ou nulle part !” Le socialisme n'est pas un but qui demande des moyens. Le socialisme est ACTION qui porte ses buts en lui-même !”

Ce raisonnement va très bien avec les idées de Landauer pour des “villages socialistes”, car il dit que nous devons vivre maintenant le comment nous imaginons que tout le monde devrait vivre. (NdT : le *“devenez ce que vous voulez que le monde soit”*, de Gandhi...) C'est en ce sens, une question de performance anticipée, préfigurée [utilisant une pensée socialiste anarchiste] ou du plus égoïste « nous sommes libres en agissant librement ». Quant à la violence discutée auparavant, Landauer ne pense jamais que vous pouvez obtenir ce que vous voulez en agissant ou en se reliant de telles façons qui ne soient pas déjà des manifestations de cela dans l'ici et maintenant.

Ainsi, dans ce court essai, Landauer parle d'aller au-delà d'appeler pour une sympathie et un soutien pour les buts et idéaux du Bund socialiste et de devenir de fait un Bund socialiste vivant, respirant et actif. Il dit : *“Il suffit que ceux d'entre nous qui sont les plus motivés, déterminés et supporteurs se mettent au centre de ceux qui veulent quitter le vide, la confusion et la misère de la production de commodités aléatoire capitaliste afin de parvenir à la raison et à l'unité.”* Le point important ici est que ceux qui sont le plus motivés ayant l'esprit nécessaire CRÉENT LES RÉALITÉS plutôt que de rechercher inutilement un soutien ou rechercher ceux qui ont de la sympathie pour une réalité faite de relations maternelles que personne en fait ne crée vraiment. ***Seul l'organisme vivant, respirant est réel, tout le reste n'est que discours plus ou moins creux. Créons-nous de véritables réseaux de vie communale et d'entraide d'attaque insurrectionnelle contre la coercition systématique et l'exploitation,*** ou ne faisons-nous qu'en parler en “essayant de battre les tambours du rassemblement et du soutien” ? Ce que Landauer veut dans son écrit est que ces idées prennent vie et cette vie ne peut être qu'incorporée dans ces idées lorsqu'elles se manifestent dans de véritables relations humains, réelles et vécues.

Cette vision est réfléchié plus avant dans ce très court article *“Faibles hommes d'État, peuples encore plus faibles”* de juin 1910, dans lequel **Landauer, de manière mémorable et probablement pour son texte le plus cité, définit l'État comme “une relation sociale, une certaine façon dont les gens interagissent les uns avec les autres” et qui est détruit tout simplement en interagissant d'une autre façon.** Cette pensée est en fait facile à comprendre et à voir comme modelée d'après les réflexions de La Boétie sur la servitude où il imaginait que la façon de vaincre la servitude qui était acceptée était simplement de dire NON ! Ainsi donc ici, Landauer exhorte les masses à

comprendre qu'elles doivent "*fuir l'État et le remplacer*" et qu'elles doivent "*construire une alternative*". Ceci est basé exactement sur penser comme La Boétie dans lequel il dit que "*le système disparaîtra sans laisser de traces si les gens commencent à se constituer en peuple séparé de l'État.*" Ceci est un raisonnement que j'accepte facilement bien vivement et donc, nous devons accepter notre responsabilité :

"Le monarque absolu a dit : L'État, c'est moi. Nous, qui nous sommes emprisonnés dans l'État absolu, devons réaliser la vérité : C'est nous qui sommes l'État ! Et nous serons l'État aussi longtemps que nous ne sommes rien de différent, aussi longtemps que nous n'ayons pas créé les institutions nécessaires pour une vraie communauté, une vraie société d'êtres humains."

Jusqu'ici, j'ai relayé tout ça sans faire de référence à l'œuvre majeure de Landauer sur l'anarchisme : son texte de 1911 "*Appel au socialisme*". Mais pour dire vrai, ce texte n'ajoute pas grand-chose à ces idées de base déjà élaborées auparavant par Landauer. Dans la préface de la 2nde édition par exemple (NdT : 1919, celle que nous avons traduite il y a plusieurs années...), écrite juste quelques mois avant son assassinat par les Frei Korps (Corps Francs) fascistes, Landauer parle une fois de plus de "*la transformation des institutions sociales, des relations de propriété, du type d'économie*" et dit que "*le socialisme doit être construit, érigé, organisé depuis un nouvel esprit.*" Ce qu'il désire achever sont "des résultats permanents", ce qui semble vouloir dire un état permanent de relations humaines nouvellement créées, vécues et pratiquées.

Ainsi, "*La seule rédemption est le travail, le véritable travail effectué, fait et organisé par un esprit altruiste et fraternel. De nouvelles formes de travail doivent être développées, libérées de ce tribut à payer au capital, créant dans cesse de nouvelles valeurs et de nouvelles réalités, moissonnant et transformant les produits de la nature pour satisfaire les besoins humains. L'âge de la productivité du travail commence, car nous avons atteint le bout de la ligne.*" Landauer est ici clair que ces nouvelles relations qu'il souhaite voir se construire sont à la fois le début de quelque chose de nouveau mais aussi la destruction du capitalisme, car il ne souhaite rien de moins que les gens trouvent inconcevable de devoir louer leur force de travail en des termes capitalistes. Ainsi donc :

"Parce que le socialisme doit débiter et parce que la réalisation de l'esprit et de la vertu n'est jamais quelque chose qui provient de la masse mais plutôt le résultat du sacrifice d'un petit nombre et la nouvelle entreprise de quelques pionniers, le socialisme doit se libérer de la ruine par la pauvreté et se réjouir dans le travail. Nous devons donc retourner à la vie rurale et à l'unification de l'Industrie, de l'Artisanat et de l'Agriculture afin de nous sauver et d'apprendre, dans la pratique, les notions de justice et de communauté."

En conséquence, Landauer conclut : "*Rien ne vit si ce n'est ce que nous faisons de nous-mêmes, de ce que nous faisons par nous-mêmes. La création vit, pas la créature, seulement le créateur. Rien ne vit et ne perdure si ce n'est l'action de mains honnêtes et la gouvernance d'un esprit pur et véritable.*" Landauer conçoit cela comme l'association de personnes, d'hommes et de femmes, dans un "esprit communal" qui est Union et Liberté, une association d'êtres humains qui :

"[Association] qui sera un peuple, une culture, une joie de vivre. Qui sait aujourd'hui ce qu'est la joie ? L'amant qui contemple son aimée avec ce sentiment, clair ou indistinct, qu'elle/il est la quintessence de tout ce qu'est la vie et crée la vie ; l'artiste créateur dans une heure rare avec un ami ou quelqu'un comme lui, ou quand dans son esprit, son travail, il anticipe la beauté et la plénitude qui vivra un jour dans le peuple ; l'esprit prophétique, qui voit si vite des siècles en avance et qui est

certain de l'éternité. Qui d'autre connaît la joie aujourd'hui ? Qui sait combien la joie est superbe, complète et captivante ?... " Qui donc ?

Par-dessus tout, Landauer parle d'un appel à l'amour et à la joie dans la construction d'une nouvelle société émergeant de nouvelles relations entre les hommes et qui remplit les objectifs de ceux qui s'y engagent depuis une contrainte arbitraire étouffante ou coercitive. À la fin de son "*Appel au socialisme*", Landauer appelle donc à :

"J'en appelle à tous ceux voulant faire tout ce qu'ils peuvent pour construire le socialisme. Seulement le présent est réel et ce que les gens ne font pas maintenant, ne commencent pas à faire immédiatement, ils ne le feront pas dans toute l'éternité. Le but est le peuple, la société, la communauté, la liberté, la beauté et la joie de vivre. Nous avons besoin de personnes pour lancer le cri de ralliement ; nous avons besoin de tous ceux emplies de ce désir créateur ; nous avons besoin de gens d'action. Cet appel au socialisme s'adresse aux gens d'action qui veulent faire acte de commencement."

Je termine ici cette discussion sur l'anarchisme relationnel de Landauer en citant les 12 articles (dans leur seconde version de 1912) qu'il écrivait pour son Bund socialiste et qui fonctionnait comme son programme et qui donnait un résumé des plus compacts de l'anarchisme de Landauer. Ensuite, je présenterai quelques réflexions concises de ce que j'ai partagé des idées de Landauer.

1. Le socialisme est la création d'une nouvelle société.
2. La société socialiste est un Bund de communautés économiquement indépendantes qui échange leurs produits équitablement. Les individus de ces communautés sont libres dans leurs affaires personnelles et unifiés de manière volontaire pour tout ce qui concerne le bien commun.
3. Le Bund socialiste est destiné à remplacer l'État et le capitalisme. Il ne peut devenir une réalité que lorsque des socialistes actifs organisent leurs vies quotidiennes de manière commune et sortent de l'économie capitaliste aussi loin que les circonstances le permettent.
4. Les établissements socialistes seront préparés par la consommation commune et en remplaçant l'économie monétaire par un crédit mutuel. Ceci permettra aux travailleurs de communautés indépendantes de produire et d'échanger les produits de leur travail sans la médiation de parasites profiteurs et spéculateurs.
5. Dans le Bund socialiste, le capital d'aujourd'hui sera remplacé par deux facteurs sociaux : **A)** des institutions fondées sur un esprit de connexion garantissant la satisfaction des besoins des travailleurs (à la fois en regard de la production et de la consommation). Ces institutions et l'esprit mutuel remplaceront l'usure et le vide de l'économie monétaire. **B)** la terre : la terre est un requis nécessaire pour toute économie, capitaliste ou socialiste ; celle-ci appartient à la nature de la même manière que les institutions appartiennent à l'esprit de la société.
6. Les requis pour une création réelle et globale du socialisme parmi les gens sont l'expropriation et la redistribution de la terre parmi des communautés indépendantes ; ceci doit se faire sur des principes de justice et des besoins réels des gens et dans la compréhension qu'il ne puisse pas y avoir de propriété permanente de la terre.
7. Pour rendre la transformation des droits à la terre possible, les travailleurs doivent mettre en place le plus de socialisme que leur nombre et leur énergie le permettent. Ils doivent fournir des exemples d'une réalité socialiste. Ceci doit se produire sur la base d'un esprit commun (notre capital à nous, socialistes).

8. Aussi longtemps que des exemples de socialisme ne peuvent pas être constatés et vécus, l'espoir pour une transformation des relations sociales et des droits de propriété demeure futile.

9. Le socialisme n'a absolument rien à voir avec une politique d'État, la démagogie ou la classe travailleuse luttant pour conquérir le pouvoir. Il n'est pas non plus réduit à la transformation des conditions matérielles. Il est avant tout un mouvement de l'esprit.

10. L'anarchie est juste un autre nom pour le socialisme. Le véritable socialisme est l'opposé à la fois de l'État et de l'économie capitaliste. Le socialisme ne peut émerger que de l'esprit de liberté et de l'union, association volontaire ; il ne peut surgir qu'au sein des individus et leurs communautés.

11. Plus le socialisme s'étend et plus il exprime la véritable nature des êtres humains, et plus vite les hommes se détournent de ces institutions dénuées d'esprit qui ont amené à l'oppression, à la stupidité et à la paupérisation. Un contrat social englobant tout va remplacer la violence de l'autorité et le Bund des communautés libres et des associations, ce que nous appelons la société, remplacera l'État.

12. La création du Bund socialiste demande le départ des prolétaires des villes industrielles et leur rétablissement en zones rurales, où l'Agriculture, l'Industrie et l'Artisanat se réuniront et la distinction entre le travail manuel et le travail intellectuel sera abandonnée. Le travail sera joyeux et tout le monde aura un sens profond d'appartenance ; ceci nous permettra en tant qu'individus de former à la fois des communautés et un peuple.

L'anarchisme de Landauer me semble être une sorte de “kropotkisme pour égoïste” ou mieux, un “anarchisme social pour nietzschéens”. Ses idées combinent l'individu et le social comme dualité nécessaire, chacun nourrissent l'autre dans une relation complète (*NdT : ce que nous appelons le “complémentarisme”, qui fait que rien ne s'oppose, tout se compose..*) et ses idées organisationnelles sont essentiellement une théorie de l'association qui est appropriée au problème posé.

Landauer recherche à initier un mouvement pionnier pour de nouvelles relations sociales et il semble être à la fois une conclusion et une assertion pour lui, que cela ne sera nécessairement pas un mouvement de masse ou une idée méta-narrative pour un très petit nombre ; ***en cela je compare l'application de la pensée de Landauer des premiers suiveurs de Jésus dans les évangiles, attendus d'errer en prêchant le royaume de dieu mais sans argent, sans possession etc... Jésus a aussi initialement mis en place de nouvelles relations, tout comme Landauer le suggère ici...***

Que Landauer soit un pacifiste et fortement orienté vers la non-violence est important car Landauer n'est pas un penseur qui ne focalise que sur la question de l'immédiat. Il demande ce que la trajectoire doit être et où nous voulons aller. Pour lui, l'équation devient simple : vous ne pouvez pas faire votre chemin vers l'anarchie à coup de bombes et de pistolets (en cela, le propagandiste par le fait, Alexandre Berkman, compagnon d'Emma Goldman, le reconnaîtra dans la dernière partie de sa vie lorsqu'il écrira son tract sur l'anarcho-communisme) et en fait, le lancer de bombe et le flingage ne sont à terme que l'expression d'une frustration exprimée au travers de la destruction. Ceci n'est en rien un mode systémique de parvenir à ce que vous désirez en termes relationnels.

Je suis d'accord avec Landauer sur cela et ai toujours été hésitante à me précipiter sur le flingue ; mais je ne suis pas d'accord avec Landauer quand il dit qu'il n'y a jamais de justification de la violence. Est-ce que les gens qui sont attaqués doivent se laisser faire et aller au sacrifice ? Ceci ressemble à un suicide. Ainsi, je vois toute la motivation possible pour une violence de défense, d'autoprotection. Ce qui constitue la défense et ce qui est au-delà et débouche sur autre chose.

NdT : ici Anarxista fait la confusion entre “violence “ (construction sociale) et “agressivité” (partie de l’instinct de préservation naturel). Landauer parle de “violence” dans sa construction sociale pour l’essentiel, c’est à dire l’expression d’un pouvoir absolu de vie ou de mort sur autrui... La violence est acquise socialement et est nocive, l’agressivité fait partie de notre nature et est un mécanisme de défense, c’est à dire que la nature fournit un mécanisme intégré de préservation, d’autodéfense pour la survie. La réaction agressive faisant suite à une attaque est un phénomène naturel et n’est pas “violence”. Sait-on quel était la position de Landauer sur ce point ?...

La violence appelle la violence et est sur le chemin de toujours plus d’abus d’autorité.

[...]

Le pacifisme de Landauer doit, bien entendu, être mis dans le contexte de ses vues ainsi que de la culture et la politique de son époque, lorsque des gens utilisaient des pistolets et lançaient des bombes artisanales. Ceci fait réfléchir Landauer, comme il se doit, sur qui correspond le mieux à l’anarchisme. ***L’anarchie est-elle pour tout le monde (imaginée comme un ethos, un mode de vie) ? Les anarchistes doivent-ils entreprendre la tâche “d’évangéliser” le monde entier à l’anarchie ? Voulons-nous une révolution mondiale et ceci est-il une ambition réaliste ou simplement un fantasme ? Est-ce que la tâche de l’anarchisme est d’avancer jusqu’à ce que tout le monde soit devenu anarchiste ?*** Landauer ne semble pas le penser et est venu à la conclusion que, en tant qu’ethos, en tant qu’idée, séries de pratiques et de croyances, l’anarchisme ne sera que pour un groupe de personnes, si ce n’est pour le “petit nombre”. Pour lui, c’est une question “d’esprit”, de conscience, d’ethos, qui, par définition, échappera à un certain nombre de personnes qui jamais n’y viendront.

Ainsi, Landauer semble vouloir trouver et motiver ces personnes pour qui cela est une réalité ou une possibilité future plus qu’autre chose. Pour Landauer, l’anarchisme n’est pas une “imposition bienveillante” sur le monde et ne pourra jamais l’être [ceci étant une idée autoritaire et dictatoriale]. Il s’agit de la façon dont les gens interagissent entre eux, comment ils vivent et s’associent librement, quelque chose [devons-nous conclure] que tout le monde ne pourra pas faire. C’est une “colonisation interne” et les gens “s’unifiant en de nouvelles formes de culture”, mais, qui doit en dicter la logique, cela veut dire que cela est différent de ce que les autres font, peut-être même de ce qu’ils voudront faire. Après tout, les anarchistes peuvent-ils forcer leur mode de vie et leurs relations aux autres ? Ceci est une question très sérieuse.

Landauer distingue donc les gens par leur “esprit” [il préfère ce terme], qui est leur conscience, leur ethos (et aussi leur éthique), leur vertu. Son idée est que ces personnes, depuis leurs propres communautés (peu importe la taille, juste une question de choix d’association) font ces connexions matérielles d’esprit et d’ethos qu’ils partagent. Ces communautés deviennent ensuite des phares brisant dans le noir et sont faites pour attirer d’autres vers la lumière par leur énergie active et connexions sociales fondées sur la vie anarchiste. Il fonde cela, sur l’idée que les gens démontrent quelque chose d’analogique aux connexions familiales simplement en existant en commun, comme des exemples de la même espèce. C’est aussi fondé sur l’amour des autres, quelque chose qui peut être développé ou découragé par et dans les vies actuelles vécues. Ceci doit être communautés de vies nouvelles et de plaisir mutuel qui attirent de manière naturelle l’intérêt des autres, parce qu’ils ne sont pas isolationnistes par conception, mais font toujours partie d’un monde plus vaste. (*NdT : ce que nous appelons la “complémentarité dans notre diversité” ...*)

Pourtant, nous devons nous rappeler que pour Landauer, tout cela se trouve dans une fondation intellectuelle quasiment en territoire égoïste. Landauer conçoit certains types de personnes s’auto-organisant et qui sont capables de faire de telles choses. Son utilisation du texte de La Boétie par exemple, tend vers cette direction également. **L’anarchisme pour Landauer, est une question de**

relations auxquelles nous consentons ou pas pour nous-mêmes. L'anarchisme, pour lui, comme le royaume de Dieu pour Jésus dans l'Évangile de Luc : 17, est "en nous" [comme ce le fut également pour Tolstoï et son amalgame du christianisme et de l'anarchisme], comme un esprit, une vertu, une « éthique, une conscience ». Il semble presque, dans l'anarchisme spirituel de Landauer, que nos vies sont une question de la compréhension et de l'utilisation des conditions de notre existence lorsqu'il parle des êtres humains comme "frères et sœurs", une relation constituée par et pour elle-même du fait de notre seule existence commune. Landauer veut que personne n'ignore ce fait et se concentre, imagine, ce que cela veut dire et implique.

C'est en fait à cause de tout cela que l'anarchisme de Landauer ne devient pas une activité qui attend une utopie future ou que le paradis vienne sur terre, mais une activité du MAINTENANT, un changement de relations MAINTENANT, l'imagination et la création d'un nouveau MAINTENANT ! Sa conception que ce maintenant doit être totalement construit en dehors du capitalisme est, bien entendu, totalement juste. ***L'anarchisme doit être construit en dehors du capitalisme ou il n'est qu'une addition identitaire à celui-ci mis en place par des couards, pour des pouvoirs médiatiques et sociaux et ceux qui veulent passer pour "branchés" et "cool". En d'autres termes, l'anarchisme doit être réel ou ce n'est juste qu'un mot.*** Il doit incorporer, personnifier l'anarchisme dans de véritables relations dans la vraie vie. Des idées comme celle de Landauer de "la grève générale active", si mises en place, commenceraient à changer notre réalité. Il est donc tout à fait correct de dire, comme le fait Landauer que ce qui compte vraiment par-dessus tout est notre désir profond de changer, de vivre différemment et de s'engager dans des relations autres avec les gens que celles dont nous sommes habitués. L'anarchisme est la CRÉATION DE NOUVELLES RELATIONS, CRÉER DE NOUVELLES REALITÉS MATÉRIELLES et il est AUTO-ORGANISÉ, AUTO-CRÉÉ ! C'est une action d'AUTO-ÉMANCIPATION. Pas étonnant donc, que Landauer semble penser que les égoïstes feraient en fait les meilleurs anarcho-communistes...

Mais il y a une affaire dans tout cela, une qui se produisit avec son collègue allemand de la Bund socialiste Erich Mühsam. Comme déjà mentionné, Landauer était socialement assez conservateur. Il croyait en la famille et le pensait comme quelque chose sur laquelle ses idées devaient être construites. Ainsi, sur le sujet de "l'amour libre" et "la question de la femme", qui circulaient à la fin du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} et qui vit des femmes anarchistes comme Emma Goldman et Voltaire de Cleyre s'y trouver très impliquées, il était du côté de ceux qui les trouvaient goujates si pas corruptrices des conditions sociales. Landauer semble avoir trouvé l'emphase sur la question du sexe dans l'émancipation humaine comme une corruption de la morale, du moins la sienne, et de la fabrique sociale nécessaire. Ainsi, Landauer écrivait des articles dans le journal "*Le socialisme*" qu'il éditait, critiquant l'amour libre comme étant facteur de destruction sociale, articles qui félicitaient par contre, la solidité donnée à la société par l'unité familiale, ce de la façon traditionnellement comprise.

Mais pas tout le monde, y compris parmi ses collègues et amis, était d'accord avec lui. Une personne qui était en désaccord avec lui était Erich Mühsam, auteur et dramaturge anarchiste, qui sera arrêté en 1919 alors que Landauer sera assassiné et qui fut interné 5 ans dans une prison bavaroise avant d'être relâché au cours d'une amnistie qui libèrera aussi un certain Adolf Hitler, incarcéré après son putsch de la brasserie de Munich en 1923. Mühsam passera les 10 années suivantes de sa vie à être un agitateur politique pour un socialisme anarchiste très similaire de celui de Landauer, avant de succomber à la montée des nazis, qui l'arrêteront, le tortureront et le tueront dans un camp de concentration au nord de Berlin en 1934. Mühsam. Tout comme Landauer, était juif.

Le socialisme anarchiste de Mühsam avant cette époque, et spécifiquement vers la période du Bund socialiste promu par Landauer, semble avoir été très similaire à celui de ce dernier. Une des grandes différences entre les deux anarchismes reposait sur deux sujets : celui de la sexualité et la place des femmes dans la société.

Dans un court article en réponse à un article de Landauer dans “Le socialiste”, Mühsam déclare :

“Le socialisme ne peut avoir pour tâche d’approcher la sexualité sur la base de la morale puritaine. Les sujets d’ordre sexuels sont par nature d’ordre intime, dépendant de la personnalité et des sentiments de chaque individu, qui ne peut jamais être décrit comme étant dépravé ou laid, ni non plus comme malade ou décadent. La relation et rapport sexuel est connectée aux sensations de plaisir. L’ambition de réduire l’activité sexuelle humaine au but de la reproduction ne peut jamais être justifiée. Ceux qui prennent un tel argument sérieusement doivent impérativement demander que toutes les femmes stériles deviennent sexuellement abstinentes. De plus, nous ne devons jamais oublier, quand on aborde ce sujet difficile et délicat, que le partage de plaisirs sexuels entre êtres humains est l’expression la plus intime et forte d’amour entre des personnes. Et l’amour existe et s’exprime même lorsqu’une faible constitution (physique) ou d’autres raisons importantes ne recommandent pas la procréation.”

Sur la monogamie, Mühsam argumente : *“Il est complètement arbitraire que des personnes amoureuses l’une de l’autre doivent demeurer “fidèles” l’une à l’autre. Il n’y a pratiquement jamais eu de temps où le mariage fut une institution véritablement volontaire.”* Mühsam suggérant ici que l’Institution même du mariage pourrait bien être en contradiction avec une philosophie d’émancipation. Mühsam continue :

“Il est certain que l’amour est libre. Il est aussi vrai que la liberté dans le domaine de l’amour doit toujours être gagnée, spécifiquement dans le cas des femmes. Ce qui rend “l’amour libre” un droit particulier des femmes, un droit qui semble plus important que tous les droits politiques qui n’aidât en rien. Obtenir l’indépendance dans des sujets les plus intimes, le contrôle sur son corps, non réprimé par les codes moraux sociétaux. Libération du contrôle public de la virginité. Observer un respect sans partage de l’humanité des femmes. Ce sont des droits pour les femmes pour lesquels, nous socialistes, devons nous battre ! Que cette augmentation de liberté des femmes ait un impact quelconque sur leurs vies sexuelles n’est en rien notre affaire.”

[...]

Je pense que ceci fut une erreur de la part de Landauer et qui constitue un chaînon manquant chez lui, chose qui est corrigé dans la relation sociale d’Emile Armand par exemple et sa notion de “camaraderie amoureuse”. Je suis aussi d’accord avec Mühsam lorsqu’il dit :

“Que les femmes donnent naissance à autant d’enfants que leurs cœurs le désirent ! Qu’elles vivent afin d’honorer le peuple avec de forts, sains, et intelligents enfants, heureux de vivre ! Et qu’elles choisissent comme père ou comme pères de leurs enfants, qui elles désirent !... Lorsque ceci sera le cas alors on pourra vraiment parler de liberté des femmes et des droits des femmes !”

En d’autres termes, je rejette le conservatisme de Landauer entièrement et rejette l’idée traditionnelle de la famille sur laquelle il insiste et reste bloqué. La construction d’une société nouvelle ne peut pas être fondée sur de vieilles constructions sociales mais doit être (ré)imaginée tout comme ce qu’est la relation sociale et la communauté. La liberté et l’émancipation du vieux monde doivent se produire de bas en haut, sur tout et pour tout. Ceci en fait, est le seul espoir de ne pas retomber facilement dans

les travers du passé et de voir renaître les vieilles hiérarchies et les vieilles coercitions. Comme le dira Mühsam lui-même dans un article subséquent “Anarchie” dans sa propre publication “Caïn” :

“L’anarchie est la liberté de toute coercition, violence, servitude, loi, centralisation et de l’État. Une société anarchiste repose sur le volontariat, la communication, le contrat, l’accord, l’alliance et le peuple... La vie politique des peuples civilisés est toujours limitée à la conception de toujours plus de rênes, de selles, de harnais, de mors et de cravaches/fouets. L’humain travailleur ne se distinguant du cheval de labour qu’en aidant son maître à développer de meilleurs outils pour mieux l’entraver et en s’y ajustant volontairement... C’est pourquoi, le moyen de changer les conditions que vous savez être néfastes est l’action.”

Cette action néanmoins, ne peut pas laisser des zones de relations humaines sans changement. ***Les relations humaines doivent devenir entières, complètes. Ceci inclut le problème de la famille, de la sexualité, des relations sexuelles. En fait, je suggérerais que nous prenions la solidarité fraternelle de Landauer, parce que nous existons ensembles comme des exemples de la même espèce (ce que répète Mühsam dans son texte “Anarchie”, comme référence, mais que, à l’encontre de Landauer, allions en ce sens jusqu’au bout du bout du banc, comme le dit Mühsam dans son “Anarchie” :***

“L’anarchie est la société des Humains frères. Son alliance économique est appelée socialisme. Les humains frères existent. L’anarchie vient dès qu’ils se rassemblent. Ils n’ont pas besoin de domination ni de hiérarchie, mais ils ont toujours besoin de créer le socialisme. Ceci demande un effort, du travail. Ceux qui refusent d’aider, de créer et de s’engager dans un travail socialiste en communion fraternelle, ceux qui veulent attendre que les choses changent sans qu’eux-mêmes ne lèvent le petit doigt, peuvent continuer de réparer, de laver la vaisselle, ils peuvent continuer de se plaindre et de voter, mais ils ne peuvent pas se dénommer socialistes et en particulier, ils ne peuvent en aucun cas parler de l’anarchie ! L’anarchie est une question de cœur et ces gens ne connaissent rien à cela !”

[...]

Pourtant, une question demeure et pas seulement pour Landauer : étant donné la construction d’un anarchisme relationnel de ceux qui mettent en place leurs propres communautés de relations, ***pourquoi cela n’a-t-il pas marché ?*** La réponse est en fait comme Landauer l’avait diagnostiqué quand il écrivit là-dessus (tout en ne mettant pas en pratique ses propres idées lui-même) : personne en fait ne le fait. Personne ne vit cette vie. Virtuellement personne n’est un anarchiste réel, vivant ce mode de vie (ou faisant partie d’une communauté anarchiste de relations sociales ou culture anarchiste). Tout le monde (il y aura bien sûr des exceptions) vit dans une sorte de relation volontaire et délibérée au capitalisme, peut-être même en disant aux autres de ne pas le faire... Donc, Landauer avait parfaitement raison ici : peu sont ceux qui marchent sur ce chemin. Ce fut son défi, c’est mon défi et celui de quiconque va lire cette phrase. Ne faites pas que le lire. Ne faites pas que le penser, le théoriser. **FAITES-LE !** Incorporez-le ! Faites en une réalité, un fait réel et actuel !

Mais, puisque c’est un corollaire évident de ces impératifs, qu’en est-il du/des moyens ? Comment ? Landauer a offert quelques façons de procéder dans *“la grève générale active”* et *“la communauté rurale autonome”*. [...] Je pense avant toute chose que l’anarchie est une AUTO-ÉMANCIPATION. Elle est de votre propre responsabilité, de votre propre autonomie et agencement. Ultimement, ceux qui veulent trouver une façon la trouveront. En conséquence, je ne fournis aucun schéma, encore moins de plan à suivre. Pour moi, l’anarchisme est la philosophie du **“trouve ça par toi-même”**.

Ceci n’est pas dit de manière j’ m’en foutiste, mais afin ***d’insister sur le fait que l’anarchisme active votre action propre dans votre propre intérêt. Cela ne vous nie pas l’opportunité de rassembler vos***

talents et de joindre vos esprits avec ceux des autres. Comme l'a argumenté Landauer, l'anarchisme est par lui-même un phénomène social nécessaire. Mais cela veut aussi dire que cela ne veut pas dire de faire ce qu'on vous dit de faire car ceci n'encourage pas les valeurs que les anarchistes en sont venus à valoriser. *Le seul véritable critère ici est que vous vous engagiez dans la création de nouvelles relations et de nouvelles cultures dans votre propre intérêt, des relations qui détruisent notre passé collectif coercitif socialement, politiquement, économiquement et moralement, à la poursuite d'émancipations présentes et futures toujours en évolution.* Voilà ce que nous devons faire et je suis convaincue que pour ceux qui ont l'esprit de le faire, tout ce qu'ils ont à faire est de mettre tout ça en pratique effective dans leurs vies.



Résistance politique: Exemple de Charte de Fédération Socialiste (Gustav Landauer 1908)



Claire, simple et concise... À l'heure du marasme grec et plus à venir, ceci constitue une bonne base de départ, fondée sur le droit naturel et l'organisation naturelle ancestrale de l'Humanité.

La société étatique est un cancer, une perversion politique et sociale que nous devons traiter à sa racine. Des chartes de ce type aident à organiser la pratique.

— Résistance 71 —

Les 12 articles de la Fédération Socialiste

Gustav Landauer (1908) – Source : <http://theanarchistlibrary.org/library/gustav-landauer-the-12-articles-of-the-socialist-federation>

~ Traduit de l'anglais par Résistance 71 ~

Article 1

La forme de base de la culture socialiste est la fédération de communautés autogérées commerçant entre elles en toute justice et équité.

Article 2

Cette Fédération Socialiste, suivant le chemin établi par l'Histoire, remplace les gouvernements et l'économie capitaliste.

Article 3

La Fédération Socialiste accepte comme objectif de ses efforts le mot “république” dans son sens originel : la cause du bien commun.

Article 4

La Fédération Socialiste déclare le but de ses efforts être l'anarchie dans son sens originel : l'ordre par les associations volontaires.

Article 5

La Fédération Socialiste inclut tous les travailleurs, travailleuses qui veulent l'ordre social de la Fédération Socialiste. Son but n'est ni la politique prolétarienne, ni la lutte des classes, qui sont toutes deux des accessoires nécessaires du capitalisme et du pouvoir d'État, mais la lutte et l'organisation pour le socialisme.

Article 6

La véritable efficacité de la Fédération Socialiste ne pourra commencer que lorsqu'une grande portion des masses l'aura rejoint. Jusqu'à ce que ce temps arrive, l'objectif est la promotion et la calme détermination.

Article 7

Les membres de la Fédération Socialiste veulent mettre leur travail au service de leur consommation.

Article 8

Ils combinent leur pouvoir d'achat pour échanger les produits de leur travail avec l'aide de leur banque d'échange.

Article 9

Ils envoient des pionniers dans les communes de la Fédération Socialiste pour produire tout, eux-mêmes autant que possible, incluant les produits de la terre.

Article 10

La culture des communautés n'est pas fondée sur des formes particulières de technologie ou sur la satisfaction des besoins, mais sur l'esprit de justice.

Article 11

Ces communes établies devront être des modèles de justice sociale et de joyeux labeur et non pas un moyen pour atteindre un but. Le but ne peut être atteint que lorsque la terre revient aux mains des socialistes autrement que par son achat.

Article 12

La Fédération Socialiste vise le droit et donc le pouvoir d'abolir la propriété privée de la terre au moment de la transition par de grandes mesures fondamentales et de donner à tous les citoyens la possibilité de vivre heureux culturellement en combinant l'Industrie et l'Agriculture dans des communautés indépendantes autogérées, fondées sur la base de la Justice.

Société contre l'État : Le marxisme modèle du Nouvel Ordre Mondial



Contre le marxisme et pour le socialisme anarchiste

Gustav Landauer - Extrait de "Un appel au socialisme" (1911)

Source : <http://robertgraham.wordpress.com/tag/gustav-landauer/>

À lire en complément : « Les marxistes et leur anthropologie » (Pierre Clastres)

~ Traduit de l'anglais par Résistance 71 ~

Gustav Landauer, philosophe anarchiste et activiste allemand né à Karlsruhe en 1870, mort à Munich en 1919, battu à mort par les militaires dans la cour d'une prison après son arrestation lors de la révolution bavaroise. Suiveur des idées de Proudhon et surtout de Pierre Kropotkine dont il fut l'ami, Landauer, dont les écrits ont peu été traduits de l'allemand, se distingue essentiellement par sa vision unique de l'État dont il pense qu'il ne peut pas être détruit physiquement, mais que la destruction de l'État ne viendra que par le changement d'attitude des gens en son sein. Le glissement vers un nouveau paradigme politico-social se fera par le changement de mentalité des citoyens qui réfuteront les Institutions et aménagerons la société sur des bases anarcho-communistes pour en faire une "société des sociétés". Son ouvrage "Un appel au socialisme" publié en 1911 est son œuvre phare.

En voici un extrait ;

Ce que Karl Marx appelait la coopération, supposée être un élément du socialisme est, la forme de travail qu'il voyait dans les entreprises capitalistes de son temps, le système industriel, où des milliers de personnes travaillent dans une grande pièce, l'adaptation de l'ouvrier à la machine et la division omniprésente du travail résultant dans la production de commodités pour le monde du marché capitaliste. *Ainsi il dit de manière sûre que le capitalisme "est déjà actuellement basé sur la production sociale de l'entreprise" !*

Oui en fait un tel non-sens sans précédent va contre le cours des choses, mais c'est certainement l'opinion véritable de Karl Marx que le capitalisme développe le socialisme de lui-même et que le mode de production socialiste "est florissant" sous le capitalisme. Nous avons déjà la coopération, nous sommes déjà bien sur le chemin de la propriété commune sur Terre ainsi que celle des moyens de production. À la fin il ne restera plus grand chose à faire si ce n'est que de chasser les quelques proprios restant. Tout le reste a fleuri du capitalisme. Car le capitalisme est équivalent du progrès de la société et même du socialisme. Les véritables ennemis sont "la classe moyenne, les petits industriels, les petits marchands, les artisans, les fermiers." Car ils travaillent eux-mêmes et ont au moins quelques ouvriers ou apprentis pour les aider. Ceci est l'entreprise naine, *tandis que le capitalisme est l'uniformité, le travail de milliers de personnes au même endroit, travaillant pour le Marché Mondial ; ceci est la production sociale, le socialisme.*

Ceci est la véritable doctrine de Karl Marx : lorsque le capitalisme a gagné la victoire complète sur ce qu'il reste du Moyen-Âge, le progrès est scellé et le socialisme est pratiquement là.

N'est-il pas significatif de manière symbolique que la fondation même du marxisme, la bible de cette sorte de socialisme ait été appelé "*Das Kapital*" ? ***Nous opposons à ce socialisme capitaliste notre propre socialisme en disant : socialisme, culture et solidarité, échange juste et équitable, travail agréable, la société des sociétés ne peut venir que quand un esprit s'éveille comme dans l'ère chrétienne et préchrétienne, les nations teutoniques le savaient et lorsque cet esprit se débarrasse de l'inculture, de la dissolution et du déclin, qui en termes économiques sont appelés : le capitalisme.***

Ainsi se dressent l'une contre l'autre deux choses parfaitement opposées ;

Ici le marxisme, là le socialisme !

Marxisme : sans esprit, les pétales de roses couvrant les ronces adorées du capitalisme.

Socialisme : La nouvelle force contre la pourriture ; la culture qui monte contre la combinaison de la décérébration, de la dureté, de l'austérité et de la violence, contre l'État moderne et contre le capitalisme.

Et maintenant chacun peut comprendre ce que je veux dire à la face du marxisme : qu'il est la peste de notre temps et la malédiction du mouvement socialiste. Maintenant nous allons expliquer encore plus clairement pourquoi il en est ainsi et pourquoi le socialisme ne peut venir que comme l'ennemi mortel du marxisme.

Car le marxisme est, par-dessus tout, ce Philistin qui regarde de manière condescendante toute chose venant du passé, qui appelle tout ce qui l'intéresse le présent ou le futur immédiat, qui croit dans le

progrès, qui préfère 1908 mieux que 1907 et qui attend quelque chose de spécial en 1909 et quasiment un miracle eschatologique pour quelque chose qui est aussi éloigné dans le futur que 1920.

Le marxisme est le Philistin et donc l'ami de toute chose massive et compréhensible. Quelque chose comme une République médiévale de villes ou de villages, une Mir russe ou un Allmend suisse ou une colonie communiste, ne peuvent pas pour lui avoir la moindre similarité avec le socialisme, mais par contre un État vaste et centralisé ressemble déjà à son État du futur de manière assez proche. Montrez-lui un pays à une période donnée de l'Histoire où les petits paysans prospéraient, où il y avait des métiers complémentaires artisanaux florissants, où il y avait peu de misère et il détournera le nez avec dédain.

Karl Marx et ses successeurs pensaient qu'ils ne pouvaient pas faire de pire accusation contre le plus grand de tous les socialistes, Pierre-Joseph Proudhon, qu'en l'appelant "petit-bourgeois" et "petit paysan socialiste", ce qui n'était ni incorrect ni insultant, car Proudhon avait splendidement montré au peuple de sa Nation et de son Temps, de manière prédominante des petits paysans et des artisans, comment ils pourraient parvenir au socialisme immédiatement sans avoir à attendre les progrès laborieux du grand capitalisme. Mais, les croyants dans le progrès ne veulent pas nous entendre parler de la possibilité qui fut autrefois présente et qui ne devint pas une réalité et les marxistes ainsi que tous ceux qu'ils ont infectés ne peuvent pas écouter quiconque parler de socialisme qui aurait pu être possible avant le mouvement de déclin, qu'ils appellent eux, le mouvement ascendant du capitalisme sacré.

Nous [les anarchistes] en revanche, ne séparons pas un développement humain fabuleux et les processus sociaux de ce que veut, fait, aurait voulu ou aurait pu faire l'Humain. Nous savons aussi quoi qu'il en soit, que la détermination et la nécessité de tout ce qui se passe, incluant bien entendu, la volonté et l'action est valide et sans exception, mais seulement après que ce soit un fait réel, à savoir après que la réalité soit établie, cela devient-il alors une nécessité...

De notre opinion, l'Histoire humaine ne consiste pas en des processus anonymes et d'une vulgaire accumulation d'une multitude de petits événements et d'omissions.

[...]

Mais le marxisme est inculte et il montre toujours du doigt en toute suffisance, moquerie et triomphe, les échecs et les tentatives futiles, il a de plus une telle peur infantile de la défaite. Il montre le plus de mépris pour ce qu'il appelle les expériences ou les échecs. Ceci est un signe honteux d'un déclin des plus disgracieux, spécifiquement pour le peuple allemand, à qui convient si mal une telle peur de l'idéalisme, de l'enthousiasme et de l'héroïsme, que de si piètres personnages sont les leaders de ses masses mises en esclavage. Mais les marxistes sont pour les masses appauvris et opprimés exactement ce qu'ont été les nationalistes depuis 1870 pour les classes de gens rassasiés : les adorateurs du succès.

De ce fait, nous saisissons un sens plus précis de l'expression "*conception matérialiste de l'Histoire*". Oui, de fait les marxistes sont des matérialistes dans le sens ordinaire, brut et populaire du mot et tout comme les crânes d'œuf nationalistes, ils s'épanouissent à vouloir réduire et exterminer l'idéalisme. Ce que les bourgeois nationalistes ont fait des étudiants, les marxistes le font de grands segments du prolétariat, façonnant couardement de petits hommes sans jeunesse, sans esprit indomptable, sans courage, sans la joie de faire ou de tenter quelque chose, sans pensée dirigée, sans hérésie, sans originalité ni individualité. Mais nous avons besoin de tout cela. Nous avons besoin de tentatives et d'initiatives. Nous avons besoin d'envoyer des milliers d'hommes en Sicile. Nous avons besoin de

ces si précieuses natures de Garibaldi et nous avons besoin d'échecs après échecs et de cette dureté naturelle se forgeant à ne plus rien craindre, qui maintient le cap, qui endure, et recommence encore et toujours jusqu'au succès, jusqu'à ce qu'on réussisse et devienne impossible à conquérir. Quiconque n'endosse pas le danger de la défaite, de la solitude, des échecs, n'attendra jamais la victoire.

Ô vous les marxistes, je sais pertinemment comme cela sonne faux à vos oreilles, vous qui n'avez peur de rien sauf ce que vous appelez un coup de couteau dans le dos. Ce mot appartient à votre vocabulaire si particulier et peut-être à juste titre, puisque vous montrez votre dos le plus souvent à vos ennemis plutôt que votre visage. Vous savez à quel point vous haïssez profondément et ô combien repoussant vos humeurs sèches trouvent de telles natures passionnées que sont le constructif Proudhon et les destructeurs Garibaldi ou Bakounine. Tout ce qui est latin ou celtique, tout ce qui a trait à l'air libre à la nature sauvage et à l'initiative est presque un "embarrasement" pour vous. Vous vous êtes suffisamment handicapés pour exclure tout ce qui peut être libre, personnel ou juvénile, traits que vous qualifiez inlassablement de stupidités, exclus donc du parti, du mouvement et des masses elles-mêmes.

Les choses seraient véritablement bien meilleures pour nous et le socialisme en général si au lieu de la stupidité systémique que vous appelez votre science, nous avions les stupidités de gens aux tempéraments de feu débordant d'enthousiasme sur les autres, ce que vous ne pouvez pas supporter. Oui, nous voulons en fait faire ce que vous appelez des "expériences" ; nous voulons tenter, nous voulons créer depuis notre cœur et nous voulons si cela doit-être, souffrir de la défaite et des échecs jusqu'à la victoire, jusqu'à ce que l'objectif soit atteint. Des personnes incultes, fades, cyniques et livides mènent nos peuples, où sont les tempéraments de Colomb (NdT: de manière évidente, Landauer n'a pas réfléchi en profondeur à la question de Colomb et de la "découverte"...), ces gens qui préfèrent voguer en pleine mer sur de fragiles embarcations vers l'inconnu plutôt que d'attendre le progrès. Où sont les jeunes joyeux et victorieux Rouges qui riront à la face livide de ces leaders ? Les marxistes détestent entendre de telles paroles, de telles attaques, qu'ils appellent des rechutes, de tels défis enthousiastes non-scientifiques. Je le sais et c'est pour cela que cela est si bon de le leur avoir dit. Les arguments que j'utilise contre eux sont valides et tiennent la route, mais si au lieu de les réfuter au moyen d'arguments, je pouvais les ennuyer à mort avec la moquerie et le rire, cela m'irait tout aussi bien. (NdT : comme quoi l'humour, le sarcasme et l'ironie, lorsqu'intelligemment maniés sont des armes redoutables. Où en sont l'humour et le "politiquement correct" aujourd'hui en 2015 ?...)

Ainsi, le marxiste inculte est bien trop malin, à la page et prudent pour ne jamais penser que le capitalisme dans un état d'effondrement total, comme ce fut le cas durant la révolution de Février [1848] en France, pourrait être confronté par l'organisation socialiste alors qu'il préfère tuer les formes de communauté de vie émanant du Moyen-Age qui furent préservées, spécifiquement en Allemagne, en France, en Suisse, et en Russie, pendant des siècles de déclin et de les noyer totalement dans le capitalisme plutôt que de reconnaître qu'ils contiennent les graines et les cristaux de vie de la culture socialiste à venir.

Mais si quelqu'un lui montre les conditions économiques de disons, l'Angleterre, du milieu du XIX^{ème} siècle, avec son système industriel de désolation, avec son exode rural, son homogénéisation des masses et sa misère, avec des économies tournées vers le marché mondial au lieu des véritables besoins, il y trouve la production sociale, la coopération, les commencements de la propriété commune. Il se sent comme à la maison...

Ajoutez à cela la concentration capitaliste qui paraissait être comme si le nombre de capitalistes et de fortunes deviendraient toujours moindre et de continuer à promouvoir le modèle du gouvernement omnipotent dans l'État centralisé de notre temps, ajoutez-y finalement la toujours plus grande perfection des machines industrielles, la division toujours croissante du travail, le remplacement des ouvriers et artisans hautement qualifiés par des machinistes sans talent, tout cela vu sous une lumière exagérée et caricaturale, car cela possède un autre côté et n'est jamais un développement schématiquement non-linéaire. C'est une lutte et un équilibre de plusieurs tendances, mais tout ce que voit le marxisme est toujours grotesquement simplifié et caricaturé. Finalement, ajoutez l'espoir que les heures de travail vont diminuer de plus en plus et que le travail humain deviendra de plus en plus productif : alors l'État du futur est accompli. ***L'État futur des marxistes : la floraison sur l'arbre de la centralisation gouvernementale, capitaliste et technologique.***

On doit cependant ajouter que le marxiste, quand il rêve à fond, ce rêve jamais plus sec et plus vide et s'il y a jamais eu de fantaisistes sans imagination, les marxistes sont les pires, ***le marxiste étend son centralisme et sa bureaucratie économique au-delà des États présents et se fait l'avocat d'une Organisation Mondiale qui régulerait et dirigerait la production et la distribution des biens de consommation et de service. C'est l'internationalisme marxiste.*** Comme dans l'ancienne [1^{ère}] Internationale, tout devait être supposément dirigé depuis Londres et sa base du Conseil Général et aujourd'hui dans la social-démocratie (2nde Internationale), toutes les décisions sont prises depuis Berlin, cette autorité de la production mondiale regardera un jour dans chaque casserole possible et aura la quantité adéquate de graisse pour les rouages des machines qu'elle aura en compte.

Une couche encore et notre description du marxisme sera terminée.

Les formes d'organisation que ces gens appellent le socialisme, fleurissent complètement dans un terreau capitaliste, mis à part que ces organisations, ces usines toujours en pleine expansion grâce à la vapeur, sont toujours entre les mains privées d'entrepreneurs et d'exploiteurs. Nous savons quoiqu'il en soit déjà qu'ils sont supposés être réduits à un nombre toujours plus petit par la concurrence. On doit visualiser clairement ce que cela signifie : d'abord cent mille, puis quelques milliers, puis quelques centaines, puis quelques 70 ou 50, puis juste quelques énormes et monstrueux entrepreneurs (***NdT*** : regardons ce qu'il s'est passé depuis... On appelle ça le capitalisme monopoliste, celui des géants, des cartels que ce soit Industriels ou Financiers, ils dominent le monde depuis l'entre-deux-guerre et ont tout acheté y compris les États et leurs gouvernements).

Leur sont opposés travailleurs, ouvriers, prolétaires. Ils sont de plus en plus nombreux, les classes moyennes disparaissent et avec le nombre de travailleurs, l'intensité et le pouvoir des machines croissent également, de telle façon que non seulement le nombre de travailleurs mais aussi le nombre de chômeurs, la soi-disant armée de réserve du travail, augmentent. D'après cette description, le capitalisme atteint une impasse et la lutte contre lui, à savoir contre les quelques capitalistes restant, devient de plus en plus facile pour les masses incommensurables de déshérités qui ont un intérêt dans le changement. Ainsi doit-on se rappeler que tout dans la doctrine marxiste est immanent, bien que le terme provienne d'un autre domaine et y soit mal approprié. Ici, cela signifie que rien ne nécessite un effort spécial ou une vision mentale, tout coule de source du processus social. Les soi-disant formes socialistes sont déjà immanentes au capitalisme...

Comme le dit le programme allemand social-démocrate en ces termes si jolis et si marxistes (à l'encontre d'éléments non authentiques qui se sont infiltrés, pour faire que les créateurs de ce programme appellent maintenant révisionnistes leur opposition) : les puissances de production

grossissent maintenant au-delà de la capacité de la société contemporaine. Ceci contient l'enseignement très marxiste qui dit que dans la société contemporaine les formes de production sont devenues de plus en plus socialistes et qu'il ne manque à ces formes que leur juste forme de propriété. Ils appellent cela la propriété sociale, mais quand ils appellent le système industriel capitaliste un [système de] production sociale (non seulement Marx applique ceci dans le Capital, mais les socio-démocrates actuels dans leur programme courant appelle le travail dans les formes du capitalisme contemporain, le travail social), nous connaissons les véritables implications de leurs formes socialistes de travail.

Tout comme ils considèrent les formes de production de la technologie de la vapeur dans le capitalisme être une forme socialiste de travail, ils considèrent également l'État centralisé comme l'organisation sociale de la société et la propriété d'État administrée de manière bureaucratique comme la propriété commune !... ***Ces gens n'ont vraiment aucun sens instinctif de la société et de sa signification. Ils n'ont pas la moindre idée du fait que la société ne peut-être qu'une société des sociétés, seulement une fédération, seulement la liberté. Ils n'ont de ce fait aucune idée que le socialisme est l'anarchie et la fédération.*** Ils croient que le socialisme est le gouvernement, tandis que d'autres qui ont soif de culture veulent créer le socialisme parce qu'ils veulent échapper à la désintégration et la misère issues du capitalisme et sa pauvreté concomitante, son manque total d'esprit et la coercition inhérente, qui n'est que l'autre face de l'individualisme économique. ***Bref, ils veulent s'échapper de l'État pour participer à une société des sociétés et à la participation des associations volontaires.***

Parce que, comme disent ces marxistes, le socialisme est toujours, façon de parler, la propriété privée des entrepreneurs, qui produisent sauvagement et inconsidérément et comme ils sont en possession des pouvoirs de production socialistes (lire ici : la machine à vapeur, la production perfectionnée par la machinerie et la masses prolétariennes à profusion), donc, parce que la situation ressemble à un balais de sorcière dans les mains d'une apprentie sorcière, un déluge de biens de consommation, une surproduction et une grande confusion peuvent en résulter, à savoir, des crises peuvent survenir, qui, quelles qu'en soient les détails, se produisent toujours selon les marxistes, parce que la fonction régulatrice d'un contrôle statistique et la direction d'une autorité d'État mondiale est nécessaire et va de pair avec le mode de production socialiste, qui de leur point de vue tordu et stupide, existe déjà.

Aussi longtemps que cette autorité de contrôle fait défaut, le "socialisme" demeure toujours imparfait et le désordre peut en résulter. Les formes d'organisation du capitalisme sont bonnes, mais elles manquent d'ordre, de discipline et d'une centralisation stricte. ***Le capitalisme et le gouvernement doivent fusionner et là où nous parlerions de capitalisme d'État, ces marxistes disent que le socialisme est là et bien là.*** Mais juste comme leur socialisme contient toutes les formes du capitalisme et de la régimentation et tout comme ils permettent la tendance à l'uniformité et au nivellement qui existe aujourd'hui pour progresser vers sa perfection ultime, le prolétariat est lui aussi porté vers leur socialisme.

Le prolétariat de l'entreprise capitaliste est devenu l'État prolétarien et la prolétarianisation a, lorsque commence ce type de socialisme, atteint réellement et de manière prévisible des proportions gigantesques. Tout le monde sans exception est un employé de l'État.

Le capitalisme et l'État doivent fusionner, ceci est en vérité l'idéal marxiste (NdT : simple question ici en 2015: Quel est le concept du Nouvel Ordre Mondial ?... surpris ?). Bien qu'ils ne veuillent pas entendre parler de leur idéal, nous voyons qu'ils cherchent à promouvoir cette tendance de développement. Ils

ne voient pas que le pouvoir énorme et la désolation bureaucratique de l'État n'est nécessaire que parce que notre vie communale/commune a perdu son esprit, parce que la justice et l'amour, les associations économiques et la floraison de la multiplicité des petits organismes sociaux ont disparu. Ils ne voient rien de cette décomposition profonde de nos temps, ils hallucinent le progrès.

La technologie bien sûr progresse. Cela se produit dans les temps culturels, bien que pas toujours, il y a des cultures sans progrès technique ou technologique. Elle progresse surtout en temps de décomposition, de l'individualisation de l'esprit et de l'atomisation des masses. Ceci est justement notre point. Le véritable progrès de la technologie ainsi que celui de la véritable base temporelle est, pour une fois, marxiste pour les marxistes, la base véritable, matérielle pour la superstructure idéologique, à savoir pour les marxistes l'utopie du socialisme progressiste...

Il n'y a aucun doute que les marxistes pensent que si l'avant et l'arrière de notre dégradation, les conditions capitalistes de la production et de l'État étaient rassemblées, alors leur progrès et leur développement attendraient leur but pour que se réalisent la justice et l'égalité. Leur État économique bien compris, qu'il soit l'héritier des États précédents ou leur État mondial est une structure républicaine et démocratique et ils pensent vraiment que les lois d'un tel État fourniraient bien-être et bonheur à son peuple. C'est ici que nous devons nous esclaffer de ces pathétiques fantasmes. Une telle réflexion de miroir ne peut être que le produit du laboratoire de développement du capitalisme. Nous ne perdrons pas plus de temps sur cet idéal accompli de l'ère du déclin et de l'inculture dépersonnalisée, de ce gouvernement de nains.

Nous allons voir que la véritable culture n'est pas vide, mais satisfaite et que ***la véritable société est une multiplicité de petites et véritables affinités qui grandissent des qualités de connexion des individus, de l'esprit, que c'est une structure de communautés et une union.*** Ce "socialisme" des marxistes est un goitre géant qui va se développer de manière supposée. N'ayez pas peur, nous allons bientôt voir qu'il ne se développera pas. Notre socialisme en revanche, devrait pousser du cœur des Hommes. Il désire provoquer le fait que les cœurs de ceux qui s'appartiennent les uns aux autres grandiront en unité et en esprit. L'alternative n'est pas un socialisme pygmée ou socialisme de l'esprit, car nous verrons bientôt que si les masses suivent les marxistes ou même les révisionnistes (NdT : du marxisme), alors le capitalisme demeurera.

Cela ne tend pas à changer soudainement dans le "socialisme" des marxistes ni de se développer en le "socialisme" des révisionnistes. Le déclin, dans ce cas précis, le capitalisme, a en notre temps juste assez de vitalité que la culture et l'expansionnisme ont eu en d'autres temps. Le déclin ne veut pas du tout dire décrépitude, une tendance vers l'effondrement ou un renversement drastique des choses. Le déclin, l'époque du naufrage, de l'impopularité, de la platitude d'esprit, est capable de durée des siècles ou un millénaire. Le déclin, ici le capitalisme, possède à notre époque juste cette vitalité qu'on ne trouve ni dans la culture ni dans l'expansion contemporaine. Il a autant de force et d'énergie que nous échouons de nous rassembler pour le socialisme. ***Le choix auquel nous faisons face n'est pas : une forme de socialisme ou une autre, mais bien plus simplement : capitalisme ou socialisme, l'État ou la société, le non-esprit ou l'esprit. La doctrine du marxisme ne mène pas hors du capitalisme,*** il n'y a aucune vérité non plus dans la doctrine du marxisme que le capitalisme puisse dans le temps, émuler l'incroyable exploit du Baron de Münchhausen qui se tira d'un étrange marécage en se tirant lui-même par sa tresse, à savoir cette prophétie qui dit que le capitalisme va émerger de son propre marigot par la simple vertu de son propre développement.

« Appel au Socialisme » pour la société des sociétés **(Gustav Landauer)**



Appel au socialisme

Gustav Landauer (1911)

Larges extraits du texte de la Seconde Édition de 1919

~ Traduit de l'anglais par Résistance 71 ~

Préface de la 2^{nde} Édition de 1919

C'est avec une profonde amertume que je déclare : il est maintenant très clair que j'avais raison dans cet "*Appel au Socialisme*" ainsi que dans mes articles publiés dans mon journal "*Le Socialiste*". Une révolution politique ne s'est pas encore produite en Allemagne.

[...]

Toutes les couleurs de partis sociaux-démocrates marxistes, dans toutes leurs variétés possibles, sont incapables de pratiques politiques, de la constitution de l'Humanité et de ses institutions populaires et d'établir un gouvernement représentant le travail et la paix, tout comme ils ne peuvent pas atteindre une compréhension théorique des faits sociaux, comme ils l'ont démontré de manière si horrible auparavant, pendant et après la guerre, de l'Allemagne à la Russie, de leur enthousiasme militariste à leur règne de terreur sans esprit et sans création aucune.

[...]

De plus, le capitalisme n'a pas montré le progressisme anticipé (par les marxistes) de se transformer lentement et paisiblement en socialisme de lui-même, il n'a pas non plus produit le socialisme par son effondrement miraculeux et soudain.

[...]

Le gouvernement s'est effondré, le socialisme est la seule possibilité de sauvetage. Il n'a certainement pas résulté de la floraison du capitalisme ; c'est l'héritier et le fils répudié attendant à la porte derrière laquelle le corps de son père non-naturel se décompose. Le socialisme ne peut pas non plus être ajouté au corps splendide de la société comme un apex de la richesse nationale et d'une somptueuse économie ; non, il doit être créé presque de rien parmi le chaos ambiant.

[...]

Tout ce que je dis ici au sujet de l'effondrement ne s'applique pleinement qu'à l'Allemagne du présent et aux nations qui, volontairement ou non, ont partagé cette destinée.

[...]

La révolution ne peut être que politique. Elle n'obtiendrait pas le soutien des masses réduites en esclavage si elles ne désiraient pas se libérer de l'oppression sociale et de l'austérité économique. Quoi qu'il en soit, la transformation des institutions sociales, des relations de propriété, du type d'économie, ne peuvent pas venir par le moyen de la révolution. Pour ces choses, l'action d'en-bas ne peut que secouer, détruire et abandonner quelque chose ; l'action d'en-haut, même par un gouvernement "révolutionnaire", ne peut qu'abolir et commander, tandis que le socialisme se doit de construire, d'ériger et d'organiser un nouvel esprit. Cet esprit prévaut puissamment et ardemment dans la révolution.

[...]

Il demeure un danger que le vieux schéma et l'imitation vide de sens s'emparent des révolutionnaires et les rendent superficiels, radicaux incultes, à la rhétorique hurlante et aux gestes violents, qui ne savent ni ne veulent savoir, que la transformation de la société ne peut venir que de l'amour, du travail et du silence... De plus, la liberté politique, la maturité, la fierté honnête, l'auto-détermination et une cohérence organique corporatrice des masses le tout provenant d'un esprit unifiant, des associations volontaires dans la vie publique, tout ceci ne peut être parachevé que par un grand ajustement de justice économique et sociale, par le socialisme. Comment pourrait-il y avoir une richesse commune des véritables communautés dans notre ère, dans laquelle le christianisme affirmé l'égalité de tous les enfants des hommes, en origine, en droit et en destinée ; comment pourrait-il y avoir une vie publique libre, infiltrée par l'esprit dynamique tout satisfaisant des hommes progressistes et enthousiastes ainsi que des femmes fortes et spirituellement profondes, si l'esclavage, la rupture culturelle et l'ostracisme persistent sous toutes les formes et déguisements possibles ?

[...]

Le besoin de socialisme est là, il existe. Le capitalisme s'effondre, il ne peut plus fonctionner. La fiction que le capital fonctionne a explosé comme une bulle de savon ; la seule chose qui a attiré le capitaliste pour son type de travail, au risque de sa fortune et le leadership et l'administration de son entreprise, à savoir le profit, ne l'attire plus. L'âge de la profitabilité du capital, de l'intérêt et de l'usure est fini, les bénéfices fous de la guerre ne furent qu'une danse de la mort. De nouvelles formes de travail doivent être développées, libérées du tribut payable au capital, créant sans cesse de nouvelles valeurs et de nouvelles réalités, récoltant et transformant les produits de la nature pour les besoins humains.

Les révolutions et leur longue et douloureuse tout autant qu'oppressive préhistoire nous enseignent que seuls la plus extrême des détresses, seulement le sentiment de grand désespoir amène la masse humaine à la raison, celle qui, pour les hommes sages et leurs enfants, vient toujours naturellement. Quelles horreurs, ruines, duretés, pestes, conflagrations et cruautés sauvages devons-nous attendre,

si même en cette heure du destin, la raison, le socialisme, le leadership spirituel et la conformité à l'esprit n'entrent pas dans l'esprit des Hommes ?

[...]

L'impératif de l'esprit qui mène la révolution peut nous aider en grandes mesures et accomplissements. Soumettez-vous à cet esprit ; les intérêts mesquins particuliers ne doivent pas le freiner ; mais sa mise en application est considérablement ralentie par un tas de gravats qui s'est empilé sur les conditions et même les âmes des masses. ***Un chemin est ouvert, plus ouvert que jamais, pour aider à la révolution et à l'effondrement du système actuel : commencer sur une petite échelle et volontairement, immédiatement, de tous les côtés, vous êtes appelés, vous et vos amis !***

[...]

Réalisons que rien, rien dans le monde n'a plus de pouvoir de conquête que la bonté. Nous étions politiquement retardés, étions les plus arrogants et les plus provocateurs des laquais ; les dommages qui en résultèrent pour nous avec l'inévitabilité de la destinée nous a remonté contre nos maîtres, nous ont mené vers la révolution. Nous mènerons la voie vers le socialisme, comment pourrions-nous montrer le chemin si ce n'est par l'exemple ? Le chaos est ici. De nouvelles activités et tumulte pointent à l'horizon ; les esprits s'éveillent, les âmes s'élèvent vers la responsabilité, des mains entrent en action. ***Puisse la révolution amener une renaissance.*** Que des nouvelles personnes incorruptibles se lèvent des profondeurs et des ténèbres, qu'ils ne fassent pas défaut à nos nations.

[...]

Rien ne vit, rien que nous ne fassions pas nous-mêmes, rien de ce que nous ne faisons de nous-mêmes. La création (humaine) vit, pas la créature, seulement le créateur. Rien ne vit si ce n'est l'action de mains honnêtes et la gouvernance d'un esprit pur et véritable.

Munich le 3 janvier 1919 - Gustav Landauer

Pour le socialisme

Chapitre 1

Quiconque appelle le socialisme doit penser que le socialisme est quelque chose qui est absent ou peu s'en faut, qui n'existe pas encore ou qui a cessé d'exister. Alors on pourra objecter : "Bien sûr le socialisme, la société socialiste n'existent pas. Ils ne sont pas encore là, mais de grands efforts sont faits pour son avènement, visions, connaissance, enseignements sur le comment il doit arriver." Non, le socialisme que j'appelle ici ne viendra pas de la sorte. Plutôt par socialisme j'entends une tendance de la volonté humaine et une vision des conditions et manières qui mènent à son accomplissement.

[...]

Qu'est-ce que le socialisme ? Que veulent dire les Hommes lorsqu'ils emploient ce mot ? Qu'est-ce qui entre sous ce vocable aujourd'hui ? Sous quelles conditions, à quel moment de la société, de son développement, peut-il devenir réalité ?

[...]

Chapitre 2

Le socialisme est la tendance de la volonté de personnes unifiées pour créer quelque chose de nouveau et pour parvenir à un idéal. Voyons donc ce qu'est l'ancien système et ce que la réalité

préalable était, dans notre ère. Pas notre temps dans un sens limité à maintenant, quelques années ou quelques décennies, mais plutôt notre époque, remontant au moins 400 ans.

[...]

Certains corrupteurs divulguent la doctrine que les Hommes, mais aussi les animaux, les plantes et le monde entier, sont en progrès constant, dans un mouvement vers le haut partant des plus bas niveaux de la vie aux plus hauts, des pires abîmes de l'enfer vers les plus hauts cieux et qu'ainsi, l'esclavage, l'absolutisme, la servitude, le mercenariat, le capitalisme, la dureté et la dégénérescence, toutes ces choses étant supposées n'être que des étapes progressistes vers le socialisme. Nous n'adhérons aucunement à une telle illusion soi-disant scientifique. Nous voyons le Monde et l'Histoire de l'Humanité de manière totalement différente. Nous l'expliquons aussi de manière différente.

Nous disons que les nations ont leur âge d'or, les points culminants de leur culture, et qu'elles descendent une fois de plus de ce piédestal. Nous disons que notre peuple d'Europe et d'Amérique ont été de ces nations déclinantes depuis un bon moment, approximativement depuis la "découverte" de l'Amérique.

Les Nations atteignent leurs périodes de grandeur et s'y maintiennent lorsqu'elles sont empreintes d'un esprit unique. Ceci aussi sonne faux aux oreilles de ceux qui s'appellent socialistes de nos jours alors qu'ils ne le sont pas ; nous venons juste d'en voir un aspect furtif dans leur accoutrement darwiniste, ces adhérents de la soi-disant conception matérialiste de l'Histoire. Nous traiterons tout cela ci-dessous, nous devons poursuivre pour le moment, mais ***nous croiserons encore le chemin du marxisme et nous nous arrêterons un peu plus tard pour lui dire ses quatre vérités en face et lui dire essentiellement qu'il est un fléau de notre temps et qu'il diabolise le mouvement socialiste !***

C'est l'esprit, l'esprit des penseurs, l'esprit des hommes submergés par l'émotion, de ceux qui souffrent grandement, l'esprit de ceux dont l'auto-conscience et l'amour fusionnent dans une grande connaissance du monde, c'est cet esprit qui a mené les Nations à leur grandeur, à l'unité et à la liberté. ***Des individus, a jailli une nécessité intrinsèque de s'unifier en une attitude commune avec leurs frères humains. Puis la société des sociétés fut là, communale fondée sur l'association volontaire.***

Ainsi quelqu'un pourrait demander comment l'Homme a-t-il pu atteindre cette intelligence et cette vision d'abandonner son isolation et de se joindre à ses compatriotes d'abord sur une petite échelle, puis en groupes bien plus conséquents ?

La question est stupide en soi et ne peut être posée que par des professeurs actifs dans des temps de déclin, car la société est aussi vieille que l'Homme ; elle est le tout premier fait. Où que les Hommes aient été, ils se joignaient en hordes, en clans, en tribus, en guildes, en nations. Ils migrèrent, vivèrent et travaillèrent ensemble. Ils furent des humains individuels agglutinés ensemble par un esprit commun, qui est une compulsion humaine naturelle et non pas imposée de manière extrinsèque (même ce qui est appelé "instinct" chez les animaux est un esprit commun).

Mais cette compulsion naturelle de la qualité unificatrice et d'esprit commun, jusqu'à maintenant dans l'Histoire de l'Humanité, a toujours eu besoin de formes externes : des symboles religieux et de cultes, des idées de foi, des rituels de prière ou toutes choses de ce genre.

Ainsi l'esprit est toujours connecté dans les Nations avec un manque d'esprit et une pensée symbolique profonde ayant une opinion superstitieuse. La chaleur et l'amour émanant de l'esprit

unificateur prend ombrage du dogme religieux froid et rigide. La vérité, émanant de telles profondeurs qu'elle ne peut être exprimée que par imagerie, est remplacée par le non-sens de la littéralité.

Ceci est suivi de l'organisation externe. Les organisations de l'Église et séculière de la coercition externe gagnent en force et croissent continuellement en empirant : servage, féodalisme, les départements variés de l'autorité, l'État.

Ceci mène inmanquablement à un déclin de l'esprit qui anime les peuples et de l'immédiateté qui coule des individus et les mène à l'unité. L'esprit se retranche dans les individus.

[...]

Les temps où la race humaine a le plus resplendi dans l'histoire subséquente sont ceux où cette tendance de l'esprit à inonder des peuples vers les ravins et les dépressions des individus a juste commencé mais n'a pas encore progressé très loin : où l'esprit commun, la société des sociétés, les liens d'interrelation entre les multiples associations bondissantes de l'esprit, fleurissent pleinement, mais où des personnes de génie se sont aussi révélées, bien que toujours contrôlée par le grand esprit des peuples, qui ne sont pas banalement en extase devant leurs travaux, mais les acceptent plutôt comme le fruit naturel de la vie communale et s'en réjouissent.

L'âge d'or de la Grèce antique et le Moyen-Âge chrétien furent de telles époques.

Ce ne fut pas un idéal, ce fut une réalité.

[...]

Nous sommes les peuples de la chute et donc, de ce type de chute dont l'avant-garde ne voit aucun sens qui pointe au-delà de cette vie terrestre... Nous sommes les peuples qui peuvent remonter la pente une fois de plus et ce uniquement par un esprit singulier : l'esprit de justice dans les choses terrestres de la vie communale. Nous sommes les peuples qui pourraient être sauvés et ramenés à la culture seulement par le socialisme.

Chapitre 3

Ainsi notre époque se tient entre deux âges. À quoi cela ressemble-t-il ?

Un esprit de cohésion, et oui, oui ! Vous avez remarqué que le mot "esprit" revient beaucoup dans ce livre. Ceci se produit sans doute parce que les hommes de notre temps, surtout ceux qui se proclament "socialistes", disent le mot "esprit" si rarement et agissent en accordance. Ils n'agissent pas spirituellement et donc ils ne font rien de réel ni de pratique. Comment pourrait-il faire ou accomplir quelque chose de pratique, eux qui pensent si peu !

[...]

Il n'y a pas d'esprit connectant toute vie avec l'éternité, sanctifiant nos sens, rendant nos fonctions corporelles divines, chaque activité une joie, une cause d'exubérance et d'extase.

Qu'y a-t-il ? Dieu, qui a créé le monde, dont le fils a sauvé le monde du pêché... assez de tout ça ! Assez de ces vestiges mal interprétés d'un symbolisme qui eut un sens autrefois, des vestiges, des réminiscences qui sont maintenant prises au sens littéral et pris pour croyances jusqu'à la dernière virgule et la dernière lettre de ce conte miraculeux. Assez de tout cela. Cet esprit est un faux esprit,

n'a rien à voir ni avec la vérité ni avec la vie. Si quelque chose est plus que probablement faux, alors ce sont ces idées dans leur totalité.

Et nos érudits, intellectuels et universitaires le savent pertinemment. Si le peuple, une grande partie du peuple, est pris dans l'esprit d'un mensonge ruineux, alors combien de nos intellectuels sont-ils emmêlés dans l'esprit du mensonge, de la déception et de la couardise ?

À l'école, les enfants sont éduqués au moyen de faux enseignements et leurs parents sont obligées de laisser la pensée de leurs enfants être déformée. Un fossé horrible s'est ouvert entre les enfants des pauvres, qui sont maintenus dans la vieille religion de force et les enfants des riches, à qui on donne toute sorte de semi-connaissance et un doute léger. Les enfants des pauvres sont supposés demeurer stupides, dociles, timides, tandis que les enfants des riches deviennent semi-éduqués et frivoles.

Comment fait-on le travail de notre temps ? Pourquoi le travail est-il fait ? Qu'est-ce que le travail ?

Seulement quelques rares variétés d'animaux connaissent ce que nous appelons le travail : les abeilles, les fourmis, les termites et les humains.

Le travail est technique ; la technique est un esprit commun et une pensée anticipatrice. Il n'y a pas de travail sans esprit, anticipation et communalité.

Quelle est la nature de la communalité qui régule notre travail ?

Cela ressemble et est en fait ceci : Quelques personnes possèdent la terre et en conséquence la possibilité d'habitation, d'industrie, d'agriculture et d'activité ; la terre et conséquemment les matières premières ; la terre et conséquemment le moyen de travail hérité du passé. Ces quelques personnes cherchent le pouvoir économique et personnel sous la forme de la propriété foncière, de la richesse monétaire et de la domination d'autres hommes.

Ils sont la cause de ce que les choses sont produites, comme ils le croient, en accord avec la situation respective du marché et que celui-ci va accepter avec l'aide d'une grosse armée d'agents et de représentants de commerce ou en langage courant, des bonimenteurs, des grossistes, des vendeurs, des commerçants, des publicités de presse, et des posters, des feux d'artifice et des emballages attractifs.

[...]

La vaste majorité des humains est déconnectée de la terre et de ses produits, de la terre et des moyens de production, de travail. Ils vivent dans la pauvreté et l'insécurité. Il n'y a aucune joie ni sens à leur vie. Ils travaillent pour des choses qui n'ont aucune connexion avec leur vie propre. Ils travaillent d'une façon qui les rend insipides et tristes. Beaucoup, des masses entières d'humains, n'ont souvent pas de toit au-dessus de leur tête. Ils ont froid, faim et meurent misérablement.

Parce qu'ils sont mal nourris, sous-alimentés et n'ont pas de logement adéquat, ils attrapent la tuberculose ou autres maladies de promiscuité et meurent avant leur temps. Et ceux dont la santé survit les effets de ces conditions de pauvreté la pollution de l'air et les maisons infectées de maladies, ils sont souvent détruits par l'épuisement, les poussières toxiques, les substances et vapeurs empoisonnées des usines.

Leurs vies n'ont aucune connexion avec la Nature, ou si peu. Ils ne font pas l'expérience d'eux-mêmes, ils ne savent pas ce qu'est être enfantin.

[...]

L'État existe afin de créer l'ordre et la possibilité de continuer à vivre au sein de tout ce non-sens dénué d'esprit, de la confusion, de l'austérité et de la dégénérescence. L'État, avec ses écoles, ses églises, ses tribunaux, ses prisons, bagnes, l'État avec son armée et sa police (**NdT** : et son monopole de la violence sinon "légitime" du moins... "Légitimée"...), l'État avec ses soldats, ses haut-fonctionnaires et ses prostitué(e)s.

Là où il n'y a aucun esprit et aucune compulsion interne, il y a forcément une force externe, une régimentation, un État.

Là où il y a un esprit, il y a société. La forme dénuée d'esprit engendre l'État. L'État est le remplaçant de l'esprit.

Quelle sorte d'esprit nous permet-il de rester en vie ?

L'esprit qui élève les individus en une totalité, en un tout cohérent, en un peuple, est appelé aujourd'hui une Nation. La Nation en tant que forme coercitive naturelle de la communauté biologique est un esprit fondamentalement beau et ineffaçable, impossible à éradiquer. En revanche, la Nation amalgamée avec l'État et avec sa violence exacerbée et intolérable est une insulte artificielle et une stupidité malsaine et pourtant, c'est un ersatz, un remplacement pour l'esprit (manquant), un équivalent psychique des esprits intoxiqués aux vapeurs d'alcool qui sont devenus le poison habituel et quotidien des humains d'aujourd'hui.

L'État avec ses frontières et les Nations avec leurs conflits sont des substituts pour un esprit non existant du peuple et de la communauté. L'idée de l'État est une imitation artificielle de l'esprit, une illusion, qui accouple des objectifs qui n'ont rien à voir les uns avec les autres, qui n'ont aucune racine en un tel terreau, comme l'ont les merveilleux intérêts d'un langage et de coutumes communes, les intérêts d'une vie économique (nous avons vu ce qu'est la vie économique aujourd'hui !) avec un certain territoire. L'État, avec sa police, toutes ses frontières et ses institutions régissant la propriété privée, n'existent pour le salut de l'Homme que comme un misérable substitut à l'esprit sociétaire et aux groupes humains ayant un but commun.

[...]

L'État ne s'établit jamais au sein de l'individu. Il n'est jamais devenu une qualité individuelle, il n'a jamais été volontaire. Il réside plutôt dans le centralisme du commandement et de la discipline au lieu d'être dans le centre qui régit le monde de l'esprit : c'est à dire la pensée libre, pulsant comme un battement de cœur et indépendante dans le corps vivant d'une personne. Il y a longtemps, il y avait des communautés, des groupes tribaux, des guildes, des confréries, des corporations (**NdT** : au sens médiéval du terme), des sociétés, elles, furent toutes stratifiées dans une société cohérente. Aujourd'hui, il y a la force, la lettre de la loi et l'État.

Et l'État, qui en plus n'est rien, afin de cacher son néant, se drape mensongèrement du manteau de la nationalité et connecte mensongèrement cette nationalité, qui est un lien spirituel délicat entre les Hommes, avec une communauté occupant un territoire géographique qui n'a rien à voir avec lui et qui n'existe pas, cet État ainsi cherche à être un esprit et un idéal, une transcendance incompréhensible en la manière pour laquelle des millions de gens se massacrent les uns les autres dans un enthousiasme sanglant et morbide. Ceci représente l'extrême, l'épitomé de la non spiritualité

qui a été introduit parce que le véritable esprit d'unité a péri et a cessé d'exister. Et pourtant, on nous affirme que les hommes n'avaient pas cette horrible superstition au lieu de la vérité organique de l'unité spirituelle naturelle, ils seraient incapables de vivre, car ils suffoqueraient dans la honte et la dégradation de cette non-vie et de cette désunification ; ils deviendraient poussière comme de la crasse séchée.

Voilà à quoi ressemble notre époque. Elle se situe entre deux âges.

[...]

Chapitre 4

Le socialisme est la tendance de la volonté d'Hommes unifiés de créer quelque chose de nouveau pour la réalisation d'un idéal.

Nous voyons maintenant pourquoi cette nouvelle entité doit être créée. Nous avons vu l'ancienne. Une fois de plus nous avons laissé passer le système existant devant nos yeux tremblants.

Je n'offre aucune imagerie d'un idéal, aucune description d'une utopie. J'ai juste donné une idée de ce qui peut être dit maintenant et je lui ai donné un nom : la justice.

Le socialisme est un mouvement culturel, une lutte pour la beauté, la grandeur, l'abondance.

Personne ne peut le comprendre, personne ne peut y mener, à moins de voir que le socialisme vient des siècles et des millénaires précédents, en cela, aucun politicien du quotidien ne peut être un socialiste. Le socialiste englobe toute la société et son passé, sent et sait d'où nous venons et ensuite détermine où nous allons.

Ceci distingue le socialiste du politicien. Il est intéressé dans la totalité et il saisit nos conditions dans leur totalité, dans leur contexte historique ; il pense de manière holistique. De cela s'en suit qu'il rejette la totalité de nos formes de vie, il n'a d'autre intention, d'autre objectif que le principe entier, universel.

[...]

Que le grand amour prédomine en lui, ou l'imagination, ou l'observation clairvoyante, ou la nausée, ou une agressivité sauvage, ou une forte pensée rationnelle, ou quoi que ce soit d'autre pouvant être sa motivation, ***qu'il soit un penseur ou un poète, un combattant ou un prophète : le vrai socialiste aura toujours un élément vital de l'universel en lui.*** Mais il ne sera jamais (je parle ici de mentalité et non pas de professions externes), un professeur, un avocat, un comptable, un dilettante crâneur, une personne typique.

Il convient ici de dire une fois pour toutes : ceux qui s'appellent eux-mêmes ou se font appeler socialistes aujourd'hui ne sont pas socialistes. ***Ce qui se fait appeler de nos jours "socialisme" n'est absolument pas le socialisme.***

[...]

Ce substitut est une caricature, une imitation, un travesti de l'esprit. ***L'esprit est une compréhension de l'entière dans un universel vivant. L'esprit est une unité de choses séparées, de concepts et d'humains. L'esprit est une activité constructive.***

[...]

L'esprit a été remplacé par une superstition scientifique excentrique et ridicule. Pas étonnant que cette doctrine bizarre ne soit qu'un travesti de l'esprit, car son origine, la philosophie hégélienne, était

déjà un travesti du véritable esprit. *L'homme qui a concocté cette potion dans son laboratoire était Karl Marx ; le professeur Karl Marx. Il nous a amené la superstition scientifique en lieu et place de la connaissance spirituelle, la politique et le parti en lieu et place de la volonté culturelle.*

Une falsification de l'universel comme cette science ne peut jamais sur le long terme, se maintenir contre les réalités quotidiennes tangibles du phénomène individuel ; la révolte des activistes du parti sans esprit a été montée contre le travesti de la science. Nous verrons ici que ni l'un ni l'autre ne sont socialistes. Il sera dit ici que ni le marxisme ni la mosaïque révisionniste ne sont du socialisme. Il sera montré ici même ce que le socialisme n'est pas et ce qu'il est. Voyons donc cela.

Le marxisme



Note de Résistance 71 : Ici Landauer se lance dans une analyse critique du marxisme de plus de 20 pages. Nous ne traduirons ici que ce qui nous paraît essentiel et nous encourageons nos lecteurs à lire de toute façon l'ouvrage en entier (en allemand ou en anglais). Nous pensons malgré tout garder l'esprit de Landauer et de sa critique en tronquant la traduction du texte original.

Nous avons déjà traduit la critique du marxisme par Landauer que nos lecteurs peuvent trouver ici, nous la recopions ici pour maintenir la cohérence du propos : <https://resistance71.wordpress.com/2015/10/21/societe-contre-letat-le-marxisme-modele-du-nouvel-ordre-mondial-gustav-landauer/>

Karl Marx a artificiellement relié les deux composants du marxisme, la science et le parti politique, créant apparemment quelque chose de complètement nouveau, que le monde n'avait jamais vu auparavant, à savoir la science politique et un parti ayant une base et un programme scientifiques.

Si vous voulez gagner les masses, flattez-les. Si vous voulez les empêcher d'actions et de pensée sérieuses et rendre leurs représentants des archétypes de creuses prétentions, des déversoirs d'une rhétorique qu'ils ne comprennent eux-mêmes au mieux qu'à moitié, puis de les convaincre qu'ils représentent un parti politique scientifique, si vous voulez les remplir d'une stupidité malsaine, alors entraînez-les dans des Écoles de Parti. Ainsi, le parti politique scientifique fut la demande des Hommes les plus avancés de tous les temps ! Quels parfaits amateurs furent donc tous les politiciens précédents, qui n'agirent que par instinct ou par génie, comme on marche, pense, écrit ou peint. Bien que ceci demande en plus d'un talent naturel, une bonne technique et une bonne habileté, ceci n'est en aucun cas une science.

[...]

Qu'enseigne donc cette science du marxisme ? Qu'affirme-t-elle ? Elle affirme connaître le futur. Elle présume avoir une telle vision profonde dans les Lois éternelles du développement et les facteurs déterminants de l'Histoire Humaine, qu'elle sait ce qui va arriver, comment l'histoire va continuer et ce qu'il adviendra de notre condition et de nos formes de production et d'organisation. Jamais la valeur et le sens de la science n'ont été si ridiculeusement mal compris. Jamais l'Humanité n'a, surtout les plus opprimés, les plus intellectuellement démunis et les parties les plus sous-développées de l'humanité, été moquée de la sorte avec une réflexion de miroir si déformée.

[...]

L'endroit du chemin où nous nous trouvons n'est pas du tout analogue à un problème mathématique ou un rapport factuel ou même une loi du développement ; ceci ne serait que se moquer de la loi de

la conservation de l'énergie. Ce chemin correspond à une audace de trompe-la-mort. ***La connaissance veut dire d'avoir vécu, de posséder ce qui a été. La vie veut dire : vivre, créer et souffrir de ce qui est à venir.***

Non seulement ceci veut dire qu'il n'y a pas de science du futur, mais cela implique également qu'il n'y a qu'une connaissance vivante d'un passé toujours vivant, mais pas de science inerte de quelque chose de mort gisant là.

[...]

Donc, l'Histoire et l'Économie Politique ne sont pas des sciences. Les forces au travail dans l'histoire ne peuvent pas être formulées scientifiquement : leur jugement sera toujours une estimation qu'on pourra décrire par un nom plus ou moins important, selon la nature humaine qu'il contient ou irradie.

[...]

D'où donc les marxistes tirent-ils leur superstition scientifique ?

Ils concoctent leur contrefaçon illusoire, le produit de substitution de leur patchwork historique et de leurs lois scientifiques : ils ne reconnaissent qu'un seul principe général convaincant qui forme, coordonne les détails et connecte des faits épars, à savoir : la science. ***En fait, la science est esprit, ordre, unité et solidarité... lorsqu'elle est science. Mais lorsqu'elle n'est qu'une nébuleuse de stupidités, lorsque le supposé homme de science n'est qu'un journaliste déguisé, lorsque une tonne de faits statistiquement formulés et des platitudes dialectiquement masquées affirment être une sorte de mathématique supérieure de l'histoire et un manuel d'instruction infaillible de la vie future, alors cette soi-disant science n'a aucun esprit, elle est un frein à l'intellect.*** Elle est un obstacle qui se doit d'être éliminé avec arguments et rires, avec une colère dévastatrice.

[...]

Nous [anarchistes] sommes des poètes et nous voulons idéologiquement éliminer les falsificateurs scientifiques, les marxistes froids, creux et dénués de spiritualité, de façon à ce qu'une vision poétique, une créativité artistiquement concentrée, l'enthousiasme et la clairvoyance trouvent leur place pour agir, travailler et se construire à partir de maintenant ; dans la vie, dans des corps humains, pour la vie harmonieuse, le travail et la solidarité des groupes humains, des communautés et des nations.

[...]

L'esprit qui nous anime est la quintessence de la vie et il crée une réalité effective. Cet esprit est aussi appelé autrement : solidarité [Bund] ; et ce que nous cherchons à optimiser dans une belle présentation est : la pratique, le socialisme, une ligue de personnes au travail [Bund].

Nous pouvons ici clairement voir et toucher du doigt pourquoi les marxistes ont exclus l'esprit de leur fameuse conception de l'Histoire, qu'ils appellent le matérialisme historique.

Les marxistes, dans leurs déclarations et leurs points de vue, ont exclus l'esprit pour une raison simple et logiquement presque excellente raison matérielle : ils n'ont tout simplement pas d'esprit. Pour des raisons déjà cités, ceci ne peut pas être et ce en aucun cas une science fondée sur des lois, mais ne peut devenir qu'un brouillon préliminaire imaginatif, presque fantastique, pour une telle science.

[...]

Il est en fait seulement nécessaire de dire que ce que les marxistes appellent une conception matérialiste de l'histoire n'a rien à voir avec un matérialisme rationnellement conçu : en fin de compte, eux-mêmes ont considéré que c'était une contradiction que de considérer rationnellement le matérialisme et ils n'auraient pas même eu tort. ***En fait, la conception historique qu'ils enseignent***

devrait être appelée “économie”. Son véritable nom néanmoins, comme je l’ai dit ci-dessus, est la conception non spirituelle de l’Histoire.

Car ils affirment avoir découvert que toutes les conditions politiques, les religions, les mouvements intellectuels, sans exclure bien sûr leur propre doctrine et leur entière agitation et activité politique, ne sont qu’une superstructure idéologique, une sorte d’épiphénomène des conditions économiques et des processus des institutions sociales. Leurs esprits superficiels ne sont que peu préoccupés par la quantité d’activité mentale et spirituelle qui est inextricablement mélangée avec ce qu’ils appellent la réalité économique et sociale, par le fait que la vie économique n’est qu’une petite partie de la vie sociale et que cette vie sociale est totalement inséparable des petites et grandes structures spirituelles et des mouvements de la coexistence humaines.

[...]

*L’entière doctrine est fausse et ne tient pas la route et tout ce qui demeure de vrai et de valable est un fait que nous avons réalisé en Angleterre et ailleurs bien avant Karl Marx à savoir qu’en contemplant les événements humains, la signification éminente des conditions économiques et sociales et des changements ne pouvait être ignorée. Ce point de vue culmina dans **le grand mouvement qui dit être appelé celui de la découverte de la société comme étant distincte de l’État, un des premiers et des plus importants pas vers la liberté, la culture, la solidarité, le peuple et le socialisme.** Bien des idées bénéfiques et séminales sont contenues dans les grands écrits des économistes politiques et des journalistes brillants du XVIII^{ème} siècle ainsi que des premiers socialistes du XIX^{ème}. **Le marxisme quoi qu’il en soit, a réduit tout ceci en une caricature, une contrefaçon et une corruption. La soi-disant science que les marxistes en ont fait est en réalité une tentative pathétique et désastreuse de renverser l’actuel écartement de l’État, à savoir le démarquage de la non-culturalité vers les associations volontaires unifiées par un esprit commun, le courant qui porte en lui la société des sociétés, pour revenir à l’État et à la non spiritualité de nos institutions sociales, menant ce courant à l’alimentation du mouvement de carrière de politiciens ambitieux.***

Nous devons regarder de plus près encore. Nous n’avons pelé que deux couches de cet oignon marxiste acre, nous devons couper plus avant en son cœur même si cela doit amener plus de larmes aux yeux. Nous devons disséquer plus avant cette monstruosité.

Nous avons atteint l’étape où le professeur qui réduit la vie à une fausse science, les corps humains à du papier, se transforme lui-même en professeur d’un type différent, s’appelant comme bien d’autres professeurs “artistes de transformation”, magiciens, prestidigitateurs... Le chapitre le plus décisif de Karl Marx m’a toujours rappelé ce type de professeur qu’on peut résumer ainsi : “Un, deux, trois... Ne crois pas ce que tu vois !”

Par conséquent, d’après Marx, la carrière progressive de nos Nations depuis le Moyen-Âge vers le futur en passant par aujourd’hui, est une trajectoire qui prend place “de par la nécessité d’un processus naturel”, avec en plus une rapidité croissante. Dans la première étape, celle des petits commerçants, il n’y a que des gens moyens, médiocres, petit-bourgeois et ce type de personnes et bien des gens possèdent leur toute petite propriété. Puis vient le capitalisme, la seconde étape, la poussée vers le progrès, la première étape du développement vers le socialisme et le monde apparaît bien différent. Le petit nombre possède de grandes propriétés et la masse n’a rien. La transition vers cette étape fut difficile et cela ne put être fait sans violence et mauvaises actions. Mais à ce stade, le progrès vers la terre promise s’accélère de plus en plus et bien plus facilement sur les rails bien huilés du développement. De plus en plus des masses sont prolétarisées et il y a de moins en moins de

capitalistes. Ils s'approprient les uns les autres jusqu'à ce que des masses de prolétaires, comme le sable sur une plage côtière, fassent face à de gigantesques entrepreneurs isolés et sautent à la troisième étape, le second processus du développement, la dernière étape vers le socialisme qui est un jeu d'enfant : "le glas de la propriété privée capitaliste sonne". "La centralisation des moyens de production" et "la socialisation du travail", dit Marx, furent achevées sous le capitalisme. Il appelle cela un mode de production qui a "fleurit sous le monopole du capital", en tombant toujours dans un tel délire poétique quand il fait l'éloge des dernières beautés du capitalisme juste avant qu'il ne tourne en socialisme. Maintenant le temps est venu : "la production capitaliste, avec la nécessité d'un processus naturel, génère sa propre négation." : le socialisme. Car la "coopération" et la "propriété commune de la terre", nous dit Marx, sont déjà un "accomplissement de l'ère capitaliste". La grande, l'énorme, la presque infinie masse de prolétaires ne peut pratiquement rien contribuer au socialisme. Elle doit simplement attendre que son heure arrive.

[...]

Pour moi, la coopération veut dire action commune et travail commun... Ce que Karl Marx a appelé coopération, supposée être un élément du socialisme, est la forme de travail qu'il a vu dans l'entreprise capitaliste de son temps, le système industriel, celui de l'usine, où des milliers de personnes travaillent dans une énorme pièce, l'adaptation de l'ouvrier à la machinerie et en résultat, la division omniprésente du travail dans la production de commodités pour le marché mondial capitaliste. Marx dit sans équivoque que le capitalisme est "déjà fondé sur l'entreprise de production sociale" !

Oui il est vrai que ce type de non-sens sans parallèle dans l'Histoire va contre le courant de pensée, mais c'est l'opinion exprimée de Karl Marx que le capitalisme développe le socialisme complètement de lui-même et que le mode de production socialiste s'épanouit sous le capitalisme. Nous avons déjà la coopération, nous sommes déjà bien sur le chemin de la propriété commune de la terre et des moyens de production. Au bout du compte, il ne restera plus qu'à chasser les quelques propriétaires qui demeurent en place. Tout le reste a fleuri sous le capitalisme, car **capitalisme = progrès = société = socialisme**. Le véritable ennemi est la "classe moyenne, le petit industriel, le petit marchand, l'artisan, le paysan". Car ils travaillent pour eux-mêmes et ont quelques aides et apprentis. C'est cela le boulet, la petite entreprise, tandis que le capitalisme lui est l'uniformité, le travail de milliers dans un même endroit, le travail pour le marché mondial ; ça c'est la production sociale et le socialisme.

Ceci représente la véritable doctrine de Karl Marx : quand le capitalisme a remporté une victoire complète sur les vestiges du Moyen-Âge, le progrès est scellé et le socialisme est pratiquement là.

N'est-il pas symboliquement signifiant que la fondation même du marxisme, la bible de ce type de socialisme soit appelée "Das Kapital" ? Nous opposons ce socialisme avec notre socialisme propre en disant ceci : socialisme, culture et solidarité, juste échange et travail joyeux, la société des sociétés ne peut venir que lorsqu'un esprit s'est éveillé comme celui de l'ère chrétienne et préchrétienne des nations teutoniques et lorsque cet esprit n'existe plus et laisse la place au manque de culture, à la dissolution, au déclin, ceci en terme économique est appelé : le capitalisme.

Ainsi deux choses diamétralement opposées se font face :

Ici le marxisme et là le socialisme !

Marxisme : la non spiritualité, la floraison des fleurs de papiers sur les ronces adorées du capitalisme.

Socialisme : la nouvelle force contre la pourriture ; la culture qui s'élève contre la combinaison de la non-spiritualité, de l'austérité, de la violence, contre l'État et contre le capitalisme modernes.

Maintenant on peut comprendre ce que je veux lui dire en face, le marxisme est la peste de notre temps et la malédiction du mouvement socialiste. Maintenant nous allons expliquer encore plus clairement pourquoi c'est comme cela et pourquoi le socialisme ne peut se réaliser qu'en combattant mortellement le marxisme.

Car le marxisme est, par-dessus tout, ce Philistin qui regarde de manière condescendante toute chose venant du passé, qui appelle tout ce qui l'intéresse le présent ou le futur immédiat, qui croit dans le progrès, qui préfère 1908 mieux que 1907 et qui attend quelque chose de spécial en 1909 et quasiment un miracle eschatologique pour quelque chose qui est aussi éloigné dans le futur que 1920.

Le marxisme est le Philistin et donc l'ami de toute chose massive et compréhensible. Quelque chose comme une république médiévale de villes ou de villages, un mir russe ou un Allemand suisse ou une communauté communiste, ne peuvent pas pour lui avoir la moindre similarité avec le socialisme, mais par contre un État vaste et centralisé ressemble déjà à son État du futur de manière assez proche. Montrez-lui un pays à une période donnée de l'Histoire où les petits paysans prospéraient, où il y avait des métiers complémentaires artisanaux florissants, où il y avait peu de misère et il détournera le nez avec dédain.

Karl Marx et ses successeurs pensaient qu'ils ne pouvaient pas faire de pire accusation contre le plus grand de tous les socialistes, Pierre-Joseph Proudhon, qu'en l'appelant "petit-bourgeois" et "petit paysan socialiste", ce qui n'était ni incorrect ni insultant, car Proudhon avait splendidement montré au peuple de sa nation et de son temps, de manière prédominante des petits paysans et des artisans, comment ils pourraient parvenir au socialisme immédiatement sans avoir à attendre les progrès laborieux du grand capitalisme. Mais, les croyants dans le progrès ne veulent pas nous entendre parler de la possibilité qui fut autrefois présente et qui ne devint pas une réalité et les marxistes ainsi que tous ceux qu'ils ont infectés ne peuvent pas écouter quiconque parler de socialisme qui aurait pu être possible avant le mouvement de déclin, qu'ils appellent eux, le mouvement ascendant du capitalisme sacré.

Nous [les anarchistes] en revanche, ne séparons pas un développement humain fabuleux et les processus sociaux de ce que veut, fait, aurait voulu ou aurait pu faire l'Humain. Nous savons aussi quoi qu'il en soit, que la détermination et la nécessité de tout ce qui se passe, incluant bien entendu, la volonté et l'action est valide et sans exception, mais seulement après que ce soit établi en fait réel, à savoir après que la réalité soit établie, cela devient-il alors une nécessité...

De notre opinion, l'Histoire humaine ne consiste pas en des processus anonymes et d'une vulgaire accumulation d'une multitude de petits évènements et d'omissions.

Mais le marxisme est inculte et il montre toujours du doigt en toute suffisance, moquerie et triomphe, les échecs et les tentatives futiles, il a de plus une telle peur infantile de la défaite. Il montre le plus de mépris pour ce qu'il appelle les expériences ou les échecs. Ceci est un signe honteux d'un déclin des plus disgracieux, spécifiquement pour le peuple allemand, à qui convient si mal une telle peur de l'idéalisme, de l'enthousiasme et de l'héroïsme, que de si piètres personnages sont les leaders de ses masses mises en esclavage. Mais les marxistes sont pour les masses appauvries et opprimées

exactement ce qu'ont été les nationalistes depuis 1870 pour les classes de gens rassasiés : les adorateurs du succès.

De ce fait, nous saisissons un sens plus précis de l'expression "*conception matérialiste de l'histoire*". Oui, de fait les marxistes sont des matérialistes dans le sens ordinaire, brut et populaire du mot et tout comme les crânes d'œuf nationalistes, ils s'épanouissent à vouloir réduire et exterminer l'idéalisme. Ce que les bourgeois nationalistes ont fait des étudiants, les marxistes le font de grands segments du prolétariat, façonnant couardement de petits hommes sans jeunesse, sans esprit indomptable, sans courage, sans la joie de faire ou de tenter quelque chose, sans pensée dirigée, sans hérésie, sans originalité ni individualité. Mais nous avons besoin de tout cela. Nous avons besoin de tentatives et d'initiatives. Nous avons besoin d'envoyer des milliers d'hommes en Sicile. Nous avons besoin de ces si précieuses natures de Garibaldi et nous avons besoin d'échecs après échecs et de cette dureté naturelle se forgeant à ne plus rien craindre, qui maintient le cap, qui endure, et recommence encore et toujours jusqu'au succès, jusqu'à ce qu'on réussisse et devienne impossible à conquérir. ***Quiconque n'endosse pas le danger de la défaite, de la solitude, des échecs, n'atteindra jamais la victoire.***

Ô vous les marxistes, je sais pertinemment comme cela sonne faux à vos oreilles, vous qui n'avez peur de rien sauf ce que vous appelez un coup de couteau dans le dos. Ce mot appartient à votre vocabulaire si particulier et peut-être à juste titre, puisque vous montrez votre dos le plus souvent à vos ennemis plutôt que votre visage. Vous savez à quel point vous haïssez profondément et Ô combien repoussant vos humeurs sèches trouvent de telles natures passionnées que sont le constructif Proudhon et les destructeurs Garibaldi ou Bakounine. Tout ce qui est latin ou celtique, tout ce qui a trait à l'air libre à la nature sauvage et à l'initiative est presque un « embarrasement » pour vous. Vous vous êtes suffisamment handicapés pour exclure tout ce qui peut être libre, personnel ou juvénile, traits que vous qualifiez inlassablement de stupidités, exclus donc du parti, du mouvement et des masses elles-mêmes.

Les choses seraient véritablement bien meilleures pour nous et le socialisme en général si au lieu de la stupidité systémique que vous appelez votre science, nous avions les stupidités de gens aux tempéraments de feu débordant d'enthousiasme sur les autres, ce que vous ne pouvez pas supporter. Oui, nous voulons en fait faire ce que vous appelez des "expériences" ; nous voulons tenter, nous voulons créer depuis notre cœur et nous voulons si cela doit-être, souffrir de la défaite et des échecs jusqu'à la victoire, jusqu'à ce que l'objectif soit atteint. Des personnes incultes, fades, cyniques et livides mènent nos peuples, où sont les tempéraments de Colomb (**NdT** : de manière évidente, Landauer n'a pas réfléchi en profondeur à la question de Colomb et de la "découverte"...), ces gens qui préfèrent voguer en pleine mer sur de fragiles embarcations vers l'inconnu plutôt que d'attendre le progrès. Où sont les jeunes joyeux et victorieux Rouges qui riront à la face livide de ces leaders ? Les marxistes détestent entendre de telles paroles, de telles attaques, qu'ils appellent des rechutes, de tels défis enthousiastes non-scientifiques. Je le sais et c'est pour cela que cela est si bon de le leur avoir dit. Les arguments que j'utilise contre eux sont valides et tiennent la route, mais si au lieu de les réfuter au moyen d'arguments, je pouvais les ennuyer à mort avec la moquerie et le rire, cela m'irait tout aussi bien. (**NdT** : comme quoi l'humour, le sarcasme et l'ironie, lorsqu'intelligemment maniés sont des armes redoutables. Où en sont l'humour et le "politiquement correct" aujourd'hui en 2016 ?... **NdJBL** : et que dire en ce mois de janvier 2023 ?...)

Ainsi, le marxiste inculte est bien trop malin, à la page et prudent pour ne jamais penser que le capitalisme dans un état d'effondrement total, comme ce fut le cas durant la révolution de Février

[1848] en France, pourrait être confronté par l'organisation socialiste alors qu'il préfère tuer les formes de communauté de vie émanant du Moyen-Âge qui furent préservées, spécifiquement en Allemagne, en France, en Suisse, et en Russie, pendant des siècles de déclin et de les noyer totalement dans le capitalisme plutôt que de reconnaître qu'ils contiennent les graines et les cristaux de vie de la culture socialiste à venir.

Mais si quelqu'un lui montre les conditions économiques de disons, l'Angleterre, du milieu du XIX^{ème} siècle, avec son système industriel de désolation, avec son exode rural, son homogénéisation des masses et sa misère, avec des économies tournées vers le marché mondial au lieu des véritables besoins, il y trouve la production sociale, la coopération, les commencements de la propriété commune. Il se sent comme à la maison...

Ajoutez à cela la concentration capitaliste qui paraissait être comme si le nombre de capitalistes et de fortunes deviendraient toujours moindre et de continuer à promouvoir le modèle du gouvernement omnipotent dans l'État centralisé de notre temps, ajoutez-y finalement la toujours plus grande perfection des machines industrielles, la division toujours croissante du travail, le remplacement des ouvriers et artisans hautement qualifiés par des machinistes sans talent, tout cela vu sous une lumière exagérée et caricaturale, car cela possède un autre côté et n'est jamais un développement schématiquement non-linéaire. C'est une lutte et un équilibre de plusieurs tendances, mais tout ce que voit le marxisme est toujours grotesquement simplifié et caricaturé. Finalement, ajoutez l'espoir que les heures de travail vont diminuer de plus en plus et que le travail humain deviendra de plus en plus productif : alors l'État du futur est accompli. ***L'État futur des marxistes : la floraison sur l'arbre de la centralisation gouvernementale, capitaliste et technologique.***

On doit cependant ajouter que le marxiste, quand il rêve à fond, se rêve jamais plus sec et plus vide et s'il y a jamais eu de fantaisistes sans imagination, les marxistes sont les pires, ***le marxiste étend son centralisme et sa bureaucratie économique au-delà des États présents et se fait l'avocat d'une organisation mondiale qui régulerait et dirigerait la production et la distribution des biens de consommation et de service. C'est l'internationalisme marxiste.*** Comme dans l'ancienne [première] Internationale, tout devait être supposément dirigé depuis Londres et sa base du Conseil Général et aujourd'hui dans la social-démocratie (seconde Internationale), toutes les décisions sont prises depuis Berlin, cette autorité de la production mondiale regardera un jour dans chaque casserole possible et aura la quantité adéquate de graisse pour les rouages des machines qu'elle aura en compte. Une couche encore et notre description du marxisme sera terminée.

Les formes d'organisation que ces gens appellent le socialisme, fleurissent complètement dans un terreau capitaliste, mis à part que ces organisations, ces usines toujours en pleine expansion grâce à la vapeur, sont toujours entre les mains privées d'entrepreneurs et d'exploiteurs. Nous savons quoiqu'il en soit déjà qu'ils sont supposés être réduits à un nombre toujours plus petit par la concurrence. On doit visualiser clairement ce que cela signifie : d'abord cent mille, puis quelques milliers, puis quelques centaines, puis quelques 70 ou 50, puis juste quelques énormes et monstrueux entrepreneurs (***NdT : regardons ce qu'il s'est passé depuis... On appelle ça le capitalisme monopoliste, celui des géants, des cartels que ce soit industriels ou financiers, ils dominent le monde depuis l'entre-deux guerre et ont tout acheté y compris les États et leurs gouvernements, mais à un moment donné, la compression n'est plus possible, les grands capitalistes s'unissent pour maintenir la convergence de leurs intérêts politiques et financiers en maintenant une sous-classe capitaliste en pare-feu et en chiens de garde du système.***)

Leur sont opposés travailleurs, ouvriers, prolétaires. Ils sont de plus en plus nombreux, les classes moyennes disparaissent et avec le nombre de travailleurs, l'intensité et le pouvoir des machines croissent également, de telle façon que non seulement le nombre de travailleurs mais aussi le nombre de chômeurs, la soi-disant armée de réserve du travail, augmentent. D'après cette description, le capitalisme atteint une impasse et la lutte contre lui, à savoir contre les quelques capitalistes restant, devient de plus en plus facile pour les masses incommensurables de déshérités qui ont un intérêt dans le changement. Ainsi doit-on se rappeler que tout dans la doctrine marxiste est immanent, bien que le terme provienne d'un autre domaine et y soit mal approprié. Ici, cela signifie que rien ne nécessite un effort spécial ou une vision mentale, tout coule de source du processus social. Les soi-disant formes socialistes sont déjà immanentes au capitalisme...

Comme le dit le programme social-démocrate allemand en ces termes si jolis et si marxistes (à l'encontre d'éléments non authentiques qui se sont infiltrés pour faire que les créateurs de ce programme appellent maintenant révisionnistes leur opposition) : les puissances de production grossissent maintenant au-delà de la capacité de la société contemporaine. Ceci contient l'enseignement très marxiste qui dit que dans la société contemporaine les formes de production sont devenues de plus en plus socialistes et qu'il ne manque à ces formes que leur juste forme de propriété. Ils appellent cela la propriété sociale, mais quand ils appellent le système industriel capitaliste un [système de] production sociale (non seulement Marx applique ceci dans le Capital, mais les socio-démocrates actuels dans leur programme courant appelle le travail dans les formes du capitalisme contemporain, le travail social), nous connaissons les véritables implications de leurs formes socialistes de travail.

Tout comme ils considèrent les formes de production de la technologie de la vapeur dans le capitalisme être une forme socialiste de travail, ils considèrent également l'État centralisé comme l'organisation sociale de la société et la propriété d'État administrée de manière bureaucratique comme la propriété commune !... ***Ces gens n'ont vraiment aucun sens instinctif de la société et de sa signification. Ils n'ont pas la moindre idée du fait que la société ne peut-être qu'une société des sociétés, seulement une fédération, seulement la liberté. Ils n'ont de ce fait aucune idée que le socialisme est l'anarchie et la fédération.*** Ils croient que le socialisme est le gouvernement, tandis que d'autres qui ont soif de culture veulent créer le socialisme parce qu'ils veulent échapper à la désintégration et la misère issues du capitalisme et sa pauvreté concomitante, son manque total d'esprit et la coercition inhérente, qui n'est que l'autre face de l'individualisme économique. ***Bref, ils veulent s'échapper de l'État pour participer à une société des sociétés et à la participation des associations volontaires.***

Parce que, comme disent ces marxistes, le socialisme est toujours, façon de parler, la propriété privée des entrepreneurs, qui produisent sauvagement et inconsidérément et comme ils sont en possession des pouvoirs de production socialistes (lire ici : la machine à vapeur, la production perfectionnée par la machinerie et les masses prolétariennes à profusion), donc, parce que la situation ressemble à un balais de sorcière dans les mains d'une apprentie, un déluge de biens de consommation, une surproduction et une grande confusion peuvent en résulter, à savoir, des crises peuvent survenir, qui, quels qu'en soient les détails, se produisent toujours selon les marxistes, parce que la fonction régulatrice d'un contrôle statistique et la direction d'une autorité d'État mondiale est nécessaire et va de pair avec le mode de production socialiste, qui de leur point de vue tordu et stupide, existe déjà.

Aussi longtemps que cette autorité de contrôle fait défaut, le "socialisme" demeure toujours imparfait et le désordre peut en résulter. Les formes d'organisation du capitalisme sont bonnes, mais elles

manquent d'ordre, de discipline et d'une centralisation stricte. ***Le capitalisme et le gouvernement doivent fusionner et là où nous parlerions de capitalisme d'État, ces marxistes disent que le socialisme est là et bien là.*** Mais juste comme leur socialisme contient toutes les formes du capitalisme et de la réglementation et tout comme ils permettent la tendance à l'uniformité et au nivellement qui existe aujourd'hui pour progresser vers sa perfection ultime, le prolétariat est lui aussi porté vers leur socialisme.

Le prolétariat de l'entreprise capitaliste est devenu l'État prolétarien et la prolétarianisation a, lorsque commence ce type de socialisme, atteint réellement et de manière prévisible des proportions gigantesques. Tout le monde sans exception est un employé de l'État.

Le capitalisme et l'État doivent fusionner, ceci est en vérité l'idéal marxiste (NdT : Pour Mussolini, le fascisme se définissait comme la fusion de l'État et des corporations industrio-financières... Simple question ici en 2016 : Quel est le concept du Nouvel Ordre Mondial que l'oligarchie veut mettre en place?... Surpris ? NdJBL : Aucunement en ce mois de janvier 2023 avec un Banquier d'Affaires comme MacRon maintenu au pouvoir artificiellement !). Bien qu'ils ne veuillent pas entendre parler de leur idéal, nous voyons qu'ils cherchent à promouvoir cette tendance de développement. ***Ils ne voient pas que le pouvoir énorme et la désolation bureaucratique de l'État n'est nécessaire que parce que notre vie communale/commune a perdu son esprit, parce que la justice et l'amour, les associations économiques et la floraison de la multiplicité des petits organismes sociaux ont disparu.*** Ils ne voient rien de cette décomposition profonde de nos temps, ils hallucinent le progrès.

La technologie bien sûr progresse. Cela se produit dans les temps culturels, bien que pas toujours, il y a des cultures sans progrès technique ou technologique. Elle progresse surtout en temps de décomposition, de l'individualisation de l'esprit et de l'atomisation des masses. Ceci est justement notre point. Le véritable progrès de la technologie ainsi que celui de la véritable base temporelle est, pour une fois, marxiste pour les marxistes, la base véritable, matérielle pour la superstructure idéologique, à savoir pour les marxistes, l'utopie du socialisme progressiste...

Il n'y a aucun doute que les marxistes pensent que si l'avant et l'arrière de notre dégradation, les conditions capitalistes de la production et de l'État étaient rassemblées, alors leur progrès et leur développement attendraient leur but pour que se réalisent la Justice et l'Égalité. Leur État économique bien compris, qu'il soit l'héritier des États précédents ou leur État mondial est une structure républicaine et démocratique et ils pensent vraiment que les lois d'un tel État fourniraient bien-être et bonheur à son peuple. C'est ici que nous devons nous esclaffer de ces pathétiques fantasmes. Une telle réflexion de miroir ne peut être que le produit du laboratoire de développement du capitalisme. Nous ne perdrons pas plus de temps sur cet idéal accompli de l'ère du déclin et de l'inculture dépersonnalisée, de ce gouvernement de nains.

Nous allons voir que la véritable culture n'est pas vide, mais satisfaite et que ***la véritable société est une multiplicité de petites et véritables affinités qui grandissent des qualités de connexion des individus, de l'esprit, que c'est une structure de communautés et une union.*** Ce "socialisme" des marxistes est un goître géant qui va se développer de manière supposée. ***N'ayez pas peur, nous allons bientôt voir qu'il ne se développera pas. Notre socialisme en revanche, devrait pousser du cœur des Hommes.*** Il désire provoquer le fait que les cœurs de ceux qui s'appartiennent les uns aux autres grandiront en unité et en esprit. L'alternative n'est pas un socialisme pygmée ou socialisme de l'esprit, car ***nous verrons bientôt que si les masses suivent les marxistes ou même les révisionnistes (NdT : du marxisme), alors le capitalisme demeurera.***

Cela ne tend pas à changer soudainement dans le “socialisme” des marxistes ni de se développer en le “socialisme” des révisionnistes. Le déclin, dans ce cas précis, le capitalisme, a en notre temps juste assez de vitalité que la culture et l’expansionnisme ont eu en d’autres temps. Le déclin ne veut pas du tout dire décrépitude, une tendance vers l’effondrement ou un renversement drastique des choses. Le déclin, l’époque du naufrage, de l’impopularité, de la platitude d’esprit, est capable de durer des siècles ou un millénaire. Le déclin, ici le capitalisme, possède à notre époque juste cette vitalité qu’on ne trouve ni dans la culture ni dans l’expansion contemporaine. Il a autant de force et d’énergie que nous échouons de nous rassembler pour le socialisme. ***Le choix auquel nous faisons face n’est pas : une forme de socialisme ou une autre, mais bien plus simplement : capitalisme ou socialisme, l’État ou la société, le non-esprit ou l’esprit. La doctrine du marxisme ne mène pas hors du capitalisme***, il n’y a aucune vérité non plus dans la doctrine du marxisme que le capitalisme puisse dans le temps, émuler l’incroyable exploit du Baron de Münchhausen qui se tira d’un étrange marécage en se tirant lui-même par sa tresse, à savoir cette prophétie qui dit que le capitalisme va émerger de son propre marigot par la simple vertu de son propre développement.

Posons donc les questions : Est-il vrai que la société est telle que les marxistes la décrivent ? Que son développement plus avant est ou doit être, ou sera probablement tel ? Est-il vrai que les capitalistes se dévorent les uns les autres jusqu’à ce qu’il ne reste plus qu’un seul énorme capitaliste ? Est-ce vrai ? Devrait-il n’y avoir qu’un seul capitaliste ? Est-il vrai que la classe moyenne disparaît, que la prolétarisation s’accélère et qu’une fin de ce processus peut-être prédite ? Que le chômage est de pire en pire et que de telles circonstances ne peuvent plus continuer à exister ? Et y a-t-il une influence spirituelle sur les déshérités de façon qu’ils doivent par nécessité naturelle, se révolter, devenir révolutionnaires ? Est-il vrai finalement que les crises deviennent de plus en plus compréhensibles et dévastatrices ? Que la capacité productive du capitalisme le dépasse et doit donc inmanquablement évoluer en un soi-disant socialisme ?

Tout ceci est-il vrai ?

Voilà les questions que nous devons poser et que nous, les anarchistes, avons toujours posées depuis le début, depuis que le marxisme existe. Bien avant le marxisme, il y avait un véritable socialisme, spécifiquement le socialisme du plus grand socialiste : Pierre Joseph Proudhon, il fut après coup ombragé par le marxisme, mais nous le ramenons à la vie. Voici nos questions et elles sont les questions qui, d’une perspective différente, se posent aussi les révisionnistes [du marxisme].

[...]

Le socialisme, disons-le clairement que les marxistes l’entendent bien, ne dépend pas, pour la possibilité de sa réalisation, de quelque forme de technologie que ce soit ni de la satisfaction des besoins. ***Le socialisme est possible à tout moment, si suffisamment de personnes le désirent***. Mais il sera toujours différent selon le niveau de technologie disponible, rien ne commence de rien. Ainsi donc, comme stipulé plus haut, pas de description d’un idéal ni d’une utopie n’est proposés ici. Pour les marxistes, le socialisme est possible à tout moment indépendamment de la technologie disponible, même avec une technologie primitive (**NdT** : *de fait, l’anthropologie politique a montré que les sociétés ancestrales étaient pour l’essentiel des sociétés “anarchistes”, pratiquant le communalisme démocratique où la propriété privée n’existait pas et où la chefferie n’avait pas de pouvoir, qui demeurait dilué dans le peuple...*), tandis que dans le même temps cela est impossible pour le mauvais groupe de personnes au sein d’une société plus technologiquement avancée. ***Ainsi, le capitalisme ne va pas nécessairement se transformer en socialisme ; il doit périr***. Le socialisme ne va pas nécessairement se produire, ni du reste le socialisme capitaliste d’État prolétaire des marxistes et ceci n’est pas plus mal. En fait, aucun socialisme peut venir, c’est ce que nous allons montrer maintenant.

Pourtant, le socialisme peut venir, doit venir, si nous le voulons, si nous le créons, cela aussi sera démontré.

Chapitre 5

Le marxisme affirme :

1. Que la concentration capitaliste dans l'Industrie, dans le Commerce, dans le Système Monétaire et Financier est un stade préliminaire, le commencement du socialisme.
2. Que le nombre d'entrepreneurs capitalistes, ou au moins des entreprises capitalistes, est en décroissance constante ; que la taille des entreprises individuelles augmente, que la classe moyenne diminue et est vouée à l'extinction et que le nombre de prolétaires croît incommensurablement.
3. Que la quantité de ces prolétaires est toujours si importante qu'il doit toujours y avoir des chômeurs parmi eux, cette armée de réserve industrielle diminue les circonstances de la vie ; la surproduction en résulte parce que plus est produit qui ne peut être consommé et que donc les périodes de crises sont inéluctables.
4. Que la disproportion entre l'énorme richesse dans les mains de quelques-uns ainsi que la pauvreté et l'insécurité des masses deviendra si grande qu'une crise terrible en résultera durant laquelle le mécontentement des masses deviendra si intense qu'une catastrophe, une révolution devra venir au cours de laquelle la propriété capitaliste pourra et devra être transformée en propriété sociale.

Ces points principaux ont souvent été critiqués par les érudits anarchistes, bourgeois et récemment par les révisionnistes (du marxisme). Content ou pas, nous devons admettre en toute honnêteté la justesse des résultats suivants de la critique.

On ne doit pas parler des entrepreneurs capitalistes en supposant que l'existence de la société capitaliste dépend particulièrement de leur nombre ; on doit plutôt en parler sur le plan du combien ont un intérêt dans le capitalisme et de ceux qui, en regard de leur mode de vie, jouissent d'une bonne prospérité et sécurité sous le régime capitaliste. Qui dépend du capitalisme pour leurs opinions, leurs succès et humeurs et ce indépendamment du fait qu'ils soient entrepreneurs indépendants, agents en bonne position dans le système, hauts-fonctionnaires ou employés, actionnaires, retraités ou quoi que ce soit d'autre. En se fiant aux données fiscales et autres observations indéniables, on ne peut dire que le nombre de ces personnes n'a pas diminué mais augmenté à la fois dans l'absolu et le relatif.

[...]

La question de la classe-moyenne a souvent été adressée. Son existence ne peut pas être niée. Personne n'a jamais dit ou écrit que la classe-moyenne ne peut vouloir dire que des artisans indépendants, des marchands, des petits fermiers ou des retraités.

Nous pourrions y accoler la question : Qui appartient à la classe-moyenne ? Et une autre son corollaire: Qu'est-ce que le prolétariat ?

[...]

J'ai dit qu'un prolétaire est quiconque gagne un standard de vie prolétaire, il y a donc bien sûr bien des degrés, de la misère la plus noire à l'ouvrier vivant avec sa famille, qui peut survivre à des périodes de chômage, en passant par la personne qui n'a que le strict minimum, même si ces derniers raccourcissent leur vie au travers de malnutrition (NdT : et de nos jours par la "malbouffe" bon marché et

industrielle qui nous empoisonne à petit feu...) et dont la descendance n'arrive jamais à obtenir ce petit surplus leur permettant de participer aux Arts par exemple.

De fait, seuls ces prolétaires n'ont rien à perdre sauf leurs chaînes et ont intérêts à changer le système (quand ils comprennent vraiment où réside leur intérêt, à savoir celui de la société entière). Même dans les strates supérieures des forces de travail, il y a des professions qui n'appartiennent plus entièrement au prolétariat.

[...]

Il y a aussi une autre catégorie de personnes qui vit dans une amère pauvreté qui ne doivent pas être appelés prolétaires. Parmi eux, les artistes et écrivains pauvres, les médecins, les officiers de l'armée et les gens de cette sorte. Sous un régime parfois de privations, ils ou leurs parents se sont souvent assurés une culture qui ne les protège pas de la faim ou du pain rassis ou d'un repas pris à la soupe populaire. Ces personnes constituent une classe en eux-mêmes.

[...]

Nous avons aussi un grand nombre croissant de gens qui, sans aucun doute, font partie d'un nouveau groupe de la classe-moyenne comme par exemple, les employés de grand magasin, les gérants de succursales ou de sections d'entreprises, les directeurs, les ingénieurs, les agents, les représentants de commerce etc.

Qu'en est-il de l'insécurité ? Il dit ici être noté que l'insécurité existe pour tous les membres de la société capitaliste, mais il y a là encore des degrés marqués. Nous devons donc faire des différences car nous n'avons pas à faire à des structures abstraites mais à des réalités historiques données. Pour le grand nombre qui se classe dans la catégorie de la classe-moyenne parmi la strate des gens ayant accès à la propriété, bien qu'ils ne disposent pas de leur propre moyens de travail ou de leur propre clientèle, l'insécurité n'est pour ces gens qu'une possibilité théorique. Et est une exception dans la pratique quotidienne. Les marxistes eux, ne coupent pas les cheveux en quatre et inscrivent les gens dans des paquets de généralité.

[...]

Partout, le capitalisme préserve sa vitalité et au lieu de ses formes menant au socialisme, au contraire, il utilise la véritable forme socialiste que sont les coopératives ou la coopération mutuelle, pour ses objectifs d'exploitation des consommateurs de de monopolisation du marché.

L'État, de par sa législation, s'est aussi assuré que le capitalisme demeure en bonne santé et fort dans de très nombreux pays.

[...]

Nous devons bien comprendre cette idée fondamentale que nous devons à Proudhon : "Ce qui est considéré comme vrai en matière économique pour la personne privée ordinaire, devient faux au moment où on cherche à l'appliquer à la société entière."

Les ouvriers, dans leurs luttes pour les salaires, agissent juste en participants de la société capitaliste : en égoïstes luttant becs et ongles et comme ils ne peuvent rien faire seuls, ils luttent de manière organisée en tant qu'égoïstes unifiés. Organisés et unifiés, ils sont les camarades d'une branche de l'Économie. Toutes ces associations « branchiformes » comprennent ensemble la totalité des ouvriers dans leur rôle de producteurs pour le marché des commodités capitaliste. Dans ce rôle, ils continuent une lutte, ou du moins le pensent-ils, contre les entrepreneurs capitalistes, mais en réalité contre eux-mêmes dans leur capacité de consommateurs.

Le soi-disant capitaliste n'est pas un caractère figé, tangible. C'est un intermédiaire, sur lequel bien sûr l'essentiel du blâme peut être mis, mais les coups que les ouvriers cherchent à lui infliger de manière militante loupent leur cible. L'ouvrier frappe et frappe, mais il frappe sur un mirage intangible et les coups se retournent contre lui.

[...]

Ainsi, les ouvriers dans leur lutte de producteurs produisent toujours plus de produits. Cette inflation, bien qu'elle affecte en partie les produits de luxe, a pour résultat essentiellement une augmentation du prix des articles de nécessité de base. En fait, pas même une augmentation proportionnée, mais bel et bien disproportionnée. Lorsque les salaires augmentent, les prix montent de manière disproportionnée ; lorsque les salaires baissent par contre, les prix chutent légèrement et lentement de manière disproportionnée.

Le résultat en est que sur une période de temps, la lutte de l'ouvrier dans son rôle de producteur endommage les ouvriers dans leur réalité de consommateur.

[...]

Quelqu'un dira bien que les Syndicats, avec leurs grèves, luttent non seulement pour l'augmentation des salaires, mais aussi pour le raccourcissement des heures de travail, la solidarité avec les autres travailleurs et leurs doléances, les crédits de travail etc... Les Syndicats sont des organisations reconnues complètement nécessaires au sein du capitalisme. Assurons-nous de la bonne compréhension de ce qui est vraiment dit ici. ***Nous reconnaissons ici que les ouvriers ne sont pas une classe révolutionnaire, mais un groupe de pauvres damnés qui doivent vivre et mourir sous la règle capitaliste.*** Il est admis ici que la "politique sociale" de l'État, des municipalités, les politiques prolétariennes du Parti des travailleurs, la lutte prolétarienne des syndicats du travail et le fond syndical sont tous des nécessités pour les travailleurs. Nous concédons aussi que les travailleurs pauvres ne sont pas toujours capables de respecter les intérêts de l'ensemble de la force laborieuse. Les secteurs économiques variés doivent mener leur lutte égoïste pour les salaires, car chaque secteur est une minorité en regard des autres et doit se défendre de l'inflation des coûts de la vie.

Tout ce qui est reconnu, admis et concédé ici est un coup porté contre le marxisme, qui ne cherche qu'à comprendre les travailleurs que dans leur rôle de producteurs et non pas comme le plus bas et pauvre étage du capitalisme, mais comme les porteurs choisis par le destin de la révolution et du socialisme.

Je dis ici : Non ! Toutes ces choses sont nécessaires sous le capitalisme aussi loin que les travailleurs ne comprennent pas comment sortir du capitalisme. Tout ceci ne fait que faire tourner en rond au sein du cercle vicieux établi par le capitalisme. ***Quoi qu'il arrive au sein de la production capitaliste, celle-ci ne peut mener que toujours plus profondément au capitalisme, mais jamais en sortir.***

[...]

Sous le système de salaire, il n'y a pas de relation déclarée du travail à la quantité et à la qualité de son produit, il n'y a pas de quid pro quo / une chose contre une autre d'échange. Il n'y a que besoin qui désire une subsistance. Ainsi, nous trouvons une fois de plus que le travailleur du monde capitaliste doit défendre une institution capitaliste anti-culturelle pour préserver son existence. Ses besoins et son rôle de producteur font de lui un serviteur, un vassal du capitalisme.

[...]

Récemment, dans une grande ville allemande, j'ai donné dix cours de littérature allemande, qui furent commandités par une association sociale-démocrate et dont l'audience fut pour l'essentiel des membres des Syndicats ouvriers. J'ai alors fait l'expérience d'ouvriers anarchistes venant à ma

rencontre après le cours dans le hall, endroit qu'ils avaient auparavant évité, pour me demander si je voulais bien leur donner un cours quelque temps plus tard ! À ce moment je décidais de leur donner cette réponse : J'ai donné un cours dans lequel j'ai parlé de Goethe, de Hölderlin, de Novalis, de Stifter, de Hebbel, de Dehmel, de Liliencron, de Heinrich van Reder et de Christian Wagner et de bien d'autres, mais vous ne vouliez pas en entendre parler parce que vous ne saviez pas que la voix de la beauté humaine qui nous vient, le rythme fort et calme ainsi que l'harmonie de la vie ne peuvent pas être trouvés dans le bruit et la fureur de la tempête, pas plus que dans le mouvement léger des brises ni le calme sacré de l'immobilité...

“... Nous voulons essayer de voir la douce loi qui guide la race humaine... La loi de la justice, la loi de la morale, la loi qui veut que chaque humain vive de manière respectée, honoré et sécurisée, ensemble avec les autres, de façon, ainsi il pourra suivre sa plus haute destinée humaine, acquérir l'amour et l'admiration de ses compagnons, de façon à être protégé comme un bijou, car tout humain est un bijou pour un autre être humain, la loi réside partout où des humains vivent avec d'autres humains et cela se voit dans l'attitude d'un humain envers les autres. Elle réside dans l'amour entre époux, dans l'amour des parents pour leurs enfants, dans l'amour des enfants pour leurs parents, dans l'amour des frères et des sœurs, des amis les uns pour les autres, dans la douce inclinaison d'un sexe pour l'autre, dans l'effort par lequel nous subsistons, dans notre activité pour notre petit cercle, les endroits distants et le monde entier.” Nous disait Adalbert Stifter. Ainsi le socialisme que nous appelons bruyamment ici et duquel nous parlons si gentiment, est aussi la douce réalité de la beauté permanente de la vie des humains ensemble.

[...]

C'est pourquoi détruisons par la gentillesse, permanente et liante réalité que nous construisons. Notre ligue [Bund] est une ligue pour la vie visant les pouvoirs éternels qui nous lient entre nous et avec le monde de la réalité. Laissons l'idée qui nous mène être de fait une idée, c'est à dire un lien qui nous unit au-delà du phénomène temporel transitoire, fragmentaire et superficiel, avec la calme communauté de l'esprit. Ceci est notre socialisme, une création du futur, comme s'il avait existé depuis toute l'éternité. Faisons en sorte qu'il ne vienne pas des réactions violentes, excitantes et colériques du moment, mais de la présence de l'esprit, de la tradition et de l'héritage de notre humanité.

[...]

L'Humain peut en vérité non seulement travailler pour vivre, mais il veut aussi sentir sa vie dans son travail, et durant son temps de travail, se réjouir de ce qu'il fait. Il a besoin non seulement de récréation, de repos et de joie le soir, il a aussi besoin et par-dessus tout, de plaisir dans son activité elle-même, une forte présence de son âme dans ses fonctions corporelles. Notre époque a créé le sport, l'activité ludique improductive des muscles et du système nerveux comme une sorte de travail ou de profession. Dans une véritable culture, le travail lui-même devient une soupape ludique de toutes nos énergies.

[...]

Ainsi, les ouvriers ont souvent été appelés des “esclaves” sur un ton indigné, mais on doit comprendre ce que l'on dit lorsqu'on emploie un tel mot comme “esclave” dans son sobre sens littéral. Un esclave était un “protégé”, qui devait être psychologiquement guidé, car sa mort coûtait de l'argent : un nouvel esclave devait être acheté. La terrible chose au sujet de la relation de l'ouvrier moderne et de son maître est justement qu'il n'est pas un esclave, que dans la très vaste majorité des cas, l'entrepreneur peut être complètement indifférent au fait de la vie ou de la mort de l'ouvrier. Celui-ci vit pour le capitaliste, mais il meurt pour lui-même. Il peut être remplacé. Les machines et les chevaux doivent être achetés, ce qui implique à la fois un coût d'achat et de maintenance. Il en était de même avec l'esclave qui devait d'abord être acheté, puis entraîné, même en tant qu'enfant puis on devait lui

fournir sa subsistance. L'entrepreneur moderne obtient l'ouvrier gratuitement, qu'il paie un salaire de subsistance à l'un ou à l'autre n'a pas d'importance.

Ici une fois de plus, la dépersonnalisation, la déshumanisation de la relation entre l'entrepreneur et le travailleur, le système capitaliste, la technologie moderne et l'État centralisé, vont la main dans la main. Le système capitaliste lui-même réduit l'ouvrier à un numéro. La technologie, alliée du capitalisme, en fait un pignon dans les rouages de la machine bien huilée. Finalement, l'État pourvoit à ce que le capitaliste n'ait non seulement pas besoin de pleurer la mort de l'ouvrier, mais que même en cas de mort ou d'accident, il n'ait même pas à être personnellement impliqué avec l'ouvrier de quelque façon que ce soit. Les institutions d'assurance d'État (ou privée) peuvent être observées de plusieurs angles, mais celui évoqué ici ne devrait sûrement pas être sous-estimé. Ces institutions remplacent également une humanité vivante par un mécanisme de fonctionnement aveugle et déshumanisé.

[...]

Les marxistes et les masses de travailleurs qu'ils influencent n'ont aucune conscience du comment fondamentalement la technologie des socialistes diffère de la technologie capitaliste. Chez un peuple civilisé, la technologie devra être dirigée en accord avec la psychologie des hommes libres qui veulent l'utiliser. Quand les travailleurs eux-mêmes déterminent sous quelles conditions ils veulent travailler, ils feront un compromis entre le temps qu'ils veulent passer en dehors du temps de production et l'intensité de travail qu'ils accepteront en son sein afin de produire. Il y aura des différences considérables : certains travailleront rapidement et énergiquement, de façon à pouvoir passer plus de temps en récréation, tandis que d'autres ne voudront pas passer à dégrader quelques heures que ce soit de la journée à un moyen et voudront que leur travail soit jouissif et procéderont à une vitesse confortable pour eux. Leur slogan sera : "la vitesse casse la qualité" et leur technologie sera adaptée à leur nature.

Aujourd'hui, tout ceci ne vient même pas en considération. La technologie se tient totalement sous la subjugation du capitalisme. La machine, l'outil, le serviteur inerte de l'humain est devenu le maître. Même les capitalistes, dans une grande mesure, dépendent du mécanisme qu'ils ont produit et introduit.

[...]

Le marxisme est un des facteurs non important, qui préserve la condition capitaliste, le renforce et rend son effet sur l'esprit des gens toujours plus désolant. Les peuples, la bourgeoisie et également, la classe ouvrière deviennent de plus en plus impliqués dans les conditions de production qui n'ont aucun sens, qui sont spéculatives et dénuées de culture et ce dans le seul but de faire de l'argent. ***Dans les classes qui souffrent le plus sous ces conditions et vivent souvent dans l'austérité complète, la privation et la pauvreté, une connaissance claire des choses, la rébellion et le désir réel d'amélioration déclinent de plus en plus.***

Le capitalisme n'est en aucun cas une période de progrès, mais une période de déclin.

Le socialisme ne vient pas du développement plus avant du capitalisme et ne peut pas être la lutte des producteurs au sein du capitalisme.

Voilà les conclusions que nous avons atteintes.

Les tentatives pour retourner à la vieille superstition ou au langage symbolique qui ont perdu leur signification, ces efforts toujours renouvelés de la réaction ; connectés avec la faiblesse et le

déracinement du peuple accroché aux vieux schémas, pour qui le sentiment est plus fort que la raison, sont de dangereuses obstructions, et ultimement aussi seulement des symptômes de la fin. Cela devient encore plus répugnant même lorsque, aussi facilement, elles sont connectées avec la règle coercitive de l'État, qui est une non-spiritualité organisée.

[...]

Aussi urgent que cela soit pour nous de concevoir le socialisme, la lutte pour de nouvelles conditions entre les humains comme mouvement spirituel et donc de comprendre que la seule manière de parvenir à de nouvelles relations humaines est quand le peuple, mû par l'esprit les crée pour lui-même, il est très important pour nous d'être forts et de ne pas glisser en arrière vers un passé qui ne peut pas être ravivé. Bref, nous ne devons pas nous mentir à nous-mêmes. L'illusion du paradis, de la vérité, de la philosophie, de la religion, de la vision du monde ou quoi que ce soit que l'on veuille appeler les tentatives de cristalliser les sentiments au sujet du monde en mots et formes, n'existe pour nous maintenant que comme individus. Chaque tentative d'établir des Communautés, des Sectes, des Églises, des Associations ou quelque sorte de base de telles artifices spirituels, mène, sinon à la tromperie et à la réaction, du moins à un simple palabre sans incidence.

[...]

Rappelons-nous néanmoins que chaque mensonge, chaque dogme, chaque philosophie ou religion a sa racine non pas dans le monde externe mais dans notre vie intérieure. Tous ces symboles, par lesquels l'humain amène la nature et lui-même en harmonie, sont de fait valides pour amener beauté et justice dans la vie communale des peuples, parce qu'ils sont les réflexions de la poussée sociale en nous et parce qu'ils sont notre propre forme endormie, la poussée vers le tout, sur lesquelles reposent l'association avec les autres, la communauté, la justice.

La pulsion naturelle de l'association volontaire pour les buts de communauté est inextirpable, mais elle a été sévèrement sonnée et est devenue insensible parce que pendant bien longtemps, elle fut connectée avec les mensonges du monde qui ont grandi et ont maintenant péri ou sont dans le processus de pourrissement.

[...]

Nous possédons la réalité du vivant, l'esprit communal individuel en nous et nous ne devons que le laisser émerger de manière créative. Le désir de créer de petits groupes et des communautés de justice et non pas une aberration paradisiaque ou une forme symbolique, mais une joie sociale terrestre et la promptitude des individus à former un peuple, amèneront le socialisme et le commencement d'une véritable société.

L'esprit agira directement et créera ses formes visibles de la chair et du sang du vivant : des symboles d'éternité deviennent communautés, des incarnations de l'esprit deviennent des incorporations de justice terrestre.

[...]

Nous avons appelé cette ère une période de déclin, parce que l'essentiel a été affaibli et ruiné : l'esprit commun, le volontarisme, la beauté de la vie populaire et ses formes. Mais il ne peut pas être ignoré que ces temps contiennent aussi pas mal de progrès. Progrès dans la science, la technologie... La raison est devenue plus agile et plus claire.

[...]

Ainsi, la nouvelle société que nous voulons préparer, dont nous nous préparons à poser la pierre angulaire, ne sera pas un retour à de quelques structures anciennes. Ce sera l'ancien sous une nouvelle forme, une culture ayant les moyens découverts par la civilisation des siècles récents.

Comment commencerons-nous ? Comment le socialisme viendra-t-il ? Qu'est-ce qui devra être fait ? En premier ? De suite ? Répondre à ces questions sera notre tâche finale.

Chapitre 6

[En 1848, Proudhon] a dit : “La révolution a mis fin au féodalisme, quelque chose de nouveau doit le remplacer. Le féodalisme était un ordre du domaine économique de l'État, il était un système de dépendances militaires organisé. Pendant des siècles, il a été minimisé par les libertés, les libertés civiles ont gagné de plus en plus de terrain. Mais il a néanmoins détruit le vieil ordre et la sécurité, les vieilles associations des ligues. Quelques personnes sont devenues très riches sous cette nouvelle liberté et mobilité, tandis que les masses étaient quant à elles exposées à l'austérité, la dureté de la vie et à l'insécurité. Comment pouvons-nous à la fois préserver, étendre et créer la liberté pour tous, tout en amenant la sécurité, le grand équilibre de la propriété et des conditions de vie, le nouvel ordre ?

Les révolutionnaires ne savent pas encore que la révolution mettra fin au militarisme, donc au gouvernement, que sa fonction est de remplacer la politique par la vie sociale, le centralisme politique par une unité directe des intérêts économiques, un centre économique qui ne régit ni ne règne sur personne, mais gère les affaires.

Vous, Français, êtes des Petits et Moyens Paysans, des Petits et Moyens Artisans ; vous êtes actifs dans l'Agriculture, l'Industrie, le Transport et les Communications. Jusque maintenant, vous avez eu besoin de Rois et de leurs Fonctionnaires afin de vous rassembler et de vous protéger l'un contre l'autre. En 1793 vous avez aboli le roi et l'État, mais vous avez maintenu le roi de l'Économie : l'or. Parce que vous avez ainsi laissé la mauvaise fortune, le désordre et l'insécurité dans le pays, vous avez dû laisser les rois, leurs fonctionnaires et leurs armées revenir. ***Débarrez-vous des intermédiaires autoritaires ; abolissez les parasites ; voyez et veillez à l'unité directe de vos intérêts. Alors vous aurez la société comme héritière du féodalisme et de l'État.***

Qu'est-ce que l'or, qu'est-ce que le capital ? C'est le signe d'une relation. C'est quelque chose qui existe entre les hommes. Capital est crédit, crédit est mutualité d'intérêts. Vous êtes maintenant dans une révolution, un esprit de confiance, l'exubérance de l'égalisation, le désir de parvenir au tout, ceci s'est levé parmi vous et créé pour vous-mêmes une mutualité directe. Mettez en place une institution où vous viendriez les uns vers les autres avec la production de votre travail sans parasitage, sans intermédiaires vampires. Alors vous n'aurez plus besoin d'autorité de tutelle, ni du transfert du pouvoir absolu du gouvernement politique vers la vie économique. Le but est d'assumer et de créer la liberté dans la vie économique et publique et de veiller à ce qu'il y ait une égalisation afin d'abolir l'austérité, l'insécurité et la propriété, qui n'est pas la propriété des choses, mais la domination des hommes, l'esclavage, l'intérêt, qui est usure. Créer une banque d'échange !

Qu'est-ce qu'une Banque d'Échange ? Rien de moins que l'institution objective de la Liberté et de l'Égalité.

Quiconque est engagé dans le travail utile, le fermier, l'artisan, l'association des ouvriers, doit simplement continuer de travailler. Le travail n'a pas besoin d'organisation excessive, d'être commandé, contrôlé par une autorité ou nationalisé. L'ébéniste fait des meubles, le cordonnier des chaussures, le boulanger fait du pain etc... dans la production de toute chose dont les gens ont besoin.

Ébéniste, tu n'as pas de pain ? Bien sûr tu ne peux pas aller chez le boulanger et lui échanger des meubles dont il n'a sans doute pas besoin contre du pain ; vas donc à la banque d'échange et fais changer tes commandes et tes produits en bons de commodités universellement valides. Prolétaires, vous ne voulez plus aller chez l'entrepreneur pour y travailler en échange d'un (maigre) salaire ? Vous voulez être indépendants ? Mais vous n'avez ni atelier, ni outils ni nourriture ? Vous ne pouvez pas attendre et vous devez être employés de suite ? Mais n'avez-vous pas des clients ? Les autres prolétaires, vous prolétaires, ne préférez-vous pas acheter vos produits les uns des autres ? Sans intermédiaires, sans l'exploitation de médiateurs ? Alors faites vos propres achats et ventes entre vous ! La clientèle est valide. La clientèle c'est de l'argent, comme ils disent aujourd'hui. La séquence doit-elle toujours être : pauvreté – esclavage – travail – produit ? La mutualité change le cours des choses. La mutualité restaure l'ordre de la nature. La mutualité abolit la règle de l'argent. La mutualité est primordiale : l'esprit entre les humains qui permettent à tous les humains qui veulent travailler de le faire et ainsi de satisfaire leurs besoins.

Le renouveau de la société ne viendra pas de l'esprit de vengeance, de la colère ou de la destruction. La destruction doit s'opérer dans un esprit constructif ; la révolution et la conservation ne s'excluent pas mutuellement.

Arrêtez de copier les anciens Romains ! La dictature jacobine a joué ce rôle dans le passé. Mais le Grand Théâtre des tribunes politiques et les grands effets de manches ne créent pas votre société. Elle doit émerger dans la réalité.

[...]

Proudhon savait ce que nous, socialistes, avons redécouvert : que le socialisme est possible à tout moment et impossible à tout moment. Il est possible lorsque les bonnes personnes sont là et qu'elles le veulent, qui portent l'action et il est impossible lorsque les humains n'en veulent pas ou en veulent mais ne sont pas capables de le mettre en pratique. Ainsi cet homme ne fut pas entendu. Les hommes entendirent à la place une voix qui présenta la fausse science que nous avons examinée auparavant et rejetée, qui enseignait que le socialisme est le couronnement de la Grande Industrie capitaliste, qu'il vient seulement quand très peu de capitalistes ont la propriété privée des Institutions qui sont déjà pratiquement devenues socialistes pour que ce soit facile aux masses prolétaires unifiées de le transférer de la propriété privée à la propriété sociale.

Au lieu de Pierre Joseph Proudhon, l'homme de la synthèse, Karl Marx, l'homme de l'analyse, fut entendu et donc la dissolution, la décomposition et le déclin furent permis de continuer.

Marx, l'homme de l'analyse, travaillait avec des concepts rigides, fixes, emprisonnés dans le carcan des mots. Avec ces concepts, il voulut exprimer et presque dicter les lois du développement.

Proudhon, l'homme de la synthèse, nous enseigna que les mots conceptuels fermés ne sont que des symboles d'un mouvement incessant. Il a dissout des concepts avec une fluidité continue.

Marx, l'homme apparemment de la science stricte, fut le législateur et le dictateur du développement. Il se prononça sur celui-ci. Les événements devaient se comporter comme une réalité achevée, fermée, morte. C'est pourquoi le marxisme existe comme une doctrine, pratiquement un dogme.

Proudhon, qui transforma l'Économie Sociale en psychologie tout en transformant la psychologie d'une psychologie individuelle rigide, qui fait une chose isolée d'un individu, en psychologie sociale, qui conçoit un humain en tant que membre d'un flot de devenir infini, inséparable et inexprimable. Il

n'y a pas de "proudhonisme", il n'y a que Proudhon. Ce qu'a dit Proudhon et qui fut vrai à un moment donné ne peut parfois plus s'appliquer aujourd'hui, tandis que les choses ont été permises de décliner pendant des décennies. Ainsi, nulle tentative de revenir servilement à lui ou à aucun moment du passé ne doit être tentée.

Ce que les marxistes ont dit de Proudhon, que son socialisme était un socialisme de petit-bourgeois et de petits paysans est, répétons-le, complètement vrai et son plus haut titre de célébrité. Le socialisme de Proudhon dans les années 1848-51 était le socialisme du peuple français des années 1848-51. C'était le socialisme qui était possible et nécessaire à ce moment de l'histoire. Proudhon n'était pas un utopiste, ni un prophète ; pas un Fourier ou un Marx. C'était un homme d'action et de réalisation.

[...]

Voilà la raison de notre lutte incessante contre le marxisme ; voilà pourquoi on ne peut pas laisser filer et que nous devons le ressentir de tout notre cœur. Ce n'est pas une description et une science, chose qu'il prétend être, mais un appel négatif, destructeur et handicapant à l'inefficacité, au manque de volonté, à la reddition et à l'indifférence.

[...]

Et les soi-disant révisionnistes, qui sont très zélés au sujet des détails et dont la critique du marxisme souvent coïncide avec la nôtre, pas étonnant puisqu'ils en ont pris une grande part des anarchistes, d'Eugen Dühring aux autres socialistes indépendants. Ils sont dans le processus de fonder un parti politique qui promeut la classe ouvrière dans la société capitaliste par des moyens économiques et parlementaires. *Les marxistes croient en un progrès à la Hegel, tandis que les révisionnistes adhèrent à une évolution à la Darwin. Ils ne croient plus à la catastrophe et à la soudaineté ; le capitalisme ne deviendra pas socialisme par une révolution soudaine, ils croient qu'il va graduellement assumer une forme plus tolérable.*

[...]

La véritable relation entre les marxistes et les révisionnistes est comme suit : Marx et les meilleurs de ses disciples ont eu à l'esprit l'entièreté de nos conditions dans leur contexte historique et essayèrent d'arranger les détails de notre vie sociale sous des concepts généraux. Les révisionnistes sont des sceptiques qui voient clairement que les généralités établies ne coïncident pas avec les nouvelles réalités qui surgissent, mais qui ont toujours un besoin pour une compréhension nouvelle et essentiellement différente de notre temps.

[...]

L'Humanité, dans le sens de relations vraiment complexes, une société mondiale cimentée par des liens extérieurs et une attraction intérieure et un désir profond de surpasser les frontières et liens nationaux, n'existe bien sûr pas encore. Mais il y a beaucoup de substituts. [...] Nous arriverons à une véritable humanité dans son sens externe seulement lorsque la réciprocité comme communauté identique sera venue pour l'humanité concentrée dans l'individu et l'humanité grandissante entre les individus. La plante existe dans la graine, tout comme la graine n'est que la quintessence de la chaîne infinie des plantes ancestrales. L'Humanité obtient sa véritable existence de la partie humaine de l'individu, tout comme cette partie humaine n'est que l'héritière des générations infinies du passé et de toutes leurs relations mutuelles. Ce qui advint et ce qui devient, le microcosme est le macrocosme.

L'individu est le peuple, l'esprit est la communauté, l'idée est le lien de l'unité.

Ce dont nous avons besoin maintenant est un renouveau tel qu'il n'a jamais existé auparavant dans le monde humain que nous connaissons. [...] Une société compréhensible doit être construite et la construction doit commencer à petite échelle ; nous devons nous étendre sous toutes les latitudes et nous ne pouvons le faire que si nous creusons profond, car aucune aide ne pourra venir de l'extérieur.

Nous ne pouvons le laisser émerger que du lien volontaire des individus et de la communauté des hommes originellement indépendants qui sont naturellement enclins à s'unir les uns aux autres.

[...]

L'esprit a besoin de liberté et la renferme. Là où l'esprit crée de telles unions comme la famille, la coopérative, le groupe professionnel, la communauté et la nation, il y a liberté et l'humanité peut s'accomplir. Mais pouvons-nous endurer ce qui fait maintenant rage au lieu de cet esprit manquant à l'appel dans les institutions coercitives de domination qui l'ont remplacé : la liberté sans l'esprit, la liberté sensuelle, la liberté des plaisirs irresponsables ?

[...]

Chapitre 7

Les temps sont bien différents de ce que Proudhon avait décrit en 1848. La dépossession a augmenté à tous les niveaux. Nous sommes bien plus éloignés du socialisme qu'il y a 60 ans.

Aujourd'hui, ce qui est appelé le prolétariat ne sera jamais en lui-même la personnalisation du peuple, tandis que les Nations sont de plus en plus dépendantes les unes des autres pour la production et le commerce, faisant qu'un peuple n'est plus un peuple. Mais l'Humanité est bien loin d'être unifiée et ne le sera jamais tant que de petites unités, des communautés, des peuples n'existent de nouveau. Proudhon avait raison dans sa vision de l'époque, de regarder la circulation et l'abolition de l'enrichissement par intérêts comme la pierre angulaire de toute réforme et le point de départ ayant le plus de chance d'être précis et rapide tout en étant le moins douloureux.

Nos conditions ont véritablement trois points vitaux :

- L'enrichissement injustifié
- L'exploitation
- Les hommes ne travaillant pas pour eux-mêmes mais pour d'autres hommes

Tout comme le mouvement en physique, chimie ou astronomie, cette cause permanente est ce qui compte le plus dans le mouvement des processus sociaux.

Ainsi les trois points cardinaux de l'esclavage économique sont :

- *La propriété privée de la terre :* elle implique l'attitude dépendante de ceux qui ne sont pas propriétaires. ***De la propriété privée de la terre et de son corollaire de la non-propriété surgissent ces fléaux que sont : l'esclavage, la servitude, le tribut, le loyer, l'intérêt et le prolétariat.***
- *La circulation des biens dans une économie d'échange par le moyen d'un véhicule d'échange qui serve tous les besoins de manière non-expirable et permanente...*
L'idée que l'argent serait rendu inoffensif s'il devenait juste un bon de travail et non plus une commodité est complètement fautive et ne pourrait avoir de sens que dans le cadre d'un esclavage d'État où le libre-échange serait remplacé par la dépendance envers une autorité bureaucratique déterminant la quantité que chacun doit travailler et consommer.
- *La valeur ajoutée*

[...]

Aujourd'hui, l'appel au socialisme est adressé à tous, pas dans la croyance que tout le monde pourrait ou voudrait y répondre, mais avec le souhait d'aider certains à réaliser qu'ils appartiennent ensemble dans la ligue des débutants.

Les gens qui ne peuvent et veulent plus supporter les faits sociaux, ceux-là sont appelés ici. Aux masses, aux peuples du monde, aux dirigeants et leurs sujets, héritiers et déshérités, privilégiés et escroqués, il doit être dit : C'est un Titanic, une honte sans fin des temps qui voit l'économie gérée pour le profit au lieu de remplir les besoins des humains unifiés en communautés. ***Tout votre militarisme, votre système étatique, toute votre répression de la liberté, toute votre haine de classe, viennent de la brutale stupidité qui vous domine.***

[...]

Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient pour dire aux gens d'une Nation : votre sol produit ce dont vous avez besoin en nourriture, en matières premières pour votre industrie ; travaillez et échangez ! ***Unissez-vous, vous pauvres hommes, donnez-vous du crédit les uns aux autres ; le crédit, la mutualité est le capital ; vous n'avez aucunement besoin de capitalistes monnayeurs ni de maîtres entrepreneuriaux. Travaillez dans les villes et les campagnes ! Travaillez et échangez !***

[...]

Jamais les Hommes ne furent plus dépendants et plus faibles que maintenant lorsque le capitalisme a atteint son summum ! Le marché mondial du profit et le prolétariat.

Aucune statistique mondiale, aucune république mondiale ne peuvent nous aider. Le salut ne peut venir que de la renaissance des peuples de l'esprit de la communauté !

La forme de base de la culture socialiste est la ligue des communautés ayant des économies indépendantes et un système d'échange.

Notre prospérité humaine, notre existence maintenant, dépendent du fait que l'unité de l'individu et l'unité de la famille, qui sont les seuls groupes naturels qui ont survécu, soient encore intensifiées dans l'unité des communautés, la forme de base de toute société.

Si nous voulons une société, alors nous devons la construire, nous devons la pratiquer.

► ***La société est la société des sociétés; une ligue des ligues des ligues, un monde commun des mondes communs ; une république des républiques des républiques. Seulement là y a-t-il liberté et ordre, seulement là y a-t-il un esprit, un esprit qui est autosuffisance et communauté, unité et indépendance ?***

La personne indépendante, qui ne laisse personne interférer dans ses affaires ; pour qui la communauté domestique de la famille, avec sa maison et son lieu de travail, est son monde ; la communauté autonome locale ; le canton ou le groupe de communautés etc., voilà à quoi ressemble une société, ceci simplement est le socialisme, et cela vaut la peine de travailler pour, car il peut nous sauver de notre misère. Toutes les tentatives de s'étendre toujours plus en États et en groupes d'États sont futiles et mauvaises, le système coercitif de gouvernement est aujourd'hui un pauvre substitut pour l'unité de libre-esprit absente. Il est tout aussi futile d'étendre leur sphère toujours plus avant dans le domaine économique. Ce socialisme policier qui suffoque toute qualité et activité originales, scellerait la ruine complète des peuples. Nous pouvons atteindre une unité naturelle seulement lorsque nous sommes en proximité locale, en contact réel. En famille, l'esprit unificateur, l'union de plusieurs personnes pour une tâche commune et pour un but et intérêt communs, a une forme trop étroite pour la vie communale. La famille n'est concernée que par des intérêts privés. Nous avons besoin d'un centre naturel de l'esprit commun pour la vie publique de façon à ce qu'elle ne soit plus remplie et menée exclusivement par l'État et la froide indifférence comme c'est le cas actuellement, mais par un sentiment de chaleur affective familial. Ce cœur de toute véritable vie

communale est la communauté locale, la communauté économique, dont l'essence n'est jugée par personne.

[...]

Laissons les humains échanger de communauté à communauté ce qui ne peut ou ne devrait pas être produit localement de la même manière qu'ils commercent d'individu à individu au sein d'une même communauté. Laissons les échanger un produit pour un autre produit équivalent et dans chaque communauté chacun pourra consommer autant qu'il / elle le désire.

La faim, les bras et la terre sont là, tous les trois sont là par nature. Les bras procurent industrieusement de la terre les biens nécessaires contre la faim. Voilà la tâche du socialisme : d'arranger l'économie d'échange de façon à ce que chacun, même sous un système de commerce ne travaille que pour lui/elle-même, de façon à ce que cette personne se retrouve dans un millier d'associations l'un avec l'autre et que rien dans cette union ne soit retiré à personne, mais que chacun reçoive. Ce ne sera pas donner sous forme de cadeau d'une personne à une autre, le socialisme n'a pas l'intention de la renonciation ni du vol, chacun reçoit les dividendes de son travail et jouit du renforcement de tous par la division du travail, l'échange et une communalité fonctionnelle en tirant les produits de la nature.

La faim, les bras et la terre sont là ; tous trois le sont par nature.

Nous avons faim tous les jours et nous faisons nos poches pour y prendre de l'argent, le moyen d'acheter et le moyen de satisfaire un besoin. Ce qui est ici appelé "la faim" est en fait tout besoin réel, pour les satisfaire, nous mettons la main à la poche pour de l'argent.

Pour obtenir de l'argent, nous nous vendons (notre force de travail). Nous bougeons nos bras, c'est à dire nos muscles, nos nerfs, notre système nerveux, notre cerveau, corps et esprit, tout cela est le travail. Travailler la terre, ou pour tirer les produits de la terre, travailler en échange de transport, travailler pour enrichir les riches, travailler pour le plaisir et l'instruction, la connaissance, travailler pour éduquer les jeunes, travailler pour produire des choses inutiles, dangereuses et sans aucune valeur, travailler pour ne rien produire. Bien des choses aujourd'hui sont appelées "travail", en fait aujourd'hui, tout ce qui rapporte de l'argent est appelé "travail".

La faim, les bras et la terre sont là par nature.

Où est la terre ? Cette terre que nos bras ont besoin pour calmer notre faim ?

Quelques humains possèdent la terre, il y en a de moins en moins.

Nous avons vu que le capital n'est pas une chose mais une relation, un esprit entre les humains. Nous avons les moyens pour l'Industrie et le Commerce, si seulement nous nous étions redécouverts nous-même et notre nature humaine. La terre quoi qu'il en soit, est une partie externe de la nature. Elle fait partie de la nature comme l'air, l'eau et la lumière ; la terre appartient à tous les humains et ce de manière inaliénable et pourtant, la terre est devenue propriété privée, possédée seulement par quelques-uns !

Toute propriété de chose, toute propriété de terre est en réalité une propriété de l'Humain, le propriétaire possède l'humain. ***Quiconque tient la terre et en prive les autres, les masses, force les autres personnes à travailler pour lui. La propriété privée est le vol et la détention d'esclave.***

Au travers de l'économie monétaire, telle est devenue la propriété foncière. Dans une économie d'échange juste, j'ai de fait, une part du sol, même si je ne possède aucune terre ; dans l'économie monétaire, dans le pays du profit, de l'usure, de l'intérêt, de la dette, vous êtes en réalité un voleur de terre, même si vous ne possédez pas de terre mais seulement de l'argent et des actions en bourse. Dans une économie d'échange juste, où un produit est échangé pour un produit équivalent, je travaille chaque jour pour moi-même même si rien de ce que je fais n'est utilisé par moi. Dans l'économie monétaire, dans le pays du profit, vous êtes un maître d'esclave même si vous n'employez personne, aussi longtemps que vous vivez de quoi que ce soit d'autre que votre propre travail (plus-value, valeur ajoutée...) et même si quelqu'un vit exclusivement de son propre travail, il participe à l'exploitation des humains si son travail est monopolisé et privilégié et a un prix plus élevé que ce qu'il vaut vraiment.

La faim, les bras et la terre sont là, tous les trois par nature.

Nous devons avoir la terre de nouveau. *Les communautés du socialisme doivent redistribuer la terre. Celle-ci n'est la propriété privée de personne. Que la terre n'ait pas de maître, alors les Hommes seront libres.*

NdT : Ceci est exactement la philosophie et la pratique des peuples et Nations originels du continent des Amériques et de bien des sociétés traditionnelles africaines...

[...]

C'est pourquoi il sera bon maintenant et à n'importe quel moment pour la communauté locale de posséder la propriété en commun : une partie serait commune et une autre part répartie dans la propriété familiale pour la maison, le jardin et le champ.

L'abolition de la propriété privée sera essentiellement une transformation de notre esprit. De cette renaissance suivra une puissante redistribution de la propriété et liée à cette redistribution, il y aura l'intention permanente de redistribuer la terre dans des temps futurs, à intervalles définis ou indéfinis, encore et encore.

La justice dépendra de l'esprit qui prévaut entre les humains. L'esprit est toujours en mouvement et crée en permanence et ce qu'il crée sera toujours inadéquat et jamais la perfection ne deviendra un événement sauf en tant qu'image ou idée. Ce serait un effort vain et futile que de vouloir créer des institutions standards une fois pour toutes, qui excluraient automatiquement toute possibilité pour l'exploitation et l'usure. Nos temps ont déjà bien montré les résultats lorsque des institutions fonctionnelles remplacent l'esprit vivant. Laissons chaque génération fournir bravement et radicalement ce qui correspond à leur esprit.

[...]

La propriété privée n'est pas la même chose que la possession et je vois dans le futur une possession privée, une possession coopérative, une possession de communauté dans toute sa splendeur. Il ne s'agit pas seulement de la possession d'objets ou de l'utilisation directe de certains outils, mais aussi cette possession emprunte d'une peur superstitieuse, celle de la possession des moyens de production de toute sorte, des logements et de la terre.

L'injustice cherchera toujours à se perpétuer et toujours aussi longtemps que les Hommes vivront véritablement, la révolte contre elle éclatera.

La révolte comme constitution ; la transformation met la révolution comme règle établie une fois pour toutes, l'ordre par l'esprit comme intention ; c'était cela le grand cœur sacré de la mosaïque de l'ordre social.

La révolution doit être part intégrante de notre ordre social, doit devenir la règle de base de la constitution. L'esprit va créer des formes par lui-même, des formes de mouvement, pas de rigidité ; une possession qui ne devient pas propriété privée, qui ne fournit que la possibilité de travailler avec la sécurité mais pas la possibilité de l'exploitation ni de l'arrogance ; un moyen d'échange qui n'a pas de valeur en lui-même mais seulement en relation avec le commerce, mais qui contient les conditions de son utilisation ; un moyen d'échange qui peut expirer et donc précisément vivifier, tandis qu'aujourd'hui celui-ci est immortel et meurtrier.

Dans le monde d'aujourd'hui, au lieu d'avoir la vie parmi nous, nous n'avons que la mort. Tout a été réduit à un objet et à une idole. La confiance et la mutualité ont dégénéré en capital. L'intérêt commun a été remplacé par l'État. Notre attitude, nos relations, sont devenues des conditions rigides... Faisons le boulot complètement maintenant en établissant dans notre économie le seul principe qui puisse être établi, le principe qui correspond à la vision socialiste de base : qu'aucune plus grande valeur consommatrice n'entre dans les foyers que celle du travail produit par ce foyer, parce qu'aucune valeur n'a son origine dans le monde humain à part au travers du travail.

Les marxistes ont regardé la terre comme une sorte d'appendice, de pièce rapportée du capital et n'ont jamais vraiment su quoi en faire. En réalité, le capital est composé de deux choses bien différentes: d'abord la terre et les produits du sol, les parcelles, les bâtiments, les machines, les outils, qui de toutes façons ne devraient pas être appelés "capital" parce que tout ceci fait partie de la terre. Ensuite, la relation entre les Hommes, un esprit unificateur. L'argent, ou le moyen d'échange, n'est rien d'autre qu'un signe conventionnel pour la commodité générale avec l'aide duquel toutes les commodités particulières peuvent être commercées, dans ce cas-ci, directement pour l'autre.

Ceci n'a rien à voir directement avec le capital. Le capital n'est pas un moyen d'échange et pas un signe, mais une possibilité. Le capital particulier d'un ouvrier ou d'un groupe d'ouvriers est leur possibilité de produire certains produits en un certain temps.

[...]

Il n'y a qu'une seule réalité objective : la terre. Quoi que ce soit d'autre qui est habituellement appelé capital est relation, mouvement, circulation, possibilité, tension, crédit ou, comme nous l'appelons, l'esprit unificateur dans sa fonction économique, qui utilisera des organes fonctionnels dont l'un fut par exemple la banque d'échange préconisée par Proudhon.

Quand nous appelons le temps présent l'âge capitaliste, cette expression veut dire que l'esprit unificateur n'est plus présent et ne prévaut plus dans l'économie, mais que l'objet-idole règne en maître, c'est à dire quelque chose qui n'est pas quelque chose mais plutôt rien, qui est pris pour quelque chose.

Ce rien qui est considéré comme une chose amène bien des réalités concrètes à la maison des riches, parce que ce qui est considéré ainsi [Geltung] est l'argent [Geld] dans une position de pouvoir, qui ne vient pas de rien mais de la terre et du travail des pauvres. Quand le travail cherche à approcher la terre et quand un produit veut passer de l'étape du travail à un autre et avant qu'il n'entre dans le secteur de la consommation, *le faux capital* s'insère dans le processus du travail et ne prend pas

seulement la paie pour ses petits services, mais en plus de cela l'intérêt, parce qu'il fut décidé de ne pas le faire stagner mais circuler.

Un autre rien qui est considéré comme quelque chose et remplace l'esprit manquant de l'unité est, comme ce fut déjà mentionné ci-dessus, l'État. Il s'immisce partout comme une obstruction, un frein, poussant, pompant et mettant la pression entre les hommes, entre les Hommes et la Terre, où que ce soit où le lien réel entre les Hommes a été affaibli : attraction mutuelle et relation, un esprit libre. *Ceci a également à voir avec le fait que le faux capital, qui a remplacé le véritable intérêt mutuel et la confiance, ne pouvait pas exercer son pouvoir parasite vampiriste, que la propriété foncière ne pouvait pas imposer l'impôt-tribut, s'il n'était pas soutenu par la force, par le pouvoir de l'État, ses Lois, son Administration, sa Bureaucratie et son pouvoir Exécutif. Mais nous ne devons jamais oublier que tout ceci, l'État, la loi, l'administration, les exécutants ne sont que des noms pour des hommes, qui parce qu'ils n'ont pas les possibilités de la vie, tourmentent et se violentent les uns les autres, ce ne sont que des noms de force entre les Hommes.*

Nous voyons donc dans ce passage, après la juste explication de ce qu'est le capital, que celui-ci a reçu le nom de "capital" de manière peu précise, parce que cela ne désigne pas en fait le véritable capital, mais le faux.

Ainsi, lorsque les ouvriers et travailleurs découvrent qu'ils n'ont en fait aucun capital, ils ont raison dans un sens assez différent de celui qu'ils pensent. Il leur manque le capital des capitaux, le seul capital qui est une réalité, une réalité bien qu'il ne soit pas une chose : il leur manque l'esprit. Et comme tous ceux qui se sont déshabitués de cette possibilité et précondition de toute la vie, en plus, la condition matérielle de toute vie a été retirée de dessous leurs pieds à savoir : la terre.

La terre et l'esprit sont donc la solution du socialisme.

Les Hommes saisis par l'esprit chercheront en premier lieu la terre alentour comme étant la seule condition externe dont ils ont besoin pour établir la société.

Nous savons pertinemment que lorsque les humains échangent leurs produits dans le monde économique et dans leur économie nationale, la terre est elle aussi rendue mobile. La terre a depuis longtemps été convertie en un objet de boursicotage, en papier. Nous savons aussi que les humains échangent dans le marché national et mondial, un produit pour un autre équivalent, ainsi si de grands groupes se permettaient, en unifiant leur consommation et le crédit extraordinaire qui sans nul doute en résulterait, pourraient produire une quantité toujours croissante de produits industriels pour leur propre usage, depuis de nouveaux matériaux sans avoir recours au marché capitaliste. Nous savons qu'ils seraient alors capables dans le cours du temps, d'acheter non seulement des produits de la terre, mais de manière croissante, la Terre elle-même. Nous savons que de telles associations de consommateurs-producteurs puissantes disposeraient de non seulement leur propre crédit mutuel, mais aussi finalement un capital monétaire assez conséquent.

Les propriétaires terriens ont le monopole de tout ce qui pousse sur la terre ou qui est obtenu depuis le sol : de la nourriture jusqu'aux matières premières indispensables à l'industrie. Les fondations de l'État et d'une plus grande partie encore du capital-argent sont affaiblis lorsque la propriété privée sur la terre est abolie et la mutualité introduite comme la forme socialiste du capital, mais avant d'atteindre ce point, plus le Commerce et l'Industrie capitalistes sont éliminés par les coopératives de producteurs-consommateurs et plus fort sera le soutien aux grands propriétaires de l'État et du

capitalisme-argent. Le secteur foncier ne fournira pas automatiquement les coopératives travaillant pour leur propre consommation, au lieu de cela, il fera monter les prix de ses produits à des niveaux quasi prohibitifs. Si la terre est seulement en apparence fluide ou de papier, tout comme à l'inverse le capital est une véritable magnitude seulement fictive. Au moment de décision, la terre devient ce qu'elle est vraiment : un bout de nature physique qui est possédée et retenue.

Les socialistes ne peuvent en aucune manière éviter le combat contre la propriété foncière. La lutte pour le socialisme est une lutte pour la terre ; la question sociale est une question agraire !

Maintenant nous pouvons pleinement voir à quel point la théorie marxiste du prolétariat est une énorme erreur. Si la révolution venait aujourd'hui, aucune strate de la population n'aurait moins l'idée de quoi faire que nos prolétaires industriels. Ils n'ont en effet aucune idée de quelles nouvelles relations et conditions ils veulent établir.

[...]

Les Hommes de notre temps ont perdu le sens de la relation et sont devenus irresponsables. La relation est une attraction qui amène les gens ensemble et leur permet de travailler ensemble pour suppléer à leurs besoins. Cette relation, sans laquelle nous ne sommes des humains vivants, a été externalisée et pragmatisée. Il importe peu au marchand de savoir qui achète ses produits ; le prolétaire se soucie peu de ce qu'il fait ou de quel travail il a, l'entreprise n'a pas pour but naturel de satisfaire des besoins, mais celui artificiel d'acheter des choses, dans la plus grande quantité possible, sans considération et si possible sans travail, c'est à dire au travers du travail des autres, au travers de l'argent accumulé, qui peut satisfaire tous les besoins. L'argent a avalé les relations et est de fait bien plus qu'une chose. La marque d'une chose utile, qui a été créée artificiellement de la nature, est qu'elle ne grandit plus, qu'elle ne peut pas attirer des matériaux ou des énergies depuis le monde qui l'entoure, mais attend calmement la consommation et périt tôt ou tard si pas utilisée. Ce qui croît comme automouvement, comme auto-génération, est un organisme. Donc l'argent est un organisme artificiel ; il croît, multiplie où qu'il soit et est immortel.

Fritz Mauthner ("Le dictionnaire de la philosophie") a montré que le mot "dieu" était originellement identique à celui d'"idole" et que tous deux veulent dire : "métal fondu". Dieu est un produit créé par l'Homme qui prend vie, attire la vie des humains en lui et finalement devient plus puissant que l'Humanité. Le seul "métal fondu", la seule idole, le seul dieu que les Hommes n'aient jamais créé physiquement est l'argent. L'argent est artificiel et "vivant", l'argent appelle l'argent et l'argent et l'argent et l'argent a tout pouvoir en ce monde.

Qui ne voit pas cela, ne voit pas qu'aujourd'hui l'argent, ce dieu, n'est rien d'autre que l'esprit qui est sorti de l'Homme et est devenu un être vivant, une non-chose, que c'est le sens de la vie transformé en folie pure ! L'argent ne crée pas la richesse, l'argent est la richesse per se, personne n'est riche sauf l'argent lui-même. L'argent obtient sa vie et son pouvoir de quelque part : de nous...

[...]

Le socialisme est le processus inverse de tout ceci. Le socialisme est un nouveau départ, un commencement. ***Le socialisme est un retour à la Nature, une réappropriation de l'esprit, un regain de relations.***

Il n'y a pas d'autre voie vers le socialisme que pour nous d'apprendre et de pratiquer le pourquoi nous travaillons. Nous ne travaillons pas pour le dieu ou le diable auxquels les Hommes d'aujourd'hui ont vendu leurs âmes, mais pour nos besoins. La restauration du lien entre le travail et la

consommation : c'est le socialisme. Le dieu est devenu si puissant qu'il ne peut plus être aboli par un simple changement technique, par une réforme du système d'échange, non.

Les socialistes doivent donc former de nouvelles communautés qui produisent ce que leurs membres utilisent.

Nous ne pouvons pas attendre que l'Humanité soit unifiée, pour une économie commune et un système d'échange juste, tant que nous n'avons pas trouvé et recréé l'humanité en nous, en tant qu'individus.

Tout commence avec l'individu et tout dépend de l'individu. Comparé avec ce qui nous entoure et nous enchaîne aujourd'hui, le socialisme est la plus gigantesque tâche que l'humain ait jamais entreprise. Il ne peut pas être réalisé par des soins curatifs externes impliquant la coercition ou l'intelligence.

Comme point de départ, nous pouvons utiliser bien des choses qui contiennent toujours de la vie, de formes extérieures d'esprit vivant. Communautés villageoises avec les réminiscences de la vieille propriété commune (communale) et ses fermiers et ouvriers agricoles, leurs mémoires de la propriété commune qui passa en propriété privée il y a des siècles ainsi que les coutumes rappelant l'économie commune du travail dans les champs et celui de l'Artisanat. ***Le sang paysan coule toujours dans les veines de bien des citoyens prolétaires : ils devraient réapprendre à écouter leurs origines.*** Le but, le but toujours très lointain est ce qui est appelé aujourd'hui, la grève générale, mais bien sûr bien différente de celle passive préconisée en se croisant les bras, qui n'est qu'un duel face à face de celui qui pourra tenir le plus longtemps entre les ouvriers et les capitalistes. Une grève générale oui !... Mais active ! Ayant une activité très différente qui est parfois associée avec la grève générale révolutionnaire, qui en langage cru s'appelle du "pillage" (NdT : ou plus pour les anarcho-syndicalistes le terme plus technique « d'expropriation » ► de grève générale expropriatrice). Cette grève générale active ne pourra avoir de succès et être victorieuse que si les ouvriers sont capables de refuser de céder ne serait-ce qu'un morceau de leur activité, de leur travail, aux autres, mais ne travaillent que pour leurs besoins, leurs véritables besoins. Il y a encore du chemin à faire, mais qui n'est pas au courant que nous sommes encore loin du socialisme, mais que ceci n'est que le début d'une longue route ? Voilà pourquoi nous sommes des ennemis jurés du marxisme : le marxisme a maintenu les ouvriers en dehors de la voie du commencement même du socialisme. Le mot magique qui nous mène hors du monde pétrifié de la veulerie et de l'austérité n'est pas "grève", mais "travail".

L'Agriculture, l'Industrie et l'Artisanat, le travail physique et intellectuel, le système d'enseignement et d'apprentissage, doivent être réunifiés. Pierre Kropotkine a dit des choses très valides au sujet des méthodes pour y parvenir dans son livre "*Champs, Usines et ateliers*" (1910).

Le peuple pourra (ré)exister de nouveau seulement lorsque les individus, progressistes et spirituels, seront de nouveau emplis de l'esprit du peuple, quand une forme préliminaire du peuple vit avec des humains créatifs et demande la réalisation d'une réalité par leurs cœurs, leurs têtes et leurs mains.

Le socialisme n'est pas une science, bien qu'il demande toute sorte de connaissances, c'est une condition nécessaire pour abandonner la superstition et la fausse vie en faveur d'emprunter la bonne voie. Quoiqu'il en soit, le socialisme est certainement un Art, un nouvel art qui cherche à construire avec de la matière vivante.

Les hommes et les femmes de toutes classes sont maintenant appelés à quitter les gens afin de venir au peuple.

En cela est la tâche : de ne pas désespérer les gens, mais aussi de ne pas les attendre. Quiconque rend justice à la quintessence du peuple qu'elle porte en lui, quiconque se joint aux autres comme à soi-même pour le simple objectif de cette graine non encore germée et qui presse une forme imaginaire pour transformer en réalité quoi que ce soit qui puisse réaliser l'ordre socialiste, quitte les gens pour rejoindre le peuple.

Le socialisme deviendra une réalité différente en fonction du nombre de personnes qui se rejoindront pour son avènement, de ces gens qui ressentent une profonde répugnance pour l'injustice existante et qui ont le plus grand désir et aspiration pour la formation d'une véritable société.

Ainsi donc unissons-nous pour mettre en place les foyers socialistes, les villages socialistes, les communautés socialistes.

La culture n'est pas fondée sur des formes particulières de technologie ou la satisfaction des besoins, mais sur l'esprit de justice.

Quiconque veut faire quelque chose pour le socialisme, doit se mettre à travailler d'une prémonition, d'une joie et d'un bonheur intuitifs encore inconnus. ***Nous avons encore tout à apprendre : la joie de travailler, celui de l'intérêt commun, de l'entraide mutuelle. Nous avons tout oublié, et pourtant nous sentons bien que cela est encore en nous.***

[...]

Le socialisme en tant que réalité ne peut qu'être appris ; le socialisme est, comme toute vie du reste, une tentative.

Nous nous rappellerons alors très sûrement de ceux qui en pensée ou en imagination ont anticipé, ont vu par avance les communautés et terres du socialisme en des formes articulées. La réalité sera différente de leurs formations individuelles, mais elle poussera de leurs images pour un socialisme.

Rappelons-nous de Proudhon et de ses visions bien définies jamais nébuleuses de la terre de liberté et de contrat. Rappelons-nous de ces bonnes choses entrevues et décrites par Henry George, Michael Fürsheim, Silvio Gesell, Ernst Busch, Pierre Kropotkine, Élisée Reclus et tant d'autres.

Nous sommes les héritiers du passé, que cela nous plaise ou non, faisons donc le vœu d'avoir les prochaines générations comme nos héritières ainsi dans toute notre vie et nos actions, nous puissions influencer les générations à venir et les masses de gens autour de nous.

Ceci est un socialisme complètement nouveau, un renouveau, nouveau pour notre époque, nouveau en expression, nouveau dans sa vision du passé, nouveau également dans bien de ses humeurs.

Nous voyons maintenant le paysan sous un jour nouveau et nous voyons quelle tâche nous a été laissée, leur parler, vivre parmi eux et faire revivre parmi eux ce qui a été dégénéré et atrophié : non pas une foi en un pouvoir externe ou plus haut placé, mais en leur propre force et la perfectibilité de l'individu aussi longtemps qu'il vive. Comment le paysan et son amour de la propriété de la terre ont été craints : le paysan n'a pas trop de terre, mais au contraire pas assez et la terre ne doit pas lui être retirée pour lui être donnée. Mais bien sûr, ce dont ils ont le plus besoin, comme tout à chacun, est un

esprit commun, communal. Quoi qu'il en soit, cet esprit n'est pas enfoui si profond en eux qu'il ne l'est chez les ouvriers et travailleurs citadins. Les « établisateurs » de la société socialiste n'ont qu'à aller vivre dans les villages existants et on verra s'ils peuvent faire revivre cet esprit qui était en eux aux XV^{ème} et XVI^{ème} siècles et que cet esprit peut revenir à la vie aujourd'hui, demain.

On doit parler aux gens du socialisme avec une nouvelle langue. Essayons de le faire mieux, avec les autres. Nous voulons amener au socialisme les coopératives, qui sont des formes socialistes sans l'esprit, ainsi que les Syndicats, qui sont courage sans objectif.

Que nous le voulions ou non, nous ne nous arrêterons pas aux mots, nous irons plus loin. Nous ne pouvons plus croire en un fossé entre le présent et le futur... Ce que nous ne faisons pas maintenant, nous ne le ferons pas !

Nous pouvons unifier notre consommation et éliminer ainsi bon nombre de parasites. Nous pouvons établir un grand nombre d'artisanats et d'industries pour produire les biens de notre consommation. Nous pouvons aller bien plus loin en cela que les coopératives ne l'ont jamais fait, car elles ne se sont toujours pas débarrassées de l'idée d'entrer en concurrence avec l'entreprise de gestion capitaliste. Elles sont bureaucratiques, elles sont centralisées et centralisatrices et elles ne peuvent pas s'aider elles-mêmes si ce n'est en devenant des employeurs et en établissant des contrats avec leurs employés au travers de l'intermédiaire syndical. Cela ne leur vient pas à l'esprit que la relation consommateur-producteur-coopérative, chacun travaille pour soi-même dans une véritable économie d'échange, qu'en soi, ce n'est pas la rentabilité mais la productivité du travail qui est décisive et que bien des formes d'entreprise comme par exemple la petite entreprise sont parfaitement productives et sont les bienvenues dans le socialisme, bien qu'elles ne sont pas rentables sous le régime capitaliste.

Nous pouvons établir des communautés, bien qu'elles n'échappent pas complètement au capitalisme du premier coup. Mais nous savons maintenant que le socialisme est une route, une route qui s'éloigne du capitalisme et que chaque route a son commencement. Le socialisme ne va pas croître, sortir du capitalisme, mais à l'écart, hors de lui.

[...]

N'oublions jamais : si nous avons le bon esprit, alors nous avons tout ce dont nous avons besoin pour la société sauf une chose : la faim de terre doit venir sur vous, vous les citadins des grandes villes !

*Une fois que des communautés, communes socialistes avec leur propre culture sont éparpillées un peu partout sur la Terre, Nord, Sud, Est, Ouest, dans toutes les provinces parmi la base de l'économie de profit, alors qu'elles seront vues, que leur joie, leur bonheur de vivre exprimés de manière expressive mais gentiment, que cela sera ressenti, alors l'envie, le désir se fera de plus en plus fort pour les autres de rejoindre et nous le pensons, de plus en plus de gens rejoindront et créeront des communautés socialistes. **Une seule chose manquera pour vivre harmonieusement, socialement et en toute prospérité : la terre. Alors les gens libéreront la terre et ne travailleront plus pour le faux dieu mais pour l'Humain. Alors sera le commencement : commençons sur la plus petite échelle et avec le plus petit nombre de personnes.***

L'État, c'est à dire à ce stade, la masse toujours ignorante de la nouvelle réalité, la classe des privilégiés (du capitalisme) et les représentants de ces deux catégories, la caste exécutive et administrative, mettront de petits et grands obstacles sur le chemin des débutants. Nous en avons parfaitement conscience.

Tous ces obstacles, s'ils sont réels, seront détruits si nous sommes resserrés et unis et que nous ne laissons pas le plus petit espace entre eux et nous.

Maintenant ce ne sont que des obstacles par anticipation, imagination, peur. Nous le voyons maintenant : lorsque le temps viendra, ils barricaderont notre chemin avec toutes sortes d'obstacles et alors dans le même moment nous choisissons de ne rien faire.

Nous franchirons le pont lorsqu'on y arrivera ! Allons de l'avant, de façon à ce que nous soyons nombreux.

Personne ne peut être violent avec le peuple si ce n'est le peuple lui-même.

Une grande partie de nos gens se tiennent du côté de l'injustice et ce qui les blesse corps et âme est à cause du fait que notre esprit n'est pas assez fort, pas assez convaincant.

Notre esprit doit s'enflammer, illuminer, inciter, exciter, attirer.

Soliloquer n'accomplit jamais cela, même le plus gentil, puissant ou colérique des discours ne peut le faire.

Seul l'exemple le peut.

Nous devons donner l'exemple et éclairer la route.

L'exemple et l'esprit de sacrifice ! Dans le passé, aujourd'hui et demain, sacrifice après sacrifice a été, est et sera fait pour cette idée, toujours en révolte à cause de l'impossibilité de continuer à vivre de la sorte.

Maintenant est venu le temps de faire d'autres sacrifices, pas des sacrifices héroïques, mais des sacrifices discrets, pas impressionnants afin de donner un exemple de la bonne façon de vivre.

Alors le peu deviendra beaucoup et le beaucoup deviendra aussi le peu.

Les obstacles seront surmontés parce que quiconque construit dans le bon état d'esprit, détruit les obstacles les plus forts en construisant.

Et finalement, le socialisme, qui a miroité depuis si longtemps, allumera finalement ses feux et les Hommes et les peuples sauront avec certitude qu'ils ont le socialisme et les moyens de le réaliser, totalement et complètement par eux-mêmes, parmi eux et il leur manquera une chose : la terre ! Alors ils libéreront la terre, car plus personne n'entrave plus le peuple, depuis que le peuple ne se fait plus barrage à lui-même.

J'en appelle à tous ceux qui veulent faire ce qui est en leur pouvoir pour construire ce socialisme. Seule le présent est réel et ce que les Hommes ne font pas maintenant, ne commencent pas maintenant, ils ne le feront pas de toute éternité.

L'objectif est le peuple, la société, la communauté, la liberté, la beauté, la joie de vivre. Nous avons besoin de gens pour entonner le cri de guerre, nous avons besoin de tous ceux emplis de ce désir

créatif, nous avons besoins d'hommes et de femmes d'action. L'appel au socialisme est adressé aux Hommes d'action qui veulent faire les premiers pas, le commencement.

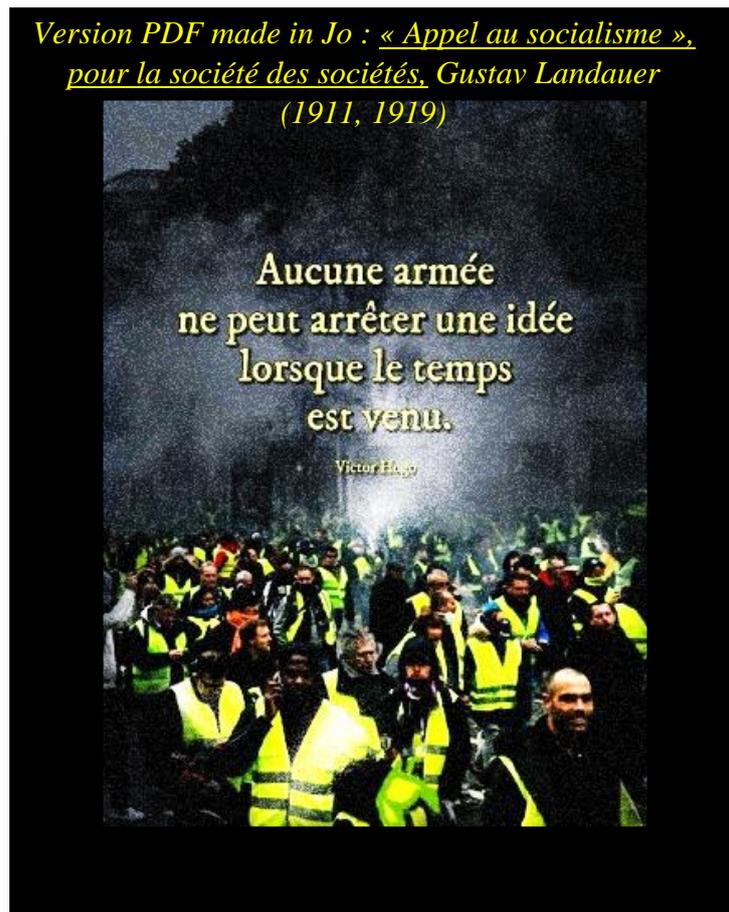
[...]

Au nom de l'éternité, au nom de l'esprit, au nom de l'image qui cherche à devenir ce véritable chemin, l'Humanité ne périra pas. L'épaisse boue vert-de-gris qui est aujourd'hui parfois appelée prolétariat, parfois bourgeois, parfois la caste dirigeante et partout, au-dessus et en-dessous, n'est rien d'autre qu'une masse écœurante, cette horrible déformation humaine faite de veulerie, de satiété, de dégradation, elle ne gigotera plus, ne sera plus autorisé à nous salir et à nous suffoquer : Ils sont tous appelés au socialisme !

Ceci n'est qu'une première parole. Bien d'autres choses ont encore à être dites. Elles le seront. Par moi et par ceux qui sont appelés ici.

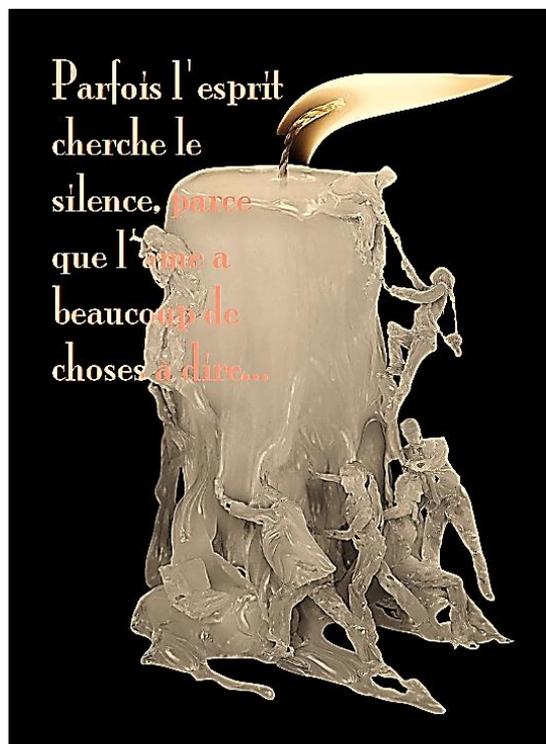
FIN

« En fait, c'est ici que tout commence... »



Langues, langages et diversité (Gustav Landauer)

N'apprenez pas l'Espéranto



Ce texte a paru dans Die freie Generation, tome 2, n°5, novembre 1907, pp. 147-150 (Landauer AS 1, pp. 310-313).

Source : <http://www.lavoiedujaguar.net/N-apprenez-pas-l-esperanto>

Dans le dernier numéro de *Freie Generation*, l'Éditeur de la revue [1] a invité ses lecteurs à apprendre la langue qu'on appelle l'Espéranto. S'il avait vivement conseillé de lire le *Faust* de Goethe une fois par an, je ne crois pas qu'il aurait eu plus de succès. Toujours est-il que je suis persuadé que, avant même que paraissent ces quelques lignes, en raison de cette petite phrase de Pierre Ramus, un grand nombre de lecteurs vont, soir après soir, étudier un manuel d'apprentissage d'Espéranto. Il faut dire que, parmi les hommes en général, et en particulier chez ceux qui font preuve de radicalité, n'importe quelle absurdité trouve toujours des partisans, et très souvent des partisans fanatiques. Cela vient de ce que les absurdités sont des produits de l'intellect et qu'elles s'adressent à l'intellect. ***L'esprit a deux grands ennemis, premièrement la bêtise, deuxièmement l'intellect. Bien souvent, ils se trouvent associés sous une forme de médiocrité intelligente. C'est elle, d'ailleurs, qui a inventé l'Espéranto.*** Il semble tout particulièrement utile de rappeler aux anarchistes que les choses sur lesquelles reposent la vie des individus et la coexistence des hommes n'ont pas été inventées ou fabriquées, mais qu'elles se sont constituées organiquement. ***La société est formation organique, c'est l'union volontaire naturelle des hommes qu'étouffe aujourd'hui ce misérable succédané artificiel qu'est l'État. Les langues et les dialectes sont aussi des sortes de formations organiques. Il est bien triste de voir les langues des peuples servir de prétexte aux hostilités entre États nationaux.*** Mais ce serait encore plus triste si les hommes croyaient que la diversité des langues — c'est-à-dire une diversité réelle et inextirpable qui n'existe pas seulement entre les peuples mais aussi

entre tous les individus, car chaque être parle, pense, ressent différemment des autres — était la cause de leur désunion. Les hommes se comprennent et peuvent s'entendre parce qu'ils sont différents ; s'ils étaient identiques, ils finiraient par se détester eux-mêmes et les uns les autres. Ce rêve d'uniformité est absolument impossible et foncièrement répugnant.

La diversité des langues n'est pas une chose que nous devons regretter ; et encore moins une chose que nous pourrions abolir. Ce qu'il faut contribuer à abolir, ce sont les conditions qui empêchent l'homme d'acquérir la connaissance des langues étrangères. Les anarchistes ne sont-ils pas radicalement opposés à tout palliatif et à tout essai d'amélioration au sein de l'État et de la société capitaliste ? L'Espéranto n'est rien d'autre qu'un palliatif de cette sorte, qui plus est laid, inutile et dangereux.

Car, dans un succédané artificiel, on ne saurait exprimer que les maladresses, les trivialités et les banalités d'une langue ; et exprimer, en particulier, que ce qui est vieux et ressassé, mais jamais ce qui est nouveau et bouillonnant, jamais ce qui est original ou génial. La langue est vivante, elle ne s'est pas seulement formée, elle est toujours en voie de formation ; c'est-à-dire qu'elle contient un passé sans bornes, mais aussi et surtout un futur sans bornes ; une fabrication artificielle ne permet pas à l'homme de penser et de faire œuvre nouvelle ; ce n'est qu'une traduction des sentiers battus de la langue, et on ne saurait y exprimer les choses les plus importantes, les plus subtiles, l'indicible. Ce dont sont capables, quant à elles, les langues organiquement constituées : là, il y a, entre les mots, beaucoup d'indicible et d'inexprimable. L'Espéranto, en revanche, ne saurait être autre chose que du bavardage.

L'espéranto, même pour des buts purement pratiques, comme langue officielle des Congrès par exemple, est inapproprié et reste dangereux. Quand le Français y parle espéranto, il a naturellement pensé en français et ne fait qu'exprimer, dans cette langue prétendument commune, des souvenirs de sa langue maternelle. L'Allemand ou l'Anglais comprend, quant à lui, ce qu'il entend alors en espéranto, non pas en espéranto ou en français, mais en allemand ou en anglais. Quel en est le résultat ? Nul autre que celui-là : les hommes croient se comprendre parfaitement alors qu'en réalité ils se comprennent mal. Il vaut bien mieux, au fond, que les hommes ne se comprennent pas du tout plutôt qu'ils ignorent qu'ils se comprennent de travers. Il serait tout aussi malheureux, ou même pire, si les participants à de tels congrès en étaient réduits à n'échanger que les banalités et les platitudes que permet d'exprimer l'Espéranto, si venait à disparaître toute cette part d'ombre, d'indéterminé et de nuance, cette sorte de frisson qui ne peut s'exprimer que dans la langue du peuple et la langue du cœur. Car rien n'est plus important pour l'anarchisme que de se plonger dans les profondeurs de l'esprit et de l'âme des hommes, dans leur être intime et leur caractère, dans leur réalité et leur nature.

Je me souviens de la conférence anarchiste de Zurich de 1893. Notre camarade italien Molinari y fit un grand discours enflammé et sauvage, accompagné de mouvements impressionnants des bras et des mains, et avec une magnifique expression des yeux et du visage. Cette effusion de paroles d'un cœur passionné, qui bouillonnaient comme une cascade et dont je ne compris pas un seul mot, fut ensuite traduite en allemand par le camarade — aujourd'hui disparu — Körner, d'une manière douce et imperturbable. C'est alors que je pus tout comprendre ; je compris non seulement la bruyante et adorable colère de surface de l'Italien, mais aussi le calme profond, retenu et mélancolique de l'interprète. Il serait pour moi bien étrange d'imaginer aujourd'hui que Molinari eût pu faire son discours en espéranto. Il m'aurait alors manqué quelque chose d'essentiel : une expérience, un fragment de vie.

Et nous nous entendions si bien à cette conférence, nous les Allemands, les Français, les Anglais, les Italiens... en ces temps d'heureuse jeunesse, quelle embrassade ! Quels croisements de regards entre ceux qui s'informaient, se comprenaient, s'approuvaient dans un langage balbutiant et pourtant si expressif ! Faudrait-il échanger contre l'Espéranto ces tendres moments de compréhension et d'unité au plus intime des sentiments et des natures des hommes ? Non ! Pouah !

J'ai une autre proposition à faire à ceux qui auraient le temps d'apprendre l'Espéranto. S'ils doivent effectivement apprendre une langue, ce doit être d'abord la leur, les Allemands la langue allemande, les Anglais la langue anglaise, etc. Qu'on n'y voie nulle arrogance ! Jour après jour, je continue moi-même d'apprendre l'allemand, non pas sur le plan de la grammaire, mais dans les œuvres des grands poètes et des grands penseurs. Et celui qui s'y exerce avec amour et qui a encore du temps libre, maîtrisera encore mieux toutes les subtilités et tous les secrets de la langue allemande en apprenant en plus une langue étrangère ; il en étudiera le moins possible la grammaire pour se consacrer le plus rapidement possible à la lecture. *Il ne faut surtout pas prendre l'habitude de traduire, ce qui a des conséquences désastreuses et doit venir plus tard, il faut lire dans la langue étrangère, c'est-à-dire penser et ressentir en cette langue.* Voici donc mon conseil : exercez-vous à penser et à ressentir autant que vous le pourrez ; exercez-vous aux subtilités et aux secrets des langues organiquement constituées, surtout et toujours de la vôtre, et n'apprenez pas l'Espéranto.

Gustav Landauer

NB : Il est très utile de lire, à ce propos, ce que Fritz Mauthner dit de l'Espéranto dans l'essai qu'il a récemment publié : *Die Sprache* (Die Gesellschaft, tome 9).

Traduit de l'allemand par Gaël Cheptou. Source : À contretemps n° 48, mai 2014.

Notes ;

[1] Il s'agit de Rudolf Großmann (dit Pierre Ramus, 1888-1942), anarchiste autrichien, qui édita la revue *Die freie Generation* entre 1906 et 1908.



Changeons de paradigme politique en changeant d'attitude envers l'État



De faibles hommes d'État, un peuple encore plus faible !

Gustav Landauer - Der Sozialist, décembre 1910

~ Traduit de l'anglais par Résistance 71 ~

Un homme pâle, nerveux, malade et faible est assis et écrit à son bureau. Il gribouille des notes sur une feuille de papier. Il compose une symphonie. Il travaille avec diligence, utilisant tous les secrets de son art qu'il a patiemment appris. Lorsque la symphonie est jouée, cent cinquante hommes jouent dans l'orchestre ; dans le troisième mouvement, il y a dix timbales, quinze instruments de percussion et un orgue. Dans le mouvement final, un chant en 8 parties chanté par un chœur de 500 personnes est ajouté ainsi qu'un orchestre annexe de fifres et de tambours. L'audience est fascinée par la puissance et la vigueur imposées.

Nos hommes d'État et politiciens ainsi que de plus en plus notre classe dirigeante, nous rappellent ce compositeur qui ne possède en fait aucun pouvoir, aucune puissance, mais qui permet à la masse d'apparaître puissante. Nos hommes d'États et politiciens cachent également leur faiblesse et leur incompétence derrière un orchestre géant obéissant volontairement à leurs ordres. Dans ce cas-ci, l'orchestre est le peuple en arme, l'armée.

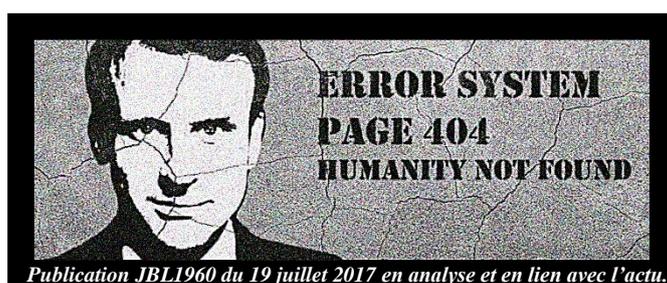
Les voix courroucées des partis politiques, les plaintes des citoyens et des travailleurs, les poings fermés dans les poches des gens, rien de tout cela ne doit être pris sérieusement par le gouvernement. Ces actions manquent de la force habituelle parce qu'elles ne sont pas soutenues par les éléments généralement les plus radicaux de chaque peuple : les jeunes hommes de vingt, vingt-cinq ans. Ces hommes sont dans les régiments militaires sous le commandement de notre gouvernement inepte. Ils appliquent chaque ordre sans questionnement. Ce sont eux qui aident à camoufler les vraies faiblesses du gouvernement, qui permettent de les maintenir invisibles à la fois dans le pays et à l'extérieur.

Nous, les socialistes (*NdT : ce terme dans la bouche ou de la plume d'un anarchiste du début du XX^{ème} siècle n'a évidemment pas du tout la même signification qu'aujourd'hui, c'est l'évidence même... Il n'y a plus de socialisme aujourd'hui, il n'y a plus que le libéralisme bobo, le réformisme mielleux approbateur et complice des turpitudes étatico-capitalistes ne faisant que maintenir le statu quo oligarchique en place*) savons comment le socialisme, la communication immédiate des véritables intérêts, a lutté contre la règle des privilégiés et leur politique fictive depuis plus de cent ans. Nous voulons continuer à renforcer cette puissante tendance historique, qui mènera à la Liberté et à la Justice sociale. Nous voulons y parvenir en réveillant l'esprit et en créant des réalités sociales différentes. ***Nous ne sommes en rien concernés par la politique d'État.***

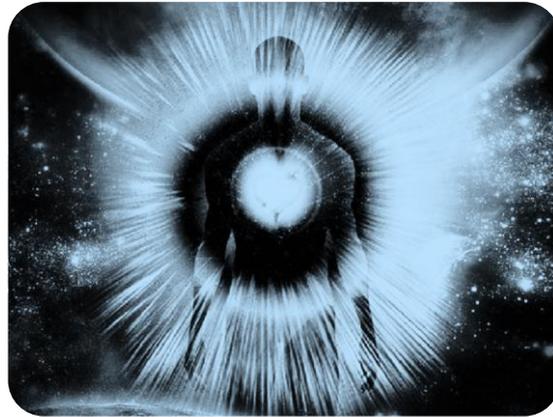
Si les pouvoirs dénués d'esprit et la politique violente gardaient suffisamment de force pour créer de grandes personnalités comme des politiciens forts ayant une vision et une énergie, alors nous pourrions avoir du respect pour ces hommes même s'ils étaient dans le camp ennemi. Nous pourrions même concéder que les vieux pouvoirs continueront à s'accrocher au pouvoir pendant quelque temps encore. Mais il devient de plus en plus clair et évident que l'État n'est pas fondé sur des hommes à l'esprit fort et au pouvoir naturel. Il est en revanche de plus en plus fondé sur l'ignorance et la passivité du peuple. Ceci vaut également pour les moins heureux, les masses prolétariennes. ***Les masses ne comprennent pas encore qu'elles doivent fuir l'État et le remplacer, qu'elles doivent construire une alternative.*** Ceci n'est pas seulement vrai en Allemagne, c'est aussi le cas dans bien des pays.

D'un côté nous avons le pouvoir de l'État et l'impuissance des masses, qui sont divisées en individus impuissants et de l'autre, nous avons l'organisation socialiste, une société des sociétés, une alliance d'alliances, en d'autres termes : un peuple. La lutte entre ces deux côtés doit devenir réelle. Le pouvoir des États, le principe de gouvernement et ceux qui représentent le vieil ordre politique, vont devenir de plus en plus faible. ***Le Système dans sa totalité disparaîtrait sans laisser de traces si le peuple commençait à se constituer en tant que peuple en dehors de l'État.*** Quoiqu'il en soit, les gens n'ont pas encore compris cela. Ils n'ont pas encore compris que l'État va remplir une certaine fonction et demeurer une inévitable nécessité aussi longtemps que son alternative, la réalité socialiste, n'existe pas.

On peut retourner une table et casser une vitre ; mais ceux qui croient que l'État est aussi une chose ou un fétiche qui peut être renversé ou brisé sont des sophistes et des croyants en la parole. ***L'État est une relation sociale. Une certaine façon avec laquelle les gens se relient entre eux. Elle peut être détruite en créant une autre relation sociale ; c'est à dire en faisant que les gens interagissent différemment entre eux. L'État peut être détruit en créant de nouvelles relations sociales.*** Le monarque absolu clame : "L'État c'est moi !" Nous, qui nous sommes enfermés dans l'État absolu, devons réaliser et comprendre la vérité : ***Nous sommes l'État ! Et nous le resterons aussi longtemps qu'il n'y a rien de différent, aussi longtemps que nous n'ayons pas créé les institutions nécessaires pour une véritable communauté et une société vraie d'Êtres Humains.***



À la croisée des chemins : totalitarisme transnational ou société des sociétés... Vers la Communauté par la séparation avec Gustav Landauer



“Plus je descends profondément en moi-même et plus je deviens partie du monde.”

“La nature humaine n’est pas indifférente, superficielle, philistine, mais elle est hérité éternelle, divinité ; elle est consensus et communauté, créée une fois que tous trouvent leur centre vrai et profond et vivent en accord avec lui. En d’autres termes, la véritable individualité que nous trouvons au plus profond de nous-mêmes est communauté, humanité, divinité.”

~ Gustav Landauer ~

Vers la Communauté par la séparation

Gustav Landauer – 1904

Extraits d’un texte annexe de Landauer publié avec d’autres écrits dans le recueil “Die Revolution” — Traduit de l’anglais par Résistance 71, juillet 2021

[...]

La position sociale de l’individu de la masse dérive d’un héritage qui détermine son être à la fois de l’extérieur et de l’intérieur : il appartient à une certaine famille, une certaine classe, il acquiert une certaine connaissance et suit une certaine foi, il devient part d’une profession, il est protestant ou catholique, un patriote anglais ou allemand, un commerçant ou un éditeur de journal. L’autorité, la coutume, la moralité, le temps et la classe définissent son existence.

De nos jours néanmoins, il y a une jeune génération qui est devenue sceptique de la tradition. Nous pouvons caractériser ses membres si nous le voulons : nous avons des socialistes et des anarchistes, des athées et des gitans, des nihilistes et des romantiques. Certains d’entre eux ont tenté de soulever les masses de manière enthousiaste, de les réveiller, de les purifier, de faire monter leur colère et leur indignation, de leur dire la beauté et la splendeur à venir et de les organiser dans des unions sociales

et économiques. D'autres ont choisi une voie différente : ils ont transformé leur vie en un jeu et ont recherché le mieux et le plus exquis pour eux-mêmes ; ils sont devenus de grands solitaires ou de petits hédonistes.

Je fus un de ceux qui allèrent vers les masses. Maintenant, moi et mes camarades en sommes revenus. Nous avons perdu quelques compagnons au long de la route, soit pour un parti politique [marxiste] soit pour le désespoir. Nous en avons ramené d'autres avec nous, nous n'avons pas pu en trouver plus que ceux-là. Nous en sommes venus à une conclusion qui fut très douloureuse à atteindre : nous sommes trop avancés pour pouvoir être compris. Nous avons développé un sens de clarté que les gens ne peuvent pas saisir dans la confusion quotidienne qui les étreint. La conclusion est que nous devons cesser de descendre vers les masses, nous devons au contraire les précéder. Dans un premier temps, il pourrait paraître que nous nous en éloignons ; mais nous ne pouvons trouver la communauté que nous désirons et attendons tant que si nous, la nouvelle génération, nous séparons de l'ancienne communauté. Si nous faisons de cette séparation une séparation radicale et si nous, en tant qu'individus séparés, nous permettons de nous immerger dans les profondeurs de notre être pour y atteindre le cœur même de notre nature la plus cachée, alors nous trouverons la plus ancienne et la plus complète des communautés : une communauté non seulement embrassant toute l'Humanité mais aussi tout l'Univers. Quiconque découvre cette communauté en lui-même sera éternellement heureux et tout retour aux communautés de l'arbitraire d'aujourd'hui sera impossible.

Je différencie trois formes de communauté : d'abord, il y a un pouvoir héréditaire qui peut être découvert dans les puits insondables de notre moi profond, ces trésors intérieurs paléontologiques de l'univers, deuxièmement, il y a un autre pouvoir héréditaire, un qui veut inhiber les limites et nous emprisonner du dehors et troisièmement, il y a les associations libres momentanées des individus basées sur les intérêts communs.

La première de ces communautés réfère à ce qu'on appelle habituellement l'individu, mais comme je veux le montrer, l'individu est toujours une manifestation de l'Univers. La seconde réfère aux communautés forcées des sociétés bourgeoises et étatiques. La troisième réfère à la communauté qui doit encore se produire : celle que nous voulons initier sans attendre.

[...]

Prenons un autre chemin : permettons au monde de passer au travers de nous, apprêtons-nous à ressentir le monde, à en faire l'expérience, de nous permettre d'être saisi agrippé par celui-ci. Jusque maintenant, tout a été divisé en ce pauvre, faible, active "moi" et un monde rigide, inapprochable, passif et sans vie. Devenons le médium du monde, à la fois passif et actif. Jusqu'ici nous nous contentions de transformer le monde dans l'esprit de l'Homme ou dans l'esprit de notre cerveau, maintenant, transformons-nous en l'Esprit du Monde.

Ceci est parfaitement possible. Le vieux Maître Eckhart, ce grand mystique et hérétique (*NdT : Gustav Landauer est un spécialiste de Maître Eckhart dont il a traduit des textes de l'allemand médiéval en allemand moderne, il est aussi un spécialiste de Nietzsche...*), avait bien raison lorsqu'il disait que si nous étions capables de comprendre une toute petite fleur et sa nature profonde, alors nous pourrions comprendre l'ensemble du monde. Il ajouta néanmoins, que nous ne pouvons jamais atteindre une telle compréhension absolue depuis l'extérieur, c'est à dire avec l'aide de nos sens.

[...]

La manière de créer une communauté qui comprenne l'ensemble du monde mène non pas vers l'extérieur mais vers l'intérieur. Nous devons comprendre que nous ne faisons pas que percevoir le monde, mais que nous sommes le monde. Celui qui peut comprendre la fleur

complètement, peut comprendre le monde dans sa totalité. Alors, retournons complètement à nous-mêmes, alors nous pourrions trouver l'Univers.

Cependant soyons bien clairs sur un point : aussi loin que nous percevons notre propre nature profonde comme réalité, toute matière est en fait une illusion, imaginée par nos yeux, notre toucher et notre perception de l'espace en tant que monde externe, soyons clairs pour dire que la perception intérieure ne dépend que de l'esprit. Un esprit qui est complexe et demandant. Si nous ne comprenons pas cela, nous ferons l'erreur de prendre notre "moi" étriqué et ridicule pour la chose essentielle. *N'oublions pas que la reconnaissance du monde est un postulat de notre pensée ; ceci est aussi vrai pour la reconnaissance du monde spirituel. Nous ne devons pas oublier cela afin d'éviter de transformer une disposition nécessaire en un dogme ou en une soi-disant science.* [...] Clarifions aussi une chose, créer une disposition nécessaire, que le passé, le présent et le futur tout autant que les notions d'ici et de là-bas ne sont qu'un courant éternel unique et unifié qui coule de l'infini vers l'infini. *Il n'y a ni cause, ni effet à ce monde.*

Quoi qu'il en soit, ce monde est évident pour nous et il est donc vrai. Les assomptions de cause et d'effet n'existent que dans le petit monde des corps isolés mais pas dans la mer agitée et tumultueuse de l'âme, de l'esprit.

[...]

Je ne nie pas que le monde puisse être expliqué matériellement, puisqu'il y a plusieurs explications possibles, un nombre infini de visions du monde. Spinoza a dit plus précisément, un nombre infini d'attributs divins [...] L'émergence du spirituel du matériel est inexplicable. Spinoza le savait déjà.

[...]

"La nature créative" c'est la natura naturans de Spinoza, un professeur de Goethe, qui reprend le terme des mystiques et des réalistes médiévaux. Encore et encore nous rencontrons la notion que quelqu'un puisse devenir dieu ; qu'on puisse devenir le monde plutôt que de le reconnaître. Peut-être que le plus grand enseignement de Jésus a été atteint lorsque Maître Eckhart dit *"Laissons dieu qui est aussi le fils de l'Homme, dire : "Je fus humain pour vous, alors si vous n'êtes pas des dieux pour moi, vous ne me rendez pas justice."* Voyons donc comment nous pouvons devenir des dieux ! Voyons donc comment nous pouvons trouver le monde en nous-mêmes !

[...]

Max Stirner a découvert que l'oppression vient en fait de concepts et d'idées qui sont acceptés comme sacrés. D'une main ferme, décidée, il démontra ces notions de dieu, de sacralité, de moralité, d'État, de société et d'amour et démontra de manière humoristique leur vacuité. D'après sa merveilleuse explication, les notions abstraites n'étaient que du vent et les concepts des mots pour un groupe de singularités. Néanmoins, Stirner remplaça dieu avec l'Individu concret...

[...]

Si nous faisons une introspection, nous comprenons qu'il n'y a pas d'individus autonomes. Ce que nous sommes, c'est ce que sont nos ancêtres en nous-mêmes. Ils sont actifs et vivants en nous, ils sont avec nous lorsque nous interagissons avec le monde extérieur et ils se transmettront à nos descendants. Nous faisons partie d'une chaîne incassable qui vient de l'infini et va vers l'infini, même si quelques segments peuvent se déchirer et faire l'expérience de quelques complications. Tout ce que nous faisons de notre vivant nous connecte avec l'univers et même notre cadavre est un pont qui est utilisé pour continuer notre voyage dans l'Univers. Comme l'a dit Clemens Brentano : *"La vie n'est rien d'autre qu'un morceau d'éternité que nous nous approprions en mourant."* Le dicton *"Tout ce qui vit meurt"* comporte une certaine vérité, mais c'est une vérité triviale et sans importance. Nous devrions plutôt dire : *"Tout ce qui vit, vit à tout jamais."*

Nous avons vu que matière et corps sont des expressions archaïques et inadéquates pour le flot d'âme complexe que nous appelons "monde". Pourtant, notre perspective est si nouvelle que nous n'avons pas la bonne expression pour la décrire. Nous devons donc faire avec les vieilles expressions sous certaines réserves. Notre monde ne peut être compris que si nous comprenons les multiples perspectives parallèles et complémentaires par lesquelles nous l'avons créé.

Si on regarde tout ça d'un point de vue matériel, nous comprenons qu'il n'y a rien de plus certain que le fait que les individus se situent dans une connexion inextricable avec les générations passées. Bien sûr que le cordon ombilical est coupé entre l'enfant et sa mère dès la naissance, mais les chaînes invisibles qui nous rattachent à nos ancêtres sont bien plus fortes que cela. Qu'est-ce que l'hérédité si ce n'est ce pouvoir et cette domination fantomatique mais pourtant familière que le monde de nos ancêtres exerce sur notre corps et sur notre esprit ?... Que sont ce pouvoir et cette domination si ce n'est présence et communauté ? Si nous, les Humains, avons une peau douce au lieu d'une fourrure laineuse, un menton non protubérant et une posture droite, et bien ceci est la conséquence de l'hérédité, c'est à dire de la domination qui est toujours exercée sur nous par les premiers humains qui ont évolué depuis l'état de primate. Pour le dire différemment, puisque ces premiers humains ont toujours un effet sur nous, ils vivent toujours en nous et nous en faisons toujours l'expérience (*NdT : comme le principe de la conservation intégrale du passé de Henri Bergson et nous savons aussi depuis des recherches génétiques récentes qu'Homo sapiens sapiens possède environ 4% de gènes de Néanderthal puisque les deux espèces se sont chevauchées au sens propre comme au figuré pendant près de 40 000 ans et se sont génétiquement mélangées... À ce sujet nous conseillons le visionnage de l'excellent film "Ao, le dernier Néanderthal" de Jacques Malaterre, 2010, qui met en scène les dernières trouvailles paléontologiques. L'éminente paléontologue du CNRS, et grande spécialiste mondiale de Néanderthal, Marylène Patou-Mathis fut conseillère scientifique sur le film). Nous devons finalement comprendre que tout effet demande une présence et qu'il n'y a pas de causes mortes mais seulement des causes vivantes.*

Si nous voulons nous débarrasser du mot "cause", nous pourrions dire : "La cause est morte, longue vie à l'effet vivant !" Nous pourrions aussi inverser ce que disait Schopenhauer : que toute réalité est efficacité. Nous pourrions dire en lieu et place que l'efficacité est la réalité, que ce qui est réel sont les connexions et les communautés, et que tout ce qui est réel est aussi présent et dans le moment.

Nous sommes les instants d'une éternelle communauté d'ancêtres. Cela ne peut qu'aider que de faire remarquer que l'éternité aussi suit les règles du temps.

[...]

Les grandes communautés héréditaires sont bien réelles ; le travail des ancêtres se fait toujours sentir aujourd'hui, ils doivent donc être en vie. Bien sûr, nos ancêtres humains et animaux sont morts depuis bien longtemps dans le monde extérieur ; mais en nous-mêmes quoi qu'il en soit ces reliques paléontologiques, ces êtres disparus, sont toujours vivant (*NdT : une fois encore Homo sapiens sapiens possède 4% de l'ADN de Néanderthal, Homo neandertalis, selon les découvertes scientifiques de la dernière décennie...*). **Nous sommes ce qu'il reste d'eux et nos enfants seront autant à eux qu'à nous.**

Les corps individuels qui ont vécu sur Terre depuis le commencement ne sont pas juste des individus isolés ; ils forment une énorme communauté bien réelle, un organisme ; un organisme qui change en permanence, qui se manifeste constamment en de nouvelles formes d'individus. [...] L'existence de nos ancêtres est indéniable, si nous ne le reconnaissons pas, le sens de la vie et du monde demeureront un mystère pour nous, ils ne seront que matière, perception, illusion.

[...]

Nous devons penser à l'arbre qui croît dans un sol appauvri : il fait toucher une de ses branches dans un sol plus riche plus loin et fait mourir le vieil arbre tout en passant son énergie vitale de

sève dans l'autre segment qui devient un nouvel arbre. De la même manière, nous mourons en tant qu'êtres humains, mais ne mourons pas en même temps. Dans nos enfants et dans nos actions durables, nous continuons de vivre sous une autre forme et en unité avec les autres êtres humains.

On pourrait dire : "Ignorez le matériel et concentrez-vous sur le spirituel !" Celui qui ne ressent le spirituel qu'avec son esprit, son âme tout en percevant son corps comme une entité externe a perdu toute perception naturelle et a souscrit à une sorte de dogme sectaire. Le corps et l'esprit ne sont pas séparables de l'intérieur, ils sont tous deux l'expression de l'âme.

[...]

L'individu est la partie de nous-mêmes qui ne peut être changée que de l'extérieur. Plus une personne est autonome et indépendante, plus elle se retranche en elle-même, plus elle se détache des effets de ce qui l'entoure, plus elle va se trouver unifiée avec le passé, avec ce qu'elle est originellement. Qu'est-ce que l'humain est originellement, qu'est-ce qui constitue sa partie la plus intime, la plus cachée ? Qu'est-ce qui est le plus inviolable de lui-même, son sang et sa chair. Le sang est plus épais que l'eau ; la Communauté, telle que trouvée par l'Individu, est la plus large communauté du vivant lui-même et est plus puissante et plus noble et plus ancienne que les très faibles influences de l'État et de la société. Ce qui constitue notre plus individuelle partie est notre plus universelle. **Plus je descends profondément en moi-même et plus je deviens partie du monde.** Mais ai-je les moyens d'aller si profondément, de trouver ce dont j'ai besoin ? La perception intérieure que j'ai de moi-même ne serait-elle pas un sentiment général vague et faible comparée aux perceptions claires et sensuelles que je dérive du monde extérieur ?

[...]

En de telles circonstances, ce n'est que dans la séparation et en se tournant vers l'intérieur que nous pouvons ressentir et trouver le monde dans notre corps et notre âme. Le monde s'étant désintégré en morceaux et s'étant aliéné, nous devons fuir dans une réclusion mystique afin de redevenir un avec lui de nouveau.

Si nous voulons ramener quelque chose que nous avons oublié à notre conscience, nous nous en rappelons grâce à l'appareil psychologique que nous appelons notre mémoire. Mais notre mémoire est limitée aux quelques expériences limitées de nos vies individuelles. Ce qui veut dire que toute compréhension de l'individualité fondée sur notre mémoire individuelle est superficielle, momentanée et très éphémère. La véritable individualité est profonde, ancienne et perpétuelle. Elle est l'expression des désirs de la communauté dans l'individu lui-même.

Maître Eckhart dit que dieu n'est pas Un avec l'Individu, mais avec l'Humanité. C'est l'Humanité que tous les individus ont en commun ; c'est l'Humanité qui leur donne une valeur. Elle est le plus haut et le plus raffinée dans toutes les vies individuelles. C'est ce que Maître Eckhart appelle "la nature humaine".

Nous ne devons pas nous méprendre là-dessus : Eckhart ne parle pas de communautés arbitraires contrôlés par une autorité. Les communautés autoritaires sont la superficialité de la mentalité de troupeau. **La nature humaine n'est pas indifférente, superficielle, philistine, mais elle est hérité éternelle, divinité ; elle est consensus et communauté, créée une fois que tous trouvent leur centre vrai et profond et vivent en accord avec lui. En d'autres termes, la véritable individualité que nous trouvons au plus profond de nous-mêmes est communauté, humanité, divinité.**

Une fois que les individus se sont transformés en communautés, alors ils sont prêts à former des communautés plus vastes avec des individus comme eux. Celles-ci seront de nouveaux types de

communautés, établies par des individus ayant le courage et la nécessité de se séparer de la fadeur de la superficialité.

[...]

Il y a une autre façon de se sentir infini, la plus splendide de toutes. Nous sommes tous familiers avec elle tant que nous ne sommes pas entièrement corrompus par la décadence et la superficialité égoïste de nos communautés arbitraires et disfonctionnelles. ***Je parle ici de l'Amour.*** L'Amour est un tel sentiment merveilleux et universel, un sentiment qui nous retourne et nous élève vers les étoiles, parce que c'est une corde vibrante qui connecte notre enfance avec l'Univers. Il y a là une signification plus profonde dans le fait que le nom pour l'expérience de la communauté, le sentiment qui nous connecte avec l'Humanité : l'amour, l'Amour Humain, est le même mot que nous utilisons pour l'amour entre les deux sexes qui nous connecte avec les générations suivantes. Damnés soient les sans âmes qui n'ont pas la chair de poule lorsqu'ils entendent parler d'amour ! Damnés ceux pour qui la satisfaction sexuelle n'est qu'une sensation physique ! L'Amour illumine le monde et inonde nos êtres d'étincelles. Il est la façon la plus profonde et la plus puissante de comprendre ce que nous avons de plus précieux.

J'ai parlé du fossé entre nous, les nouveaux humains et les masses et au sujet de la nécessité de nous séparer de ceux unifiés par l'État. Ceci semble contredire ma croyance qu'un amour pour l'Humanité fait partie de notre être le plus véritable. Laissez-moi expliquer : d'un côté, il semble clair que tous les humains contemporains, civilisés ou non, sont si reliés à nous qu'il est difficile de ne pas les aimer de la même manière que nous aimons ceux qui sont proches de nous. D'un autre côté, la relation est aussi difficile qu'elle puisse l'être avec nos proches mêmes : ils sont très proches de nous dans leur être et leurs caractéristiques et nous sentons le lien du sang et nous les aimons, mais nous ne pouvons pas vivre avec eux. La plupart de nos contemporains ont déformé leur Humanité à cause de leur bassesse étatiste et sociale tout autant que leur stupidité, ils ont aussi déformé leur animalité avec leur hypocrisie, leur fausse moralité, leur couardise et leur manque de naturel. Même durant les occasionnelles heures de lucidité ou de désespoir, ils ne peuvent pas mettre bas le masque. Ils ont bloqué leur liaison avec l'univers, ils ont oublié qu'ils peuvent devenir des dieux ! Nous voulons être complets : humains, animaux et dieux ! Nous voulons être des héros ! Donc pour l'amour de l'Humanité qui s'est perdue en chemin, pour l'amour de ceux qui viendront après nous, pour l'Amour finalement, tout simplement, du meilleur de nous-mêmes, nous voulons laisser ces gens, nous voulons notre propre compagnie et notre propre vie !

Aussi loin de l'État que nous le puissions ! Aussi loin que possible de la marchandise et du commerce ! Aussi loin que possible de tous les Philistins ! Laissons-nous, qui nous sentons comme les héritiers du millénaire, qui nous sentons simples et éternels, qui sommes des dieux, laissez-nous former une petite communauté de joie et d'activité. Laissez-nous nous créer en tant qu'êtres humains exemplaires. Laissez-nous exprimer nos désirs : désir de tranquillité tout comme le désir d'activisme ; le désir de réflexion tout comme celui de célébration ; le désir du travail tout comme celui de la détente et du loisir. Il n'y a pas d'autre chemin pour nous !

Cette pensée est née du grief : nous voulons ressentir les plus grandes joies de la création parce que nous sommes des désespérés. Ceux qui en ont déjà fait l'expérience savent que la seule façon d'éveiller le peuple est par le génie religieux, c'est à dire par la vie exemplaire de ceux qui font tout ce qui est en leur pouvoir pour sortir de l'abysse. Ces individus savent que toutes ces questions sont de sérieuses questions existentielles. ***Nous le petit nombre avancé, nous avons besoin de notre fierté, nous ne pouvons, ne voulons pas attendre plus longtemps ! Alors commençons ! Créons notre vie***

commune, formons des centres de ces nouveaux êtres, délivrons-nous de la fadeur de nos contemporains !

Notre fierté doit nous inhiber de vivre de leur travail, il ne devrait pas y avoir d'échange de nos meilleures pensées, même pas de nos pires. Engageons-nous dans le travail physique, soyons productifs ! De cette façon, nous pourrions présenter le meilleur de notre esprit à l'Humanité. Espérons qu'une nouvelle génération, à laquelle j'adresse ces mots fondés sur un profond désespoir, va se trouver et enfin s'unir.

“Par la séparation vers la communauté” veut dire : risquons tout afin que nous puissions vivre en êtres humains complets, achevés, sortons de la superficialité de l'autoritarisme des communautés usuelles ; créons en lieu et place des communautés qui reflètent la communauté du monde que nous sommes en fait ! Nous nous le devons à nous-mêmes et au monde. Cet appel est lancé à tous ceux qui sont capables d'entendre !

Note de R71 : Écrit il y a plus d'un siècle, à quel point ce texte résonne-t-il toujours si juste aujourd'hui ? Landauer n'a-t-il pas touché en quelques paragraphes simples et directs, l'essentiel de la réflexion critique et vitale de notre humanité et de son organisation sociale ?



Qu'attendons-nous dès lors que nous sommes de plus en plus nombreux à savoir qu'il n'y a pas de solution au sein du système et qu'il ne saurait y en avoir ?

Remarquons également avec les citations du mystique médiéval Eckhart, le rapprochement spirituel avec la pensée orientale, taoïste par exemple et d'autres, témoignant de cette universalité de la pensée au-delà des contingences spatio-temporelles...

Eckhart von Hochheim ou “Maître Eckhart” (env. 1260-1328) était un mystique chrétien de la fin du XIII^{ème} début du XIV^{ème} siècle. Il écrivit sous la forme de sermons qui ont été traduits dans toutes les langues occidentales avec plus ou moins de réussite. Landauer est un spécialiste de Maître Eckhart et a traduit les écrits moyenâgeux de celui-ci en langue allemande moderne. Les citations utilisées dans ce texte sont celles de Landauer lui-même.

A P R È S -- P R O P O S

Résistance 71 ; Nous espérons que les textes présentés vous auront fait comprendre à quel point la pensée pratique de Gustav Landauer résonne toujours si parfaitement quand il s'agit d'envisager la suite de notre Histoire.

Nous ne le répèterons jamais assez, et il est clair que la situation vécue par le monde dans cette ère de guerres par proxy et de génocide planétaire par armes biologiques ne fait que corroborer ce fait, qu'il n'y a pas et ne saurait y avoir de solution au sein du Système. Nous devons en sortir, prendre cette tangente échappatoire du cercle vicieux mortifère étatico-marchand, pour enfin nous retrouver en humanité vraie, dans cette société des sociétés de la complémentarité bien comprise, qui ne demande qu'à se réaliser dans cette bascule de l'Histoire s'annonçant aussi nécessaire que définitive et si bien pressentie par Gustave Landauer.

L'heure est venue de cesser d'avoir peur et de lâcher prise de ces illusoire futilités présentes pour nous retrouver, Frères et Sœurs en Humanité, de l'autre côté du miroir et des ponts du surhumain. Nous y sommes presque, il suffit de dire **NON !** au cirque ambiant, de se tenir par la main et de les traverser pour que naisse enfin cette société des sociétés, réalité enfin affirmée de notre nature ancestrale et universelle la plus profonde.



JBL1960 ; Landauer est pour moi celui qui se sera le plus approché de la philosophie amérindienne que les Natifs de l'Île de la Grande Tortue et Nations premières pratiquent au quotidien et même enseignent aujourd'hui un anarcho-indigénisme qui explose complètement le narratif officiel des colons de papier de l'Amérique moderne ; Comme l'a parfaitement analysé Steven Newcomb : "*Le style de vie américain est fondé sur un "rêve américain" impérialiste fait de richesses et de fortune obtenues au moyen d'un système de domination qui est utilisé pour abuser et profiter de la Terre, des territoires et des eaux de nos nations originelles.*"

Aussi après avoir lu, intégré et conscientisé, l'essentiel de Landauer, il est totalement impossible de laisser dire que l'esclavagiste George Washington ou l'instigateur de l'Indian Removal Act / Loi sur la déportation des Indiens ; Andrew Jackson ou plus près de nous Bill Clinton, Barack H. Obama, Joe Biden tous Présidents du Parti Démocrate qui désigne la Gauche américaine auraient quelque chose à voir avec le socialisme comme exploré par Gustav Landauer.

De la même manière, nous avons ainsi les moyens de démontrer que le National-Socialisme qui porta Hitler au pouvoir avait tout du Nationalisme et absolument RIEN à voir avec le Socialisme...

Enfin, il nous permet de comprendre la (de moins en moins) **subtile manipulation des Zélites** qui placent à des moments clefs des hommes liges et grandes figures de la Gauche étatique partout dans le monde et même dans le fauteuil élyséen, comme les derniers prétendus socialistes ; Mitterrand, Hollande, Macron en alternance avec les hommes de partis ou d'appareils politiques dits de Droite, **ce afin de se maintenir, le plus longtemps possible, au sommet de la pyramide.**

Nous sommes arrivés à la croisée des chemins, soit continuer de les laisser-faire et c'est fin de partie pour l'Humanité ; Soit réaliser que la société future sera spirituelle et non plus religieuse ou ne sera tout simplement pas ; *Soit se rejoindre ICI et MAINTENANT puisque NOUS sommes LÀ où TOUT COMMENCE...*

